



Libération

Air France perd sa tête

PAGES 12-13

JOËL SAGET - AFP

WEEK-END



FRÉDÉRIC STUCIN

Livres

Edouard Louis : «Ce qui me pousse dans l'écriture, c'est la honte»

PAGES 41-48

Et aussi

Un chef végétarien et étoilé, Mai 68 par Olivier Guez...

PAGES 27-55

MUNICIPALES EN TUNISIE
La dernière étape de la démocratie

PAGES 6-9



Ruffin fait la fête

Dans le sillage de Nuit debout, le député organise samedi à Paris la «Fête à Macron». PAGES 2-5

FRANÇOIS GUILLOT - AFP

Libération

(PUBLICITÉ)



Manifestation, Paris, mai 1968 © Fondation Gilles Caron

GILLES CARON PARIS 1968

EXPOSITION GRATUITE À L'HÔTEL DE VILLE - 4 MAI - 28 JUILLET 2018

MAIRIE DE PARIS



PARTENAIRES
MASTERCARD, FONDATION BRU, SAIF
PARIS MATCH, LE BONBON, LIBÉRATION, LES INROCKUPTIBLES, RATP, POLKA MAGAZINE, FRANCE INFO

M 00175 - 505 - F - 2,70 €

FRANÇOIS RUFFIN

Le trublion
de la «Fête
à Macron»

Le député insoumis, initiateur du défilé de ce samedi contre le Président, est mis en avant par Mélenchon, qui le juge plus rassembleur. Au risque de lui brûler les ailes ?

ANALYSE

Par
RACHID LAÏRECHE
Photo **MARC CHAUMEIL**

Un as de la communication. Jeudi après-midi, François Ruffin poste une nouvelle vidéo sur son terrain de jeu favori : les réseaux sociaux. Il arrive sur un

cheval, qu'il maîtrise moyennement, afin de répondre à Emmanuel Macron. La veille, depuis l'Australie, le chef de l'Etat dénonçait les «pyromanes indignés», ceux qui «n'ont jamais accepté la défaite et veulent rejouer la partie démocratique». Une référence à la «Fête à Macron» qui se déroule ce samedi à Paris : une grande marche pour protester contre la politi-

que du gouvernement et arroser la première année du Président à l'Élysée. D'une pierre deux coups. Sur son cheval, le député de la Somme, organisateur vedette de l'événement, manie l'ironie, qu'il maîtrise à merveille, contrairement au cheval. Le fondateur du journal *Fakir* commence comme ça : «Bon bah, pendant que Macron, Edouard Philippe et Gérard Collomb sont en train de m'accuser de mettre le feu à la France, tu vois, je fais un tour de cheval.» Le chevalier blanc des insoumis conclut : «C'est plutôt relax ! Et après on va jouer à la pétanque. Ça, ce sont vraiment des activités de pyromanes politiques.»

«DÉTONATEUR»

Depuis son élection, Ruffin joue de son originalité : son jean, sa paire de baskets, sa chemise sortie du pantalon, son langage sans détour et sa communication léchée. Il multiplie les coups d'éclat. Ses interventions à l'Assem-

blée, qu'il diffuse dans la foulée sur les réseaux sociaux, affolent les compteurs. Son collègue, le député du Nord Ugo Bernalicis, se marre : «Avec toutes ses vues, François fait de la concurrence aux chatons sur YouTube.»

Avec son style atypique, au Palais Bourbon, le membre du groupe parlementaire de La France insoumise s'est fait une place particulière : une sorte d'électron libre. Jean-Luc Mélenchon ne tombe pas du ciel. Il le sait, François Ruffin est «un gars que l'on ne peut pas caser dans une boîte», confie le leader de La France insoumise. D'ailleurs, il en tire des bénéfices à sa manière. En septembre, durant l'opposition contre les ordonnances, les relations entre Mélenchon – qui rêvait de faire défiler un million de personnes sur les Champs-Élysées –, les syndicats et les autres forces politiques à gauche étaient très tendues. Cette fois, il a décidé de faire un pas en arrière pour éviter les polémiques et filer (pour un tout pe-

UNE STAR DU WEB**LE FACE-À-FACE
DE WHIRLPOOL**

Entre les deux tours de la présidentielle, pris au piège par la visite de Marine Le Pen à l'usine Whirlpool, le candidat Macron se rend sur le parking dans la foulée, où il rencontre les salariés : Ruffin s'invite et donne lieu à un face-à-face surréaliste diffusé en live sur Facebook.

**LE PLAIDOYER POUR
LES FEMMES DE MÉNAGE**

Profitant de la Journée internationale des droits des femmes, le 8 mars, le député Ruffin prononce un discours pour réclamer l'égalité salariale. Il a pris pour exemple les femmes de ménage de l'Assemblée nationale. Résultat : plus de 13 millions de vues.



A la Bourse du travail de Paris, le 4 avril. Au second plan, en chemise blanche, François Ruffin.

Les dessous d'une manif «pot-au-feu»

Derrière la «Fête à Macron», beaucoup d'anciens de Nuit debout, qui voient là l'occasion de passer des paroles aux actes.

Cette fois, ils marchent. Deux ans après le mouvement Nuit debout, né en marge des manifestations contre la loi travail en 2016, les tenants d'une contestation atypique remettent le couvert, appelant samedi à faire sa «Fête à Macron» entre les places de l'Opéra et de la Bastille à Paris. Contre «l'offensive néolibérale de l'exécutif», face à une «société de la mise en concurrence de tous» et un «système par et pour les riches», les cofondateurs de Nuit debout ont monté en six semaines une manifestation «pot-au-feu», mélangeant chars de carnaval, Orchestre debout et gâteau d'anniversaire pour fêter la première année d'Emmanuel Macron à l'Élysée.

Foutraques. Une absence de codes et de slogan unitaire pour attirer le plus de monde possible. Sous le soleil et, si possible, loin de toute violence après les scènes de gué-

rilla urbaine du 1^{er} Mai. «Mon objectif, c'est que les mamans et les papas avec leurs pousettes puissent venir protester contre la politique d'Emmanuel Macron», a insisté vendredi François Ruffin, maître de cérémonie médiatique du raout parisien.

Sous ses atours foutraques, l'initiative est hautement politique en pleine commémoration de Mai 68, portant l'espoir d'une convergence des luttes. Un «débordement général» que Nuit debout n'avait pas réussi à faire advenir il y a deux ans, contrairement à l'Espagne où les indignés sont parvenus à créer le parti Podemos. «Il faut dire à tous ceux qui se sentent dans le malheur qu'il y a une issue, expliquait mercredi le philosophe Frédéric Lordon. Il faut décheminotiser le conflit des cheminots.» Un an après le big bang politique de 2017, les partis de gauche (à l'exception du Parti socialiste) sont d'ailleurs de la partie cette fois, comme quelques fédérations syndicales et une grosse brochette d'associations.

«On a semé plein de graines avec Nuit debout. Il y a une forme de continuité aujourd'hui, analyse Loïc Canitrot, l'un des cofondateurs du mouvement de 2016. Il y a

deux ans, les gens se sont réautorisés à parler et à penser politique. Ils se sont mis à agir, et là ils se rassemblent.»

De fait, ce sont les réseaux nés place de la République à Paris qui se sont remis à l'œuvre fin mars pour préparer cette Fête à Macron. Entre-temps, ils se sont retrouvés dans les collectifs d'aide aux migrants ou les manifestations contre le traité Ceta. Lancés à Nuit debout, les débats sur le droit des animaux ou le revenu universel ont fait leur chemin lors de la présidentielle.

Chars. Samedi, autant par faute de moyens financiers que par volonté d'innover, les prises de parole se feront depuis les chars du cortège: des salariés en lutte, Corinne Masiéro, l'actrice prêtant ses traits au capitaine Marleau, héroïne de la série du même nom, ou Jean-Luc Mélenchon sont programmés. Cinq minutes pour chacun. En 2016, le leader de la France insoumise expliquait qu'il ne voulait pas «récupérer» Nuit debout et s'était tenu à l'écart. Cette fois, par la grâce de François Ruffin, insoumis devenu député, Mélenchon est en plein dans la contestation. Face à Macron.

LAURE BRETTON

tit moment) la première place à Ruffin, «un détonateur» capable d'ouvrir des espaces médiatiques et de rassembler. «Ça marche plutôt bien», se félicite Mélenchon.

Pour cause, François Ruffin a réussi à agréger du monde pour sa Fête à Macron, notamment toute la bande de Nuit debout, mais il en a également agacé plusieurs à gauche. Ils lui reprochent d'avoir décidé de la date du 5 mai sans les consulter. Philippe Martinez a décliné l'invitation. Le secrétaire général de la CGT explique à Libération: «Faire la Fête à Macron, une "journée pot-au-feu", nous, syndicalement, on ne sait pas ce que ça veut dire. Après, les adhérents font ce qu'ils veulent...» Au sujet de Ruffin, avec qui il entretient «de bonnes relations», il dit: «Ça fait longtemps que je le connais, il est syndiqué à la CGT. C'est quelqu'un que je respecte. Après, ce n'est pas un jour un homme politique, un jour le porte-parole de Nuit debout, un autre jour le rédac-

teur en chef de Fakir et un autre jour le réalisateur de Merci patron! Il faut qu'il assume d'être un député de La France insoumise, c'est un homme politique.»

«CARICATURE»

Il y a peu, Benoît Hamon – qui sera dans la rue samedi et dont le mouvement appelle à venir participer –, mettait en images les propos de Martinez. Au tout début du mois d'avril, Ruffin contacte l'ancien socialiste par téléphone, il l'invite à la Bourse du travail, à Paris, pour une réunion publique. Il le prévient que les «politiques» ne prendront pas la parole. Hamon lui souffle qu'il ne sera pas disponible. Puis il lui pose une petite question: «Et toi, tu vas parler?» Le député de la Somme répond oui, car il ne se classe pas dans le rang «des politiques». «Je lui ai rappelé que contrairement à moi, lui, il est élu de la République.» Et à en croire certains de ses proches, le député de la

Somme commence à y prendre goût. «Après son élection, il ne savait pas trop s'il allait trouver sa place, il avait un peu la trouille. Aujourd'hui, c'est tout le contraire, il s'éclate, argumente un insoumis. Mais il doit faire attention à ne pas se la jouer trop perso et ne pas tomber dans la caricature, car le gouvernement n'attend que ça, le décrédibiliser alors que l'opposition a besoin de lui.»

Ne prêtant qu'aux riches, les questions sur son avenir politique se multiplient. Lorsqu'on interroge François Ruffin, il jure ne pas savoir. Chef de bande? Il refuse d'enfiler le costume de Jean-Luc Mélenchon, qu'il compare à «Moïse et ses tables de la loi». La liberté à un prix. Le prochain quinquennat? C'est trop loin pour lui. En attendant, une chose est certaine: il fera tout pour s'opposer à son meilleur adversaire, Emmanuel Macron, «de manière festive et déterminée», pour «rallumer le feu de l'espoir dans le cœur des gens». ◆

2 000 POLICIERS ET GENDARMES

La préfecture de police de Paris sort les grands moyens pour la manifestation de samedi. «Il y a tout lieu de penser que des individus, animés par le seul désir de commettre des violences et de s'en prendre aux forces de l'ordre, tenteront de nouveau de constituer un Black Bloc», a déclaré le préfet de police, Michel Delpuech. «Environ 2 000 policiers et gendarmes seront mobilisés», a-t-il précisé. Un filtrage est prévu, et le préfet ajoute que «les forces de l'ordre, sans être en contact direct avec les manifestants, se déploieront [...] tout au long de l'itinéraire afin d'être en capacité d'intervenir dans les délais les plus brefs».



LE POISSON D'AVRIL SUR BFM TV

Invité sur le plateau de BFM TV dimanche 1^{er} avril, François Ruffin annonce la fin de sa carrière politique. Devant la stupéfaction de la journaliste Apolline de Malherbe, le député sort finalement un poisson d'avril de sa poche. Nouveau carton.



LE DÉPUTÉ À CHEVAL SUR DES PRINCIPES

Jeudi, François Ruffin arrive sur un cheval, qu'il maîtrise moyennement, afin de répondre à Emmanuel Macron qui dénonçait les «pyromanes indignés», ceux qui «n'ont jamais accepté la défaite et veulent rejouer la partie démocratique». La vidéo fait rire la Toile.



À la Bourse du travail de Paris, le 4 avril. François Ruffin, député LFI de la Somme, appelle à un mouvement social et une manifestation le 5 mai. PHOTO MARC CHAUMEIL

Parmi les militants, une convergence: «le rejet de Macron»

Ils sont une trentaine à s'être présentés jeudi soir à la Bourse du travail de Paris pour aider à la préparation du défilé. Rencontres.

«**J**e défilerais samedi en parallèle du service d'ordre en tant qu'ange gardien. C'est un rôle que je me suis moi-même défini.» Hélène, quinquagénaire traductrice anglais-français et lectrice de *Fakir* depuis la création, annonce la couleur: ici, on veut que la manifestation se passe bien. Elle fait partie de la trentaine de militants qui se sont présentés jeudi soir à Bourse du travail de Paris pour préparer le défilé, à l'appel des organisateurs de la «Fête à Macron». Experte de la manifestation «un moment qui compte». Pendant que l'équipe organisatrice règle, sur la scène d'une salle décrépite, les derniers détails logistiques, trois géné-

rations de militants se partagent le reste de l'espace et discutent par petits groupes de leur vision du monde dans un brouhaha bienveillant.

«**Oligarques**». Gilles, discrètement assis sur un radiateur, est informaticien. Avec ses 61 ans et son expérience, il fera lui aussi partie du service d'ordre: «Comme la majeure partie des personnes ici, je n'appartiens pas à un parti politique. C'est ce qui m'a plu d'ailleurs dans la démarche: cet aspect pluriel de la convergence des luttes, ce côté pot-au-feu. C'est ce qui m'a poussé à m'investir dans la mobilisation.» Mais Gilles reste lucide. Il précise que la fusion des luttes n'est pas si facile à réaliser. «L'objectif du 5 mai est plutôt dans l'addition des luttes. On vient avec nos idées, sans en rechercher une commune à part le rejet de Macron.» Du chef de l'Etat, il dit que «c'est le président des riches, c'est le président des 1%. Et c'est contre ça qu'il faut lutter.» Carole, assise non

loin, acquiesce: «Macron ne regarde pas les conséquences humaines de ses décisions. Il se fiche de nous. On a le sentiment de ne pas être entendus. Alors il faut continuer à manifester!» Jeff, 25 ans, grande carrure, cheveux longs, sera l'animateur du char «Jupiter» qui ouvrira le cortège. «Il y a une guerre idéologique très forte qui est en train de se passer, analyse-t-il en discutant avec les membres de l'organisation. Quand on regarde la SNCF, les Ehpad... Je pense qu'on a des oligarques au pouvoir, pour qui la notion même de collectif a disparu. Ayant été moi-même dans une situation sociale très précaire, je ne tolère pas de voir des gens

«Macron se fiche de nous. On a le sentiment de ne pas être entendus.»

Carole partie prenante de «la Fête à Macron»

somber dans la misère quand d'autres s'enrichissent insolemment...» Il est convaincu que Macron ne représente pas les intérêts du peuple, «mais ceux d'un nombre très restreint d'individus». Et pour lui, la fracture sociale est actée: «On essaie d'isoler les gens pour les rendre moins forts, alors qu'il est vital de se rassembler. C'est ce que nous faisons. Nous montrons notre force.»

«**Dictature**». Au premier rang, assise à côté d'un garçon en jogging accroupi sur sa chaise, Géraldine, une soixante-huitarde antimélenchoniste et fervente admiratrice des œuvres de Thomas Porcher, s'inquiète du sort de la classe moyenne qui «s'érode sous les coups des mesures présidentielles». Elle va jusqu'à dire que nous vivrions dans «une dictature à visage humain» mise en place par le gouvernement: l'Assemblée nationale et le Sénat ne seraient plus que «caisses d'enregistrement des désirs de Macron». «Vous n'imaginez pas la pression qui est

mise sur les parlementaires. Les menaces et le bashing. Tout ça est illégal et pourtant se passe tous les jours dans une totale impunité.»

Sarah Lou est beaucoup plus mesurée. Assistante-réalisatrice et intermittente du spectacle, elle assume à voix basse avoir voté Macron au second tour pour faire barrage au Front national. Mais aujourd'hui, c'est une autre histoire. Elle entend «agir concrètement» contre la politique menée par le chef de l'Etat. «Sous couvert d'un centrisme affiché se cache une politique ultralibérale qui casse nos services publics, nos acquis sociaux.» Habitue à gérer des équipes dans le cadre de son travail, elle aidera Jeff à coordonner l'animation sur le char Jupiter. «Comme beaucoup ici, j'ai décidé de mettre mes compétences au service du collectif. C'est ce qui m'a semblé le plus naturel à faire.»

La manifestation débutera samedi à midi, place de l'Opéra. Avec une organisation bien huilée et une vingtaine de «vigilants aux autres» chargés de la sécurité autour des chars. Les participants espèrent que la Fête à Macron fera écho à Nuit debout, mouvement spontané, social et pluriel, qui proposait déjà de construire il y a un an une «convergence des luttes».

MARK SAMBA

A «l'omelette», l'Élysée reconnaissant

L'exécutif se frotte les mains : face à lui n'existent plus que les extrêmes, «les deux côtés de l'omelette». En leur donnant de la crédibilité, il assure sa propre pérennité.

Dans le monde politique «recomposé» selon Emmanuel Macron, Jean-Luc Mélenchon a toute sa place. Il est même le bienvenu. Le tribun de La France insoumise, lui, se voit en premier opposant de gauche au macronisme. «Macron veut m'envoyer au second tour en 2022», fanfaronne-t-il volontiers en privé, ajoutant qu'il aurait lui, bien entendu, de bonnes chances de l'emporter. Une analyse que l'exécutif n'a aucune raison de démentir : vu du pouvoir, le tribun de La France insoumise est, avec Marine Le Pen, l'opposant parfait, celui qui fait trembler les gens raisonnables, confortant ainsi le camp des «progressistes». Un proche du Premier ministre en convient : le gouvernement aime cette opposition, jugée outrancière et incapable d'incarner une véritable alternance. «François Ruffin, ce n'est qu'un cri, tranche Bruno Roger-Petit, porte-parole de l'Élysée, au sujet de l'organisateur de la "Fête à Macron". Il ne propose rien, n'explique rien, ne donne

du sens à rien, ne construit rien. C'est une vanité qui s'empare de la détresse des gens et leur offre un exutoire sans perspectives.»

Ces derniers jours, les figures du macronisme ont abondamment commenté le rendez-vous de ce samedi, multipliant les mises en garde à l'endroit de ses organisateurs. Depuis l'Australie, Macron a dénoncé les «pyromanes indignés» tenant «un discours d'agitation», qui «veulent rejouer la partie démocratique [car] ils n'ont jamais accepté la défaite». Mercredi, Edouard Philippe a appelé les mêmes à «bien mesurer [leurs] propos» et leurs possibles conséquences. Vendredi, le ministre Gérald Darmanin a carrément taxé La France insoumise de «poujado-castrisme» aux «méthodes d'extrême droite». Des propos qui font exister l'événement en même temps qu'ils l'entourent d'une aura séditeuse, conformément à l'intérêt du camp Macron.

«Il n'y a pas qu'une seule opposition à nos yeux, elle se trouve des deux côtés de l'omelette», précise Matignon. Il se trouve qu'aujourd'hui, les insoumis font écho à la mobilisation sociale. Mais en d'autres circonstances, d'autres se rendront audibles : au moment des européennes [de 2019], ce sera sans doute le cas d'une frange droitiste europhobe. De ce côté-là de «l'omelette», les sondages confirment l'absence de dynamique autour de Laurent Wauquiez,

nouveau patron de Les Républicains. Et font toujours de Marine Le Pen la principale valeur électorale à droite. Mais le chef de l'Etat ne nourrit guère de complexes vis-à-vis de la frontiste, un an après le débat de l'entre-deux-tours où celle-ci avait montré d'évidentes limites. Affaibli par la scission des partisans de Philippot, visé par plusieurs affaires judiciaires, mené par une Le Pen dévaluée, sans groupe à l'Assemblée et pauvre en relais locaux, le parti d'extrême droite n'a pas l'allure d'un prétendant au pouvoir. Il représente, pour l'instant, une opposition commode pour les macronistes, même si ces derniers en font volontiers leur épouvantail : «Si on se rate et que le pays tombe, c'est Le Pen», prévient un député LREM.

Ce qui se dessine ainsi, c'est le paysage politique dont rêvent les apôtres de la recomposition : le réformateur progressiste Macron, dernier et unique rempart face aux extrêmes. Ce scénario semble validé par un sondage Ifop publié par Paris Match mi-avril. Si la présidentielle devait se rejouer au printemps 2018, Macron serait largement en tête à 33%, et ses seuls concurrents significatifs seraient Marine Le Pen (23%) et Jean-Luc Mélenchon (16,5%). Chef d'une droite siphonnée, Laurent Wauquiez (8%) serait condamné à la figuration.

DOMINIQUE ALBERTINI
et **ALAIN AUFRAY**

ÉDITORIAL

Par **PAUL QUINIO**

Parade

«Des anars jusqu'aux hamonistes.» Quand il a lancé l'idée d'organiser sa «Fête à Macron», le député insoumis François Ruffin voyait large. Les incidents qui ont émaillé le défilé du 1^{er} Mai ont évidemment refroidi ses ardeurs à l'égard des anars, en tout cas dans leur version Black Bloc, pour qui la violence à l'égard des symboles du capitalisme ou de l'Etat est une arme politique légitime. Espérons comme François Ruffin que son défilé, organisé à l'occasion du premier anniversaire de l'élection d'Emmanuel Macron à la présidence, gardera son côté parade insoumise mais gaie, son esprit «arrête ton char Manu» plutôt que «CRS SS». A l'autre bout du spectre, les «hamonistes» restent les bienvenus à la fête à Ruffin. Mais ils pourraient briller par leur discrétion... C'est en tout cas l'enjeu de la mobilisation insoumise de ce samedi : les électeurs traditionnels de la gauche de gouvernement, potentiellement électeurs puis déçus d'Emmanuel Macron, battent-ils le pavé, séduits par la formule «Nuit debout diurne» proposée par le député de la Somme ? Ou iront-ils à la plage ? François Ruffin a prévenu : son objectif est de faire «déborder le fleuve» anti-Macron. Autrement dit : donner corps à cette fameuse «convergence des luttes» qui relève en ce mois de mai 2018 du vœu pieu syndical. Rien n'indique que le chef de l'Etat ait pour l'instant trop de souci à se faire. La foule réunie ce samedi restera une minorité bruyante. Emmanuel Macron a d'ailleurs bien compris qu'il avait intérêt à cultiver son adversaire insoumis, pas crédible aux yeux de la majorité des Français pour gouverner, et pour l'instant à la peine dans sa capacité à faire «naître un front du peuple», comme dirait Mélenchon. La taille du cortège de la Fête à Macron dira si cet équilibre est en train de se modifier. Ou pas. ♦

Pour les troupes de Mélenchon, six ans de mise en jambes

Le tribun apprécie particulièrement les larges manifestations populaires pour s'opposer au pouvoir en place. Retour sur quatre marches clés de ces dernières années.

On ne les appelait pas encore les «insoumis». Les drapeaux rouges et ceux des partis membres du Front de gauche (PCF, Parti de gauche, ex-NPA...) étaient bien plus présents que les drapeaux tricolores. Mais depuis 2012, ces militants de gauche ont régulièrement marché, hors manifestations syndicales et souvent à l'appel de Jean-Luc Mélenchon, contre le pouvoir en place : hier celui de François Hollande, aujourd'hui celui d'Emmanuel Macron.

30 SEPTEMBRE 2012 CONTRE LE TRAITÉ BUDGÉTAIRE EUROPÉEN

Les socialistes, accompagnés des écologistes, savourent encore leur victoire du printemps sur Nicolas Sarkozy. Jean-Luc Mélenchon convoque dès la rentrée les siens pour défilé à Paris contre la politique «austéritaire» de l'Union européenne. Contrairement à sa promesse de campagne, François Hollande n'a pas du tout «renégocié» le traité sur la stabilité, la coordination et la gouvernance (TSCG) qui impose aux pays membres de l'UE la «règle d'or» de l'équilibre budgétaire. Première des multiples marches initiées par le Front de gauche sous le quinquennat. «Sans implication populaire, la conscience collective de gau-

che régresse et la résignation en est le prix», écrit alors Mélenchon sur son blog. *Le Front de gauche a vocation à faire naître un front du peuple.*

5 MAI 2013 «PURIFIER L'ATMOSPHÈRE» CAHUZAC

En plein scandale Cahuzac, Jean-Luc Mélenchon appelle les Français à une nouvelle marche parisienne pour «purifier cette atmosphère politique absolument insupportable» et donner «un grand coup de balai». Un an jour pour jour après l'accession de François Hollande à l'Élysée, l'ex-candidat Front de gauche à la présidentielle réussit son coup : certes critiqué par certains communistes pour son vocabulaire «outrancier», le co-

président du Parti de gauche voit l'ancienne prétendante écologiste à la présidence, Eva Joly, se joindre à lui dans le cortège. Les plus à gauche du gouvernement Ayrault dénoncent sa «stratégie rentre-dedans, grande gueule et perso» (Aurélie Filippetti) ou bien l'accusent de «diviser la gauche» (Benoît Hamon).

MARS-MAI 2016 «NUIT DEBOUT» CONTRE LA LOI TRAVAIL

Ce coup-ci, Jean-Luc Mélenchon n'y est pour rien. Le 23 février 2016, François Ruffin n'est pas encore député La France insoumise mais simple patron du journal satirique *Fakir* et auteur du documentaire à succès, *Merci Patron!* Ce soir-là, à l'issue d'une projection à la Bourse du travail, il propose à l'assemblée d'occuper une place à Paris après la manifestation contre la loi El Khomri prévue le 31 mars. Ce sera la République. Jusqu'à fin mai, sous la statue de Marianne, sont organisés des dé-

NOUVELLE COUCHE LE 26 MAI

Ils sont déjà dans la prochaine étape. Avant même la «Fête à Macron», une quinzaine de partis, syndicats et associations appellent à une «marée populaire contre les réformes d'Emmanuel Macron, pour l'égalité, la justice sociale et la solidarité» le samedi 26 mai. Réunis jeudi soir, la CGT, Union Solidaires, Snesup-FSU, le Syndicat de la magistrature ou encore Attac, le groupe parlementaire de La France insoumise, le NPA et PCF «se donnent jusqu'au 16 mai pour élargir ce cadre [...] et lancer définitivement ce grand rendez-vous citoyen». Génération-s, Europe Ecologie-les Verts, la CFDT ou le Parti socialiste, absent samedi, pourraient éventuellement se joindre à cette clôture de printemps social. **L.Br.**

bats autogérés, de gauche mais sans leadership politique et syndical, même si beaucoup de leurs militants, sans drapeaux ni badges, sont présents dans l'organisation et l'assistance. De nombreux jeunes participent pour la première fois à un rassemblement politique et citoyen, viennent voir, passent en coup de vent, parfois restent tard. La police est là, mais les autorisations d'occupation du lieu par l'association Droit au logement empêchent des évacuations trop musclées. Chaque matin, le lieu est vidé. Chaque soir, bâches et tentes sont de nouveau installées pour permettre aux débats de se tenir. La loi El Khomri adoptée en force, le mouvement s'essouffle.

23 SEPTEMBRE 2017 L'OPPOSITION AU «COUP D'ÉTAT SOCIAL»

Fort de ses 19% au premier tour de la présidentielle, Jean-Luc Mélenchon refait le coup de la «marche» du mois de septembre pour maintenir ses troupes en jambes. Place de la République à Paris, il dénonce le «coup d'Etat social» d'Emmanuel Macron et des ordonnances modifiant le code du travail. Mais son message est brouillé : d'abord en affirmant que «c'est la rue qui a abattu les nazis», ouvrant la voie à une polémique historique dont il se serait bien passé, ensuite en appelant les syndicats à mettre «un million» de personnes sur les Champs-Élysées pour faire reculer le chef de l'Etat et le gouvernement d'Edouard Philippe. Avec cette proposition, il braque des syndicats. Tirant la leçon, le chef de file de La France insoumise a remis ses marches régulières au placard pour privilégier les batailles à l'Assemblée et les manifestations, moins sensibles car moins visibles, sur sa nouvelle terre d'élection marseillaise.

LILIAN ALEMAGNA

TUNISIE

La démocratie prend des couleurs locales



**FADHEL MOUSSA, AL-ADHAL (INDÉPENDANT)
«LE POTENTIEL EXCEPTIONNEL DE L'ARIANA»**

Son grand œuvre est la Constitution de 2014. Fadhel Moussa, doyen de la faculté des sciences juridiques, ex-membre de l'Assemblée constituante, y revient sans cesse. Il peut en réciter des articles entiers, l'œil soudain allumé. «*Extraordinaire*», «*unique au monde*», «*très fort*», s'emporte le professeur. «*Je veux l'appliquer, je veux tester tout ça*», ajoute le candidat. Les nouvelles compétences des municipalités, leur autonomie, leurs ressources, l'enthousiasme : la démocratie atteint enfin l'échelon local, l'une des revendications de la révolution. Il promet de pousser l'expérience jusqu'au bout s'il est élu, en instaurant un budget participatif et en s'appuyant sur le réseau d'associations de la société civile qui le soutient. Fadhel Moussa se présente dans l'Ariana, banlieue de la classe moyenne du nord de Tunis, sur une liste indépendante. Son petit local de campagne donne sur la terrasse d'un café branché. «*Je ne veux pas me con-*

tenter de parler aux électeurs des nids de poule et des ordures ; c'est le service minimum d'une municipalité», s'agace le militant poivre et sel. Lui évoque plutôt une «*vision*», le «*potentiel exceptionnel*» de la «*smart city*» que pourrait devenir l'Ariana. Il dit être bien accueilli partout où il passe, mais n'est pas dupe pour autant : «*Dire une parole gentille, ça ne présage en rien du bulletin de vote...*» Le faible score d'Ennahdha à l'Ariana lors des précédents scrutins et la «*pente descendante*» de Nidaa Tounes lui laissent un peu d'espoir. «*Notre principal problème, c'est l'éparpillement des voix*», reconnaît-il. Treize listes (dont huit indépendantes) sont en lice. L'ancien scout rêve d'une alliance entre les indépendants pour ravir la municipalité aux deux poids lourds. Une façon, selon lui, de sortir de la bipolarisation politique tunisienne : «*Il faut montrer que c'est possible pendant qu'il est encore temps.*»



**HAYET BAYOUDH, NIDAA TOUNES
«REMETTRE EN VALEUR LE PATRIMOINE À CARTHAGE»**

Son ton est à la fois posé, concis et légèrement empathique, comme celui d'un médecin s'adressant à un malade. Hayet Bayoudh, tête de liste Nidaa Tounes (le parti du président de la République, Béji Caïd Essebsi) à Carthage, cité historique de 17 000 habitants située au nord-est de Tunis, y a exercé dans le secteur de la santé publique pendant plus de vingt ans. Ses milliers de patients sont aujourd'hui ses électeurs. La cité punique, devenue à la fois un site touristique, une excoissance huppée de la capitale et le symbole de l'Etat central puisque le palais présidentiel s'y étale sur 40 hectares, est évidemment un fief électoral de Nidaa Tounes. Il ne devrait pas échapper à celle qui se décrit comme une «*fillette Bourguiba*». Elle jure qu'elle ne voulait pas être numéro 1 sur la liste, composée avant sa nomination et qui compte plusieurs femmes voilées. Hayet Bayoudh est avant tout horrifiée par

«*la montée de l'obscurantisme*», et estime que la Tunisie a «*beaucoup perdu en compétences*» après la révolution de 2011, avec l'intégration des opposants (notamment islamistes) et le départ de certains cadres de l'administration. «*J'ai toujours été contre la ségrégation des anciens du RCD [Rassemblement constitutionnel démocratique, le parti dissous de l'ancien président Zine el-Abidine Ben Ali, ndlr]*», assume-t-elle. Elle a annoncé vouloir s'attaquer en priorité à la question des constructions sauvages sur le site archéologique (les deux tiers de la superficie de Carthage), en se posant comme médiatrice entre l'Etat et les occupants illégaux. Elle entend «*remettre en valeur le patrimoine*», et souhaite sortir des cartons le projet de «*Carthage capitale culturelle de la Méditerranée*», «*avec des experts comme pour le Louvre à Dubaï*».

Les premières municipales démocratiques, dimanche, marquent une étape importante dans l'évolution du pays, sept ans après la révolution. Les poids lourds Nidaa Tounes et Ennahdha affrontent une multitude d'indépendants. «Libération» a rencontré plusieurs têtes de liste de la région de Tunis.

REPORTAGE

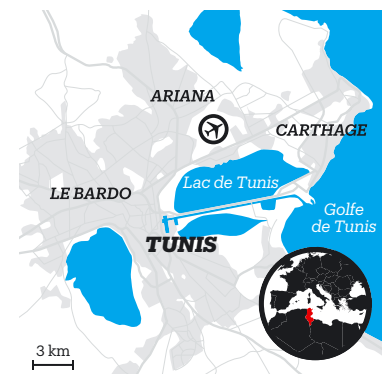
Par
CÉLIAN MACÉ
Envoyé spécial à Tunis
Photos **AUGUSTIN LE GALL.**
HAYTHAM PICTURES

C'est la fin d'un cycle entamé le 15 janvier 2011, quand la Tunisie s'est réveillée sans Zine el-Abidine Ben Ali. Dimanche, 5,1 millions de Tunisiens sont appelés aux urnes pour élire librement leurs représentants municipaux. Tout un symbole pour un pays qui a toujours vécu sous le contrôle étroit du pouvoir central. A l'époque de Ben Ali, les municipalités n'étaient que des relais (plus ou moins efficaces) des directives venues d'en haut ; pour la première fois, en 2018, la démocratie est censée «descendre» à l'échelon local. La révolution tunisienne a pris sa source à Sidi Bouzid, une ville de province longtemps délaissée par l'Etat. En amorçant sa décentralisation (un

code des collectivités locales a été voté la semaine dernière), la Tunisie commence à répondre au cri de ces oubliés du pouvoir : ce scrutin vient rappeler que sept ans après le renversement du régime, le processus de transition n'a pas déraillé, malgré ses nombreux accidents de parcours.

«Café»

Pour toutes ces raisons, les élections municipales auraient pu être une fête. Il n'en est rien. Dans les rues de Tunis, le désintérêt pour la campagne saute aux yeux. Les tracts distribués à la volée finissent souvent leur course sur la chaussée, réduits à l'état de boulettes. Beaucoup d'habitants ignorent jusqu'à l'existence du scrutin. D'autres, encore plus nombreux, ont sciemment décidé de ne pas se déplacer. «*Ou alors ils changeront d'avis à la dernière minute, devant leur café, c'est la manière tunisienne,*



veut croire un candidat. Le taux de participation risque d'être deux fois plus faible qu'aux législatives de 2014 (68 %), selon plusieurs sondages. «*Déçu*» est le mot qui revient le plus souvent chez les électeurs quand on évoque le scrutin de dimanche. Déçus, en premier lieu, par les deux grandes forces politiques de Tunisie. Le parti musulman conservateur Ennahdha, après **Suite page 8**



LOTFI BEN AISSA, FRONT POPULAIRE
«IL Y AURA UN VOTE SANCTION À TUNIS»

Il n'y a pas de lumière visible à l'intérieur du vaste siège du Front populaire. La porte est verrouillée, Lotfi Ben Aissa tape timidement au carreau. C'est lui qui conduit la liste de la coalition de gauche à Tunis. Il s'excuse presque de cette morne journée électorale. «*La campagne a du mal à décoller, avoue-t-il. Avec ce temps, ça n'aide pas...*» Des bourrasques fouettent sa petite moustache blanche tandis qu'il pose pour le photographe devant son utilitaire recouvert d'affiches. Evoquer le parcours de Lotfi Ben Aissa revient à un cours magistral sur l'histoire de l'extrême gauche tunisienne. Cet ancien responsable de l'administration fiscale, syndicaliste, intellectuel engagé tendance mao, a échappé à la prison lors des vagues de répression de l'ère Bourguiba. La révolution survenue en 2011 l'a pris au dépourvu. «*J'étais dans la rue le 15 janvier [au lendemain de la fuite de Ben Ali, ndlr] et je me retrouvais soudainement en 2040, car per-*

sonne parmi mes camarades n'imaginait la chute du régime avant cette date. Je n'arrivais pas à y croire», raconte-t-il, les yeux brillants derrière ses fines lunettes. Lui qui s'était éloigné de la politique replonge à corps perdu. La victoire d'Ennahdha en 2011 lui cause un «*choc terrible. C'était le scénario du fascisme vert*». Il cherche à faire barrage aux islamistes, mais la «*récupération de Nidaa Tounes par Béji Caid Essbesi*» l'horripile. Il se présente donc aux législatives de 2014 à Tunis, où il vit depuis quarante ans dans un «*trois-pièces de fonctionnaire*», sous les couleurs du Front populaire. Il obtient 3%. Pour dimanche, ses prévisions sont sombres : «*Il y aura un vote sanction. Mais il va se traduire par de l'absentéisme, et cela va nous pénaliser car les grosses machines bien huilées, Ennahdha et Nidaa Tounes, peuvent mobiliser leurs bases.*» Le Front populaire vise six sièges (sur 60) dans la capitale.



ZEINEB BEN HASSINE, ENNAHDHA
«UN TRANQUILLISANT» AU BARDO

Elle est un paradoxe apparent. Zeineb Ben Hassine a tout de la notable de l'ancien régime : son père était gouverneur, elle a dirigé une association de cadres proche du pouvoir, et a même été députée du RCD, la formation de Ben Ali. Elle conduit pourtant la liste Ennahdha (le parti musulman conservateur) dans la circonscription du Bardo, en banlieue de Tunis. La moitié des candidats de la liste sont, comme elle, des indépendants. Les adversaires d'Ennahdha dénoncent une volonté de brouiller les pistes. Zeineb Ben Hassine parle plutôt d'un «*accord sur les principes de ce qui fonde notre vie commune, au niveau local*», et répète son slogan, «*la patrie avant les partis*». Sur le terrain, cette candidature est surtout une alliance de deux savoir-faire électoraux. L'organisation minutieuse d'Ennahdha (rattissage des quartiers, présence d'assistants de communication, motivation des troupes) et l'efficacité des vieux réseaux RCDistes.

«*Beaucoup d'électeurs qui ne votent pas Ennahdha habituellement me font confiance*», affirme-t-elle. La candidate avoue que la campagne de 2018 ne ressemble pas à celles du temps du RCD, où «*c'était le décor qui comptait énormément*». Elle a déjà participé à une campagne en 1995, «*mais en fait nous étions déjà élus. Il s'agissait surtout d'une répartition des compétences*», assume-t-elle tranquillement. Après la révolution, protégée par sa réputation locale, elle a été l'un des rares députés à avoir été «*épargné*», dit-elle : «*J'étais un tranquillisant.*» Ennahdha l'a bien compris, qui lui a offert la tête de liste du Bardo, quartier connu pour abriter le Musée national et l'Assemblée. Si elle gagne, Zeineb Ben Hassine promet d'y développer un «*circuit touristique*» pour attirer les visiteurs hors de l'enceinte du musée, de piétonner l'avenue principale, et d'offrir une «*transparence absolue*» sur les activités de la municipalité.

Suite de la page 7 son triomphe inattendu en 2011, a reculé. Pour les municipales, il tente désormais de lisser son image en intégrant sur ses listes 50 % de candidats indépendants. Déçus aussi par Nidaa Tounes, le parti du président Béji Caïd Essebsi, 91 ans, qui, après avoir mobilisé une grande partie de l'électorat contre l'épouvantail islamiste en 2014, s'est allié avec Ennahdha pour gouverner. Un compromis vécu comme une «trahison» par la base de Nidaa Tounes.

Déçus, surtout, par le piteux état de l'économie tunisienne. Les manifestations, puis les émeutes, qui ont éclaté en janvier pour protester contre l'austérité loi de finances et la cherté de la vie sont venues rappeler l'échec, sur ce plan, des sept gouvernements qui se sont succédé depuis le départ de Ben Ali. Aux côtés de la «liberté», la «dignité» était l'une des revendications principales des manifestants de 2011. Celle de vivre d'un revenu décent, de trouver un emploi déclaré, d'exercer une activité en rapport avec son niveau de qualification. Ici, la révolution n'a pas apporté le changement espéré.

Mobilisation citoyenne

Pourtant, les élections municipales – quel que soit le vainqueur du scrutin, et même l'ampleur de la participation – ont été le moment d'un déclic, fondamental quoique peu visible : c'est au niveau des candidats qu'il fallait observer cette campagne. Quelque 860 listes indépendantes (sur 2074) se sont constituées à travers le pays. Certaines d'entre elles sont des faux nez des partis, mais beaucoup sont l'expression d'une mobilisation citoyenne à l'échelle locale. Ce bouillonnement est une nouveauté. A tel point que les grandes formations politiques s'en inquiètent : «*Le plus grave pour nous, ce serait que ces indépendants arrivent en tête, cela marquerait un désaveu terrible*», confiait un responsable d'un parti national cette semaine.

La composition des listes a donné du fil à retordre aux candidats. Les règles électorales leur imposaient de remplir une obligation de parité (avec une alternance homme-femme) et de comprendre au moins trois jeunes de moins de 35 ans. Elles devaient aussi inclure une personne handicapée, sous peine d'amende. Le mode de scrutin, proportionnel à un tour (avec un seuil de 3 % des voix), empêchera dans la plupart des cas la mainmise d'un seul parti sur les municipalités. En Tunisie plus qu'ailleurs, le paysage politique évolue et se recompose à grande vitesse. C'est le propre des périodes de transition démocratique. Le résultat de dimanche sera donc analysé comme un test grandeur nature avant les échéances législatives et présidentielle de 2019. La campagne des municipales s'est déroulée dans une relative indifférence, mais aussi, il faut le souligner, dans un climat apaisé. Après des années de tension extrême, voire de violences politiques, elles auront au moins le mérite, si tout se passe bien dimanche, d'offrir un moment de répit au pays. ◆

Par
CHECKNEWS.FR

Depuis septembre, *Libération* met à la disposition des internautes un site, *CheckNews.fr*, qui leur permet de poser des questions sur l'actualité à une équipe de journalistes. Notre promesse : «*Vous demandez, nous vérifions.*»

A ce jour, l'équipe de *CheckNews* a déjà répondu à plus de 1 220 questions, anecdotiques ou graves, sur des sujets concernant la politique, l'environnement, l'économie, le sport... Parmi les dernières questions (et réponses) : «*Une enquête a-t-elle été ouverte à propos du patrimoine de Noël Mamère ?*» ; «*A quoi fait référence Taubira quand elle parle des 24 000 migrants que la France devrait accueillir ?*» Cette fois, notre équipe s'est déplacée en Tunisie à l'occasion des premières municipales libres de l'après-Ben Ali.

Tout ce que vous avez voulu savoir sur les élections tunisiennes

Check News.fr

Dans le seul pays où le printemps arabe a entraîné un processus démocratique durable, des municipales libres se tiennent dimanche. *CheckNews* et le site d'information tunisien «*Nawaat*» décryptent l'événement en répondant aux questions des internautes.

Peut-on organiser des élections sous l'état d'urgence ?

Le 12 mars, l'état d'urgence (en vigueur depuis 2015) a été prolongé de sept mois en raison, selon le ministre de la Défense, Abdelkarim Zbidi, de l'approche des élections municipales, des examens nationaux, du mois de ramadan et de la saison touristique. Le décret de 1978 qui encadre l'état d'urgence n'empêche pas la tenue de rassemblements mais dispose que le ministre de l'Intérieur peut interdire «*les réunions de nature à provoquer ou entretenir le désordre*» et peut également ordonner «*la fermeture provisoire des salles de spectacle, débits de boisson et lieux de réunion de toute nature*». Dans le cadre

de la campagne électorale, tous les événements prévus par les listes candidates (meetings, marches, rassemblements) devaient être déclarés à l'Instance supérieure indépendante pour les élections (Isie), quarante-huit heures à l'avance, en précisant le lieu, la durée et les moyens utilisés.

«*Le nombre d'événements a été croissant au fur et à mesure de la campagne. Au 1^{er} mai, nous étions à environ 20 000 événements*, précise Anis Jarbouï, de l'Isie. *Beaucoup de listes ne les déclarent pas à l'avance, elles reçoivent alors un avertissement écrit ou oral.*» Malgré les

nombreuses infractions signalées, Anis Jarbouï estime que «*l'état d'urgence n'a pas affecté le bon déroulement de la campagne*», et qu'il ne gênera pas non plus la tenue du vote, dimanche.

La question se pose par contre pour les 138 personnes assignées à résidence du fait de l'état d'urgence. Elles doivent solliciter une autorisation pour sortir et voter. Mais selon Anis Jarbouï, «*tant que l'individu est inscrit sur le registre, il a le droit de voter*». Jeudi, ce dernier précisait qu'«*il n'y aurait pas de mesures de sécurité supplémentaires le jour du vote pour ces personnes, sauf si les ministères de l'Intérieur ou de la Défense en décident autrement.*»

ADRIANA VIDANO (*Nawaat*)

Question posée anonymement.

Les candidats aux élections municipales ont-ils le droit de parler à la presse étrangère ?

L'article 66 de la loi n°16 du 26 mai 2014 relative aux élections et aux référendums dispose que «*les candidats, les listes de candidats et les partis sont autorisés dans le cadre des campagnes électorales ou pour le référendum à utiliser les médias nationaux ainsi que les médias électroniques. En revanche, il leur est interdit d'utiliser les médias étrangers*».

Cet article a récemment fait l'objet d'une demande de clarification dans une lettre du Club des correspondants étrangers en Afrique du Nord (NAFCC) adressée à l'Instance supérieure indépendante pour les élections (Isie) et à la Haute Autorité indépendante de la communication audiovisuelle (Haica). Lettre restée sans réponse.

La question se posait pourtant : en février 2018, l'Isie et la Haica ont signé un accord réglementant la couverture de la campagne des élections municipales par les médias audiovisuels. Et l'article 1 stipulait que cet accord s'appliquait de la même façon aux... médias audiovisuels étrangers.

Interrogé sur le sujet, le service de communication de la Haica a rapidement élucidé le mystère : «*C'est la loi de 2014 qui s'applique également cette année et prévaut sur l'accord de 2018, qui ne fait qu'entrer dans les détails.*» «*Le terme "utiliser" signifie que les candidats [ainsi que les listes de candidats et les partis, ndlr] n'ont pas le droit de donner des interviews ou de*

parler avec les correspondants étrangers, poursuit la Haica. *Les médias étrangers ne sont pas censés couvrir les élections tunisiennes.*» Anis Jarbouï, membre de l'Isie, nous a confirmé que cela valait autant pour les médias audiovisuels que pour la presse écrite. Mouna Ghariani, membre du conseil de la Haica, nous a précisé que «*les noms des candidats qui ont parlé aux correspondants étrangers ont été transmis à l'Isie. Des sanctions sous la forme d'amendes allant de 2 000 à 5 000 dinars seront bientôt prises*», conformément à l'article 153 de la loi électorale de 2014.

A.Vi. (*Nawaat*)

Question posée par Maryline.



Des militants et sympathisants d'Ennahdha à Ariana, ville du Grand Tunis, jeudi. PHOTO AUGUSTIN LE GALL HAYTHAM

BILLET

Par
RAMSÈS KEFI
Envoyé spécial en Tunisie

Taxi libre

Le chauffeur de taxi regarde par la fenêtre l'at-troupement de voitures et de bonshommes en uniforme dans un quartier huppé de Tunis. Sa certitude : Béji Caïd Essebsi, le président de la République, n'est pas loin. Son principal indice : il y a une ambulance – «*Ils ont peur pour sa santé*». Le chef de l'Etat tunisien a 91 ans. Un âge qui contraste avec la révolution de 2011, décrite ici et là comme «*un printemps*» mais qui a mené sur le trône un avocat présent dans les cercles de pouvoir dès la fin des années 50. Dans la rue, les cafés, les salons, d'aucuns vous disent que sa stature de taulier a rassuré. Qu'au moins, il ne briguera pas de CDI à la présidence, contrairement à ses deux prédécesseurs, et qu'au fond, il n'y avait personne de moins clivant que lui. Ou bien que 2011 était simplement le début de quelque chose, mais à aucun moment une révolution. Alors, parmi les interrogations redondantes, celle-ci : sept ans après le départ de l'autocrate Zine el-Abidine Ben Ali, que reste-t-il du soulèvement populaire ? Il y a au moins trois réponses possibles. La plus critique : des gamins fuyant par convois vers l'Europe sur des bateaux de fortune, une inflation finissant de trouver les plus petits portemonnaie et des élections municipales, ce dimanche, n'intéressant pas grand monde. La réponse plus raisonnable : la Tunisie, qui sort d'une cinquantaine d'années de pouvoir autoritaire, n'allait pas se transformer comme ça en démocratie scandinave. Il faut solder la médiocrité semée par la dictature (clientélisme généralisé...), tomber dans quelques panneaux et gérer la transition (passer d'un environnement totalement figé à un univers où ça bouge dans tous les sens). Bref, apprendre. La plus optimiste : un chauffeur de taxi parle, critique et se moque ouvertement du Président devant des étrangers, sans inquiétude aucune. Un péché à l'époque de Ben Ali. ◀

Combien y a-t-il de candidats du parti de Ben Ali ?

Le Rassemblement constitutionnel démocratique (RCD), parti fondé par l'ancien président Ben Ali, est l'héritier du parti nationaliste Néo-Destour du premier chef de l'Etat tunisien, Habib Bourguiba. La formation a été au pouvoir depuis l'indépendance, en 1956, jusqu'à la révolution de 2011. Le RCD a été dissous par la justice le 9 mars 2011 puis, dans la foulée, un décret-loi a prohibé aux personnes y exerçant des responsabilités sous l'ère Ben Ali de se porter candidat. En 2012 et 2013, une loi qui prévoyait d'exclure de la vie politique les anciens responsables du RCD a été étudiée, avant d'être abandonnée en 2014. Les anciens «RCDistes» sont désormais autorisés à candidater. Le président, Béji Caïd Essebsi, est un ancien cadre du parti. Plusieurs ex-membres du RCD, aujourd'hui adhérents à différents partis, sont sur les listes de candidats aux municipales. Le chiffre de 80% a été avancé par Mohamed Ghariani, ex-secrétaire général du RCD. «*Je n'ai pas de décompte précis*, explique l'homme politique, contacté par CheckNews. *C'est une estimation, d'après mon observation des listes. La plupart des partis sont allés au réservoir RCDiste. [...] Il s'agit très souvent de stratégies locales, et non pas d'orientations idéologiques.*» Selon des chiffres officiels, le RCD comptait 2,3 millions d'adhérents avant la révolution. Leur liste n'a jamais été rendue publique. Il est donc impossible de déterminer combien d'entre eux sont sur les listes des municipales, où se présentent 53 668 candidats dans 350 circonscriptions.

CÉLIAN MACÉ

Question posée par Tim.

L'homosexualité pourrait-elle être dépenalisée si des progressistes arrivent au pouvoir ?

Les maires élus n'ayant pas vocation à modifier le code pénal, les chances que l'homosexualité soit dépenalisée en Tunisie à la suite des élections municipales sont nulles. C'est l'article 230 du code pénal tunisien qui criminalise l'homosexualité, punie de trois ans d'emprisonnement. En français, l'article est : «*La sodomie [...] est punie de l'emprisonnement pendant trois ans.*» Mais la version arabe du texte, qui fait loi, vise directement «*l'homosexualité féminine et masculine*». Cet article, introduit en 1913 par le protectorat français, a été maintenu par l'Etat tunisien après l'indépendance. La dépenalisation de l'homosexualité ne semble pas, pour le moment, au programme : à ce jour, seul le parti Al-Massar, formation de centre gauche n'ayant aucun poids réel dans le paysage politique, a publiquement dénoncé le test anal pratiqué sur les homosexuels en Tunisie pour déterminer s'ils sont ou non «coupables». En septembre 2015, Al-Massar avait ainsi appelé les députés à revoir l'article 230 du code pénal, au motif qu'il ne serait pas compatible avec l'article 24 de la Constitution, qui dispose que l'Etat doit préserver la vie privée du citoyen ainsi que son intégrité physique. En septembre 2017, le conseil des droits de l'homme des Nations unies avait recommandé à la Tunisie de cesser immédiatement les examens anaux forcés. Le ministre chargé des Relations avec les instances constitutionnelles de la société civile, Mehdi Ben Gharbia, avait alors déclaré que la Tunisie allait le faire. Plusieurs médias tunisiens avaient annoncé, dans la foulée, la fin du test anal. Un peu rapidement. Mehdi Ben Gharbia avait en effet expliqué, une se-

maine plus tard sur Mosaïques FM, que la Tunisie s'engageait à «*arrêter le recours aux tests anarchiques, sans consentement et sans assise légale*», mais qu'il faudrait «*quatre ans*» à la Tunisie pour prendre les mesures nécessaires. Un délai curieux, sachant qu'il suffit d'un amendement voté par les députés pour supprimer cet article 230, et qu'une élection présidentielle aura lieu en 2019. Concernant la levée de la criminalisation de l'homosexualité, la Tunisie avait en revanche refusé de suivre les recommandations des Nations unies. Questionné par Libération sur une éventuelle réforme du code pénal pour dépenaliser l'homosexualité, Rached Ghannouchi, chef du parti conservateur Ennahdha, se montre très prudent : «*L'homosexualité est un crime au regard de la loi tunisienne. Mais je pense qu'il ne revient pas à l'Etat de s'immiscer dans la vie intime des gens.*» Faut-il comprendre qu'il serait favorable à une telle réforme du code pénal ? «*Je suis pour le respect de la vie privée des citoyens tunisiens*», répond-il de façon évasive. Borhen Bsaies, conseiller politique du parti progressiste Nidaa Tounes, se dit aussi «*contre la chasse à l'homme sous prétexte de l'orientation sexuelle des citoyens et citoyennes*». Mais interrogé par une fondation allemande, il tempère dans la foulée : «*Nous ne sommes plus en 1956. Le pays ne peut être modernisé de façon volontariste et les souhaits de la société civile et des politiques ne peuvent l'emporter sur les contraintes sociales et culturelles. Ce pays a des traditions.*»

ROBIN ANDRACA

Question posée par Nizar.



LIBÉ.FR

A Dallas, Trump charme les pro-armes

Six semaines après la plus grande manifestation contre les armes à feu de l'histoire des Etats-Unis organisée dans la foulée de la fusillade de Parkland, Donald Trump était attendu vendredi à Dallas à la convention annuelle de la National Rifle association (NRA), premier lobby américain des armes et premier contributeur de sa campagne. Pas sûr qu'il y renouvelle sa promesse de renforcer le contrôle des antécédents et le relèvement de l'âge légal de 18 à 21 ans des potentiels acheteurs d'armes. PHOTO AFP



Le candidat indépendant Ibrahim Mneimneh en campagne à Beyrouth, à quelques jours du scrutin. PHOTO C. STRAMBA-BADIALI. HAYTHAM-REA

Législatives au Liban: la société civile met un pied dans la porte

Les listes indépendantes, dont les idées séduisent les électeurs excédés par la corruption, espèrent profiter de l'introduction de la proportionnelle lors du scrutin de ce dimanche.

Par **MÉLANIE HOUÉ**
Correspondance à Beyrouth

L'effervescence bat son plein au QG de campagne de la liste indépendante Kelna Beirut à Hamra, dans l'ouest de la capitale libanaise. A l'approche du scrutin législatif de ce dimanche, l'équipe est sur le qui-vive. Pendant que des bé-

névoles postent les dernières vidéos des porte-à-porte de leurs huit candidats, d'autres s'affairent à rassembler les autocollants estampillés de leur logo. Ibrahim Mneimneh, en lice pour les élections, organise sa prochaine visite de terrain les yeux rivés sur son portable.

A Beyrouth, tandis que les quelque 1000 aspirants députés s'invectivent par médias interposés, les électeurs affichent leur soutien à leur favori sur leur tee-shirt, la plage arrière de leur voiture ou encore la devanture de leur magasin. A l'aide de haut-parleurs, des véhicules diffusent slogans et chants partisans. La ferveur est omniprésente. Et pour cause: c'est la première fois depuis neuf ans que les Libanais sont appelés à renouveler

leur Parlement. En 2013, 2014 et 2017, les députés sortants, majoritairement issus de l'Alliance du 14-mars, menée par le Courant du futur du Premier ministre Saad Hariri, s'étaient maintenus au pouvoir en repoussant systématiquement la date du scrutin.

Ferveur. «Nous avons l'opportunité de changer la donne, nous devons la saisir», lance Ibrahim Mneimneh, qui espère faire entendre sa voix auprès d'un électoral excédé par le degré de corruption de ses élus. D'après un rapport de l'ONG Transparency International publié en février, la perception de la corruption au Liban est la 143^e plus importante au monde (sur 180 pays).

Voilà pourquoi en juin, le vote d'une nouvelle loi électorale introduisant le système de la proportionnelle a suscité l'espoir de la société civile. Une quinzaine de listes

L'HISTOIRE DU JOUR

composées d'indépendants, sur les 77 listes en lice à travers le pays, ont ainsi déposé leur candidature. Face à l'effervescence générale, le candidat de Kelna Beirut préfère néanmoins garder son calme. En 2016, sa candidature aux municipales avait soulevé une ferveur qui ne s'était pas traduite dans les urnes. Il espère cette année que l'abolition du scrutin majoritaire jouera en sa faveur. «Ilya du changement, dit-il, mais la nouvelle loi a été conçue de manière à conserver les intérêts de l'establishment.»

Face à ce constat, sa seule alternative reste d'occuper le terrain. Tous les jours, militants et candidats vont rencontrer les électeurs. «Vous êtes satisfait de la situation dans le pays?» lance Ibrahim Mneimneh à Ahmad, un commerçant. «Non, pas vraiment», répond ce dernier, avant d'écouter le candidat dérouler son programme. Dans un pays régi par un partage confessionnel du pouvoir, au bord de la faillite économique et où les services publics sont presque inexistant, Ibrahim Mneimneh défend la vision d'un Etat fort et l'abolition de la confessionnalisation de la vie politique qui, d'après lui, favorise le clientélisme et les divisions. «Il prône le changement, c'est bien», réagit Ahmad. Mais si les idées du can-

didat rencontrent un certain écho, la plupart des passants restent sceptiques. «Je suis d'accord avec lui mais je voterai pour Hariri. Il y a trop de conflits dans la région, on a besoin de notre leader pour nous protéger», commente un homme.

«Calculs.» «Il y a une demande populaire pour les partis de l'establishment», analyse Joseph Bahout, chercheur au Carnegie Endowment. Il ne faut pas croire que ces derniers dominent la société de façon autoritaire! Les personnes qui, entre deux élections, critiquent le système, revotent pour les mêmes candidats pour des calculs rationnels d'intérêt.» La structuration de la société libanaise en communautés religieuses promet la figure du chef. Dans certains quartiers, la culture du bastion est si fortement ancrée que des candidats opposés au leader local ont été victimes d'agressions.

C'est le cas d'un colistier de la candidate Khoulood Wattar qui avait collé son affiche de campagne sur son immeuble à Tariq el-Jdide, fief beyrouthin de Saad Hariri. «Il a été attaqué parce qu'il refusait de retirer son poster, raconte-t-elle. Après avoir menacé de brûler son appartement, des gens l'ont bousculé pendant que d'autres frappaient son fils au visage. L'armée est intervenue mais l'a elle-même battu avant de l'arrêter.» S'il est difficile de quantifier le nombre de ces incidents violents, certains y voient le signe d'un frémissement de la classe politique, menacée par la loi électorale qu'elle a elle-même adoptée. Joseph Bahout ne partage pas cet avis: «L'establishment n'a rien à craindre. Le nouveau mode de scrutin donne l'illusion d'offrir une chance à de nouvelles figures mais ce présupposé a volé en éclats du fait de la culture politique locale.»

Le candidat Ibrahim Mneimneh, lui, refuse de croire à une sclérose de la vie politique libanaise. Conscient que les candidats issus de la société civile ne seront pas majoritaires dimanche au Parlement, il croit en ses chances d'effectuer une percée dans les urnes. A l'échelle nationale, ils sont une centaine d'indépendants à nourrir le même espoir. ◆



Comment avoir un bon mot de passe et le garder (s'il ne fuit pas de Twitter)

Oups... Branle-bas de combat jeudi soir chez Twitter après la découverte d'une faille : les mots de passe de ses 330 millions d'utilisateurs, censés être chiffrés, étaient potentiellement accessibles, stockés en «clair» quelque part. L'entreprise a immédiatement recommandé à tous ses utilisateurs de changer leurs mots de passe. A cette occasion, voici les trois commandements pour éviter les soucis sur Internet.

Dérapage antisémite: Abbas s'excuse mais est plus isolé que jamais

Il aura fallu quatre jours, un rare concert de condamnations internationales et un virulent éditorial du *New York Times* appelant à sa démission, rien de moins, pour que Mahmoud Abbas s'excuse. Lundi, en ouverture du Conseil national palestinien (le Parlement de l'Organisation de libération de la Palestine, réuni à sa demande pour la première fois depuis 1996), le «raïs» avait déclaré que la persécution des juifs en Europe, des pogroms médiévaux à l'Holocauste, n'était pas des crimes antisémites mais des actes provoqués par leur «rôle social» dans «l'usure, la ban-

que, etc.» Vendredi matin, tout juste réélu à l'unanimité «président de l'Etat de Palestine» par un nouveau comité exécutif entièrement à sa main, Abbas a présenté «ses excuses» aux «gens, en particulier de confession juive» qui ont pu «être offensés par [ses] propos». Et de condamner, dans un communiqué, en deux paragraphes, «l'antisémitisme sous toutes ses formes» et l'Holocauste, «le plus odieux des crimes de l'histoire».

Côté israélien, le ministre de la Défense, Avigdor Lieberman, a été le premier à monter au créneau pour rejeter

cet acte de contrition: «*Abou Mazen*» [le surnom d'Abbas, ndr] est une lamentable négationniste et ses excuses ne sont pas acceptées.»

Auteur dans les années 80 d'une dissertation aux assertions négationnistes, Abbas s'est laissé aller dans ses derniers discours à plusieurs apartés confus et conspirationnistes cherchant à délégitimer le mouvement sioniste, «un projet colonial sans lien avec le judaïsme», selon lui. Agé de 83 ans et sans successeur désigné, Abbas émerge de cette convention plus isolé et autocratique que jamais.

Refusant la tenue d'élections générales (selon les sondages, le raïs est rejeté par 70% des Palestiniens), l'héritier de Yasser Arafat a cherché à retrouver un vernis de légitimité à travers un renouvellement de façade du conseil exécutif de l'OLP, afin de laisser une place symbolique au Hamas et aux factions minoritaires ayant boycotté la session. «Abbas a réuni le Conseil national pour protéger ses intérêts personnels et sa vision politique absurde qui a détruit la cause palestinienne», a taclé le mouvement islamiste.

GUILLAUME GENDRON
(à Tel-Aviv)

ANALYSE



Hawaï L'état d'urgence déclaré après l'éruption du Kilauea

L'éruption spectaculaire du volcan Kilauea, l'un des plus actifs au monde, a provoqué des coulées de lave rougeoyante jusque dans les zones d'habitation jeudi, poussant des milliers d'habitants de Hawaï à fuir. Le gouverneur de l'île du Pacifique, David Ige, a déclaré l'état d'urgence afin de mobiliser tous les services et les fonds d'urgence de l'Etat liés aux catastrophes naturelles. Les médias locaux montraient jeudi des rues bloquées par la police et une coulée de lave rougeoyante en train de progresser, ou encore une coulée de lave brûlant dans la forêt dense entourant le volcan, comme une barrière de magma. PHOTO AP



D'EST

Près d'une centaine de Palestiniens ont été blessés par des tirs israéliens dans la bande de Gaza lors du sixième vendredi consécutif de mobilisation, qui a réuni des milliers de manifestants près de la frontière avec Israël. Vendredi, 431 Palestiniens ont été soignés pour diverses blessures, dont 98 après avoir été atteints par balles, selon le ministère gazaoui de la Santé. Une épaisse fumée noire s'élevait au-dessus du rassemblement à l'est de la ville de Gaza, ont constaté des journalistes de l'AFP. Selon une porte-parole de l'armée israélienne, certains manifestants ont lancé des pierres en direction des soldats. L'armée a également affirmé que des Gazaouis avaient tenté de «saboter la barrière de sécurité pour s'infiltrer en Israël». Depuis le 30 mars, date du début d'un mouvement de protestation revendiquant le droit des Palestiniens à retourner sur les terres, 49 manifestants ont été tués.



EN OUEST

Pékin a dénoncé vendredi des accusations «arbitraires» des Etats-Unis, qui reprochent à la Chine des blessures légères infligées par des lasers à des pilotes américains à Djibouti. Le ministère américain de la Défense avait indiqué jeudi s'être plaint formellement et avoir exigé de Pékin d'enquêter sur ces faits remontant à plusieurs semaines. Deux pilotes d'un avion de transport C-130 ont subi des blessures légères aux yeux lorsqu'ils s'apprêtaient à atterrir sur la base américaine de Camp Lemonnier, a déclaré à l'AFP la porte-parole Sheryll Klinkel. «Il s'agit de faits très graves», a-t-elle expliqué. Cette pratique présente un véritable risque pour nos aviateurs. Elle est «convaincue» que les responsables sont chinois. En 2017, la Chine a ouvert une base militaire à Djibouti, à quelques kilomètres seulement de celle des Etats-Unis. Il s'agit de la seule base dont Pékin dispose à l'étranger.

10

C'est le nombre de sages restants à l'académie Nobel, ce qui reporte la remise du prix de littérature à 2019 (il faut au moins 12 membres pour choisir un lauréat). Six sages ont démissionné depuis la publication du témoignage de 18 femmes en novembre dans le quotidien *Dagens Nyheter*. Elles accusent de violences et harcèlement sexuel Jean-Claude Arnault, un Français marié à une académicienne. D'autre part, une enquête financière a été ouverte, liée au versement de généreux subsides au centre culturel Forum, dont Arnault et son épouse étaient copropriétaires.

CLUB ABONNÉS



Chaque semaine, participez au tirage au sort pour bénéficier de nombreux privilèges et invitations.

Calypso Rose, nouvel album, le 25 mai



Calypso Rose, la reine du Calypso originaire de Trinité-et-Tobago, revient avec un nouvel album, *So Calypso!* Après *Far From Home*, album sorti en 2016 qui lui valut une victoire de la musique, la diva continue de porter avec élégance son titre de «calypso queen» et demeure la porte-parole de ce style originaire des Caraïbes. Dans *So Calypso*, Calypso Rose revient sur les références qui ont marqué sa vie d'artiste: de Nat King Cole à Aretha Franklin, des Melodians à Angélique Kidjo... tous ces symboles sont présents.

10 albums à gagner

Philippe Saire, «Dispositifs», du 14 au 25 mai



Les «Dispositifs» témoignent de l'attachement profond du chorégraphe Philippe Saire au dessin et à la ligne. Initiée en 2011, cette série est aujourd'hui composée de 4 pièces, «Black Out», «NEONS», «Vacuum» et «Ether», toutes données au Centre culturel suisse. Faits de contrastes violents entre noir et blanc, ombre et lumière, présence et absence, apparition et disparition... les «Dispositifs» révèlent aussi, en creux, les interstices et les zones grises. Programme sur ccs-paris.com. Centre culturel suisse, 38 rue des Francs-Bourgeois, 75003 (Paris).

2 x 5 places à gagner

Pour en profiter, rendez-vous sur : www.liberation.fr/club/

AIR FRANCE-KLM

Débarquement immédiat pour le PDG

Par
FRANCK BOUAZIZ

«**J**e tire les conséquences de ce vote et je remettrai ma démission au conseil d'administration d'Air France...» Une déclaration solennelle et puis s'en va : ce vendredi 4 mai à 18 h 15, Jean-Marc Janaillac aura mis moins de cinq minutes à mettre fin à ses fonctions de PDG d'Air France-KLM. La conséquence logique d'une consultation qu'il avait lancée auprès des salariés dans l'espoir de mettre fin à la grève tournante qui perturbe la compagnie depuis deux mois. Las, le référendum a tourné au désaveu : 55,44 % des votants ont répondu «non» à la proposition d'augmentation salariale formulée par la direction. Or Janaillac s'était engagé à s'en aller en cas de vote négatif. Il s'est donc exécuté, non sans laisser transparaître un réel coup de blues : «*C'est un immense gâchis qui ne peut que réjouir nos concurrents*», a-t-il lâché.

Ce résultat est d'autant plus retentissant que 80,33 % des 46 771 salariés d'Air France ont pris part au vote. Visiblement, la direction de la compagnie n'avait pas du tout prévu une telle issue. Quinze minutes après l'annonce des résultats, un cadre dirigeant de la compagnie, interrogé par *Libération*, était sous le choc. «*C'est incroyable et ça dé-*

Jean-Marc Janaillac a annoncé sa démission, vendredi, après que 55,44 % des salariés ont rejeté son projet d'accord. Outre les pilotes, le personnel au sol d'Air France a également exprimé son désaveu du dirigeant après plusieurs années de gel des salaires.



Le PDG d'Air France-KLM, Jean-Marc Janaillac, sur le point d'annoncer sa démission, vendredi à Paris. PHOTO GEOFFROY VAN DER HASSELT. AFP

note d'un état d'esprit dans l'entreprise. Si Jean-Marc Janaillac n'avait pas été bon, je comprendrais. Mais il a fait le job pendant deux ans, signé des alliances, commencé le désendettement et dégagé de bons résultats.» Un conseil d'administration devrait se réunir mercredi pour désigner un PDG par intérim.

Les regards se tournent maintenant vers les pilotes, qui ont été les opposants les plus virulents au PDG. Philippe Evain, le président du Syndicat national des pilotes de lignes (SNPL) d'Air France, a néanmoins choisi de ne pas souffler sur les braises : «Nous ne voulions pas le départ de Jean-Marc Janaillac. Il a fait une erreur de jugement. Ce résultat signifie que les syndicats doivent être écoutés.»

Le verdict des salariés d'Air France montre en tout cas qu'au-delà des pilotes, qui mènent souvent le bal des revendications, les salariés au sol, numériquement plus nombreux, ont également voulu exprimer un ras-le-bol : leur fiche de paie fait du surplace depuis sept ans, alors que l'entreprise a renoué avec les bénéficiaires. Reste qu'Air France, bien que redevenue bénéficiaire, demeure bien moins rentable que ses principales concurrentes, British Airways et Lufthansa. Sans parler des compagnies low-cost telles Ryanair ou EasyJet, devenues de véritables «cash machines». D'où l'hésitation de la direction à être plus généreuse sur les augmentations.

Une période compliquée s'ouvre maintenant pour Air France. Il va d'abord falloir trouver un nouveau patron pour la compagnie. Or, compte tenu de l'état de l'entreprise et des difficultés qui s'annoncent, les talents ne vont pas forcément se bousculer. Autre problème : l'an passé, Air France a renforcé ses liens avec la compagnie américaine Delta et échangé un bout de capital avec Virgin Atlantic et China Eastern : autant d'associés qui risquent d'être tentés de prendre leurs distances. Dans l'immédiat, le directeur des ressources humaines, Gilles Gateau, fait partie des pressentis pour assurer l'intérim. Mais il faudra un vrai pilote dans l'avion, et vite. ◀

PERTE DE VITESSE

La grève commence à plomber les comptes d'Air France-KLM. Les résultats financiers du premier trimestre 2018, publiés vendredi, se soldent par une perte nette de 269 millions d'euros. Les trois premiers jours d'arrêt de travail ont pesé pour 75 millions d'euros. Et l'envolée des prix du baril de pétrole n'a rien arrangé. Dans un environnement économique pourtant «porteur», avec un trafic en hausse de 5,7%, emmené par les vols long-courriers et la compagnie low-cost Transavia, Air France a enregistré à la fois une baisse de son chiffre d'affaires (-8%) et un résultat d'exploitation négatif (-178 millions d'euros). La direction estime que le mouvement social en cours coûtera 300 millions d'euros au groupe en 2018. La facture carburant devrait, elle, être plus lourde de 350 millions d'euros cette année.

«Peut-être que ce vote nous permettra de sortir de l'ornière»

A l'aéroport de Roissy, vendredi, juste avant l'annonce des résultats du référendum, des salariés de la compagnie laissaient libre cours à leur désenchantement.

«Le problème avec ce genre de consultation, c'est que personne ne répond à la question posée.» A quelques heures du résultat du vote du personnel sur l'accord salarial proposé par la direction d'Air France, cette remarque d'une responsable syndicale des personnels navigants commerciaux était révélatrice de la confusion régnant dans la compagnie au treizième jour d'une grève qui, de l'aveu général, a déjà trop duré. Malgré le soleil qui brille sur les pistes de Roissy-Charles-de-Gaulle, les traits sont tirés et les mines fermées, vendredi matin, devant l'entrée de la «cité PN», l'immeuble par lequel transitent les équipages en uniforme avant d'embarquer en vol ou de rentrer chez eux. Ils sont nombreux à invoquer le «devoir de réserve» lorsqu'on cherche à les interroger sur leur vote. «J'aurai énormément à dire mais je préfère me taire», dit, l'air désabusé, un chef de cabine sur long-courrier. Je vais juste vous raconter une anecdote : lors d'une discussion récente avec un jeune steward au «crew lounge», à Bogota, j'ai appris qu'il gagnait 900 euros de plus que moi. Ici, ça marche à la promotion, punition, creusez, vous verrez.»

«Stopper l'hémorragie». Devant le bâtiment, où quelques navigants grillent leur cigarette, certains finissent par se déridier. «Il n'y a pas que la compagnie qui perd de l'argent, quand on fait grève on en perd aussi, s'énerve une femme qui affiche trente ans d'Air France au compteur pour un salaire de 2 300 euros net mensuel, avec, dit-elle, 0,7% d'augmentation à l'ancienneté en 2017.» «Il n'y a pas de respect de la parole donnée dans cette boîte et les gens n'ont plus confiance dans les belles promesses. J'ai voté "non" même si je sais que le départ du président ne ferait sans doute qu'aggraver les choses, poursuit-elle. Peut-être que ce vote nous permettra de sortir de l'ornière d'une manière ou d'une autre. On ne va pas faire grève jusqu'à la nuit des temps.»

Hôtesse au sol au salon VIP, Anne, 54 ans, n'est pas plus tendre : «On n'est vraiment pas revanchards, au sol, on a tout avalé depuis des années. Le gel des salaires, trente minutes de plus de boulot par jour, deux semaines de congés en moins, le tout avec des effectifs hypertendus et donc des clients mécontents pendant que les boss du comité exécutif s'accordent tranquillement des augmentations. Trop, c'est trop, martèle-t-elle, pour la première fois j'ai fait grève et si le président veut partir, qu'il parte. Personne ne le retient.»

Lors d'une entrevue, jeudi, avec une centaine de pilotes, Jean-Marc Janaillac, en campagne pour le «oui» depuis plusieurs jours, a indiqué qu'il n'y aurait pas de résultat du vote par catégorie de personnel. «Il nous a clairement dit que la consultation était là pour stopper l'hémorragie et arrêter la grève, dit un pilote affilié au Syndicat national des pilotes de lignes (SNPL) qui a voté «non». Mais le résultat, c'est que la défiance est à nouveau là. Les hôtesses et les stewards, qui en ont ras

le bol de la surcharge de travail, vont voter "non" et peut-être la moitié des pilotes. Comment diriger une compagnie avec plus de la moitié des navigants contre lui ? Cette grève aura été un échec, mais elle va laisser des traces, pronostique-t-il, à la moindre étincelle, ça repartira.»

Dissensions syndicales. La plupart des salariés sondés vendredi s'attendaient pourtant à une victoire du «oui» en raison du poids des personnels au sol, qui représentent environ les deux tiers des 46771 salariés de la compagnie. «Nos métiers sont amenés à disparaître dans les années qui viennent en raison de la digitalisation et d'un recours croissant à la sous-traitance, analyse une salariée d'un service en partie externalisé. Les gens du sol ont plus peur parce que l'on a moins besoin d'eux, ils sont en

«Nos métiers sont amenés à disparaître en raison de la digitalisation et d'un recours croissant à la sous-traitance.»

Une salariée d'un service en partie externalisé

général plus dociles.» Instructeur sur les Airbus A320, un autre pilote affilié au SNPL reconnaît de grosses dissensions au sein de son syndicat. «On n'est pas tous d'accord, et d'ailleurs le taux de pilotes grévistes a chuté cette semaine, ils en ont marre de la stratégie jusqu'au-boutiste de Philippe Evain [le patron du SNPL, ndlr] qui a échoué, constate cet ex-militaire qui a voté «oui». Il faudrait surtout changer notre culture et gagner en souplesse. Plutôt que de demander systématiquement des hausses de salaires quelle que soit la conjoncture, on ferait mieux de négocier pour améliorer l'intéressement. Redistribuer c'est la base quand il y a de bons résultats, mais il y a plusieurs manières de le faire.»

Cadre de la «production», le service qui établit les plannings des personnels navigants commerciaux, Françoise, 52 ans, a aussi voté «oui» après avoir hésité. «La proposition de la direction est censée au vu de la situation financière de la compagnie et du secteur, souligne-t-elle, mais face au blocage auquel nous sommes arrivés, paradoxalement, c'est le "non" qui remettra tout à plat et forcera les parties à se remettre autour de la table.» Une analyse prémonitrice : après le rejet par les salariés du projet d'accord salarial et la démission de Jean-Marc Janaillac, Air France fonce tout droit vers l'inconnu.

CHRISTOPHE ALIX

COMMENT L'INTELLIGENCE ARTIFICIELLE VA CHANGER NOS VIES



De nouveau en vente, notre hors-série de 108 pages



sur boutique.liberation.fr

Libé



LIBÉ.FR
En Nouvelle-Calédonie, Macron l'équilibriste En voyage officiel en Nouvelle-Calédonie, le président de la République doit livrer ce samedi un discours très attendu sur le référendum d'autodétermination prévu au mois de novembre. Depuis jeudi, il arpente l'archipel en soulignant sans relâche le rôle clé que la France est censée jouer dans le Pacifique. Tout en appelant les Kanaks à «se prendre en charge». Reportage. PHOTO AFP

Risque d'expulsion du Guinéen Fodé-Moussa Camara : «Une question de vie ou de mort»

Après s'être révolté à l'aéroport pour ne pas être renvoyé dans son pays, le jeune homme passait en comparution immédiate à Lyon vendredi. Son avocate pointe les risques liés à son homosexualité s'il retourne en Guinée.

Par **MAÏTÉ DARNAULT**
 Correspondante à Lyon
 Photo **PABLO CHIGNARD**,
HANS LUCAS

Courtes dreadlocks sur la tête, blouson noir et chemise à carreaux rouge, Fodé-Moussa Camara a été présenté vendredi, en milieu d'après-midi, en comparution immédiate devant le tribunal correctionnel de Lyon. «J'ai trop peur de rentrer», a-t-il glissé lorsque la cour lui a demandé s'il souhaitait s'exprimer. Arrivé en France en 2015, ce Guinéen homosexuel de 29 ans, sans papiers, avait refusé d'embarquer jeudi matin dans un vol pour Conakry, au départ de l'aéroport de Saint-Exupéry (Rhône). «Les faits sont simples et reconnus, a énoncé la présidente du tribunal. Vous vous êtes soustrait à une mesure d'éloignement en hurlant et en vous accrochant aux équipements de l'avion.»

L'HISTOIRE DU JOUR

Pancartes. A la suite d'une obligation de quitter le territoire français (OQTF) émise en avril 2017, une première expulsion avait été programmée dans la nuit du 28 au 29 avril depuis Nîmes, où le jeune homme réside et exerce comme acrobate et danseur. Mais face au refus du commandant de bord d'embarquer ce passager, la préfecture du Gard avait tenté son transfert vers un autre aéroport, éloigné de ses



Manifestation de soutien à Fodé-Moussa Camara, vendredi devant le tribunal de Lyon.

soutiens locaux. Peine perdue : dans la crainte d'une nouvelle tentative d'expulsion jeudi soir, une trentaine de militants réunissant plusieurs associations rhodaniennes s'étaient retrouvés devant l'un des terminaux de l'aéroport lyonnais pour tracter, «prévenir les personnes qui vont prendre le vol qu'une personne va peut-être être expulsée vers son pays d'origine où il risque la mort», selon les mots de Yasmine, militante de l'association Aides à Lyon. Le lendemain, vendredi, ils étaient une soixantaine à porter de petites pancartes «Libérez Moussa» devant le tribunal de grande instance. Le code pénal guinéen condamne l'homosexualité d'une peine de prison de six mois à trois ans. Mais «la peine sociale est également très lourde», a fait valoir

M^e Florence Alligier, l'avocate de Fodé-Moussa Camara. «Dans son pays, son orientation sexuelle signifie à tout le moins une mise au ban, voire une question de vie ou de mort», a-t-elle plaidé, citant deux récents arrêts de la Cour nationale du droit d'asile (CNDA), qui souligne la discrimination à laquelle sont confrontés les homosexuels en Guinée. En fin de semaine, les réactions politiques ont été nombreuses à gauche. Olivier Faure, premier secrétaire du PS, a dénoncé un «scandale». La maire de Paris, Anne Hidalgo, a apporté son soutien à Fodé-Moussa Camara, invoquant le devoir de «protection» de la France à son égard. Le mouvement Génération-s et La France insoumise ont, eux, réclamé la libération du jeune Guinéen. Le cabinet de Gérard Collomb, ministre de l'Intérieur habituellement

proluxe sur l'«actualité» lyonnaise, n'a pas répondu à nos sollicitations. L'un de ses proches, le député LREM du Rhône Jean-Louis Touraine, a expliqué à Libé avoir été «alerté hier [jeudi, ndlr]» du cas de Fodé-Moussa Camara : «J'ai tout de suite appelé le préfet, qui ne souhaite pas l'expulsion intempestive de personnes en danger et qui s'est dit très sensible aux questions humanitaires et très réceptif au fait de faire travailler ses services sur cette situation.»

Hébergement. Malgré le rejet en appel, en juin 2016 et en février 2017, d'une de-

mande d'asile, Fodé-Moussa Camara souhaite un réexamen de sa requête auprès de la CNDA. Pour cela, il a besoin de temps. D'où la demande de renvoi du jugement faite ce vendredi par son avocate, qui devrait lui être accordée. Or le report peut s'étendre de deux à six semaines. Et c'est bien un laps de temps maximal que M^e Alligier a réclamé, afin de se pencher, «au-delà de l'infraction pénale [le refus d'embarquement], sur un dossier bien plus complexe». Dans l'attente de ce renvoi, l'avocate du Guinéen a sollicité une libération sous

contrôle judiciaire, fournissant une attestation d'hébergement émise par un militant du Réseau éducation sans frontières. «Elle a été fournie pour rassurer le tribunal, il était nécessaire de trouver quelqu'un qui s'engage à ses côtés à respecter le contrôle judiciaire, explique M^e Alligier. Sa seule chance de ne pas être réexpédié en Guinée, c'est de se présenter à nouveau devant cette cour. Cela complèterait ses démarches de réexamen, ce serait absurde de ne pas le faire.» La procureure Elise Bayet a requis un placement en détention provisoire «pour s'assurer de la prochaine présentation [du prévenu] en justice», pointant une «incertitude sur les différentes adresses» fournies dans son dossier. A l'heure où nous bouclions vendredi, la cour n'avait pas rendu son délibéré. ◀

Face au refus du commandant de bord d'embarquer ce passager, la préfecture du Gard avait tenté son transfert vers un autre aéroport, éloigné de ses soutiens locaux.



LIBÉ.FR
A la gare Saint-Charles, l'information voyageurs version CGT Il y avait les gilets rouges des agents SNCF qui assistent les voyageurs pendant les conflits sociaux. Désormais, il y a ceux des syndicalistes marseillais, qui ont décidé vendredi d'expliquer directement aux voyageurs égarés pourquoi ils font grève. Reportage de notre correspondante à Marseille. PHOTO AFP

La France déjà en dette écologique

Pour 2018, l'ONG environnementale WWF a adapté à la France son calcul «du jour du dépassement», ce moment symbolique où l'humanité aura consommé la totalité des ressources que la Terre peut produire en un an. Et il arrive ce samedi 5 mai, soit trois mois plus tôt que pour la planète dans son ensemble. «En 2018, si toute l'humanité consommait comme les Français, elle aurait exploité l'équivalent des capacités de régénération de 2,9 Terre, conclut le rapport. Un résultat bien au-dessus de la moyenne planétaire, qui évolue ces dernières années autour de 1,7 Terre.» Ce chiffre est obtenu en rapportant la consommation des Français à la biocapacité de

la planète. Si on ne prend en compte que les ressources du territoire national, la France demanderait à l'heure actuelle 1,8 fois plus à la nature que ce que ses propres écosystèmes sont en mesure de lui fournir. Certes, d'autres pays sont plus «endettés»: les Etats-Unis et le Canada ont leur «jour du dépassement» les 14 et 17 mars. Les Pays-Bas le 3 avril et l'Allemagne le 1^{er} mai. Régulièrement remis en question, le calcul, très complexe, est avant tout un symbole. «Le constat est clair: si la planète était une entreprise, elle serait en faillite, décrit le directeur général de WWF, Pascal Canfin. Le dérèglement climatique, la disparition du vivant, la des-

truction des forêts primaires, ou encore la transformation des océans en soupe de plastique [en] sont les signes.» En France, les deux tiers de cette énorme empreinte écologique proviennent de la consommation d'énergie liée au logement, au transport et à l'alimentation. Le reste est généré par les activités de loisirs, les télécommunications, les services financiers et d'assurances. En publiant ce rapport, l'ONG veut surtout interpeller le gouvernement sur l'insuffisance de ses actions. «Il est plus que temps de mettre en place une stratégie de désendettement écologique», balance Canfin. Pour l'ONG, cela passe notamment par un soutien aux modes de

consommation responsables, par une baisse de la consommation de viande, très émettrice de CO₂ et dévastatrice pour la biodiversité, et par un appui à l'agriculture bio et l'agroforesterie. Au rayon «transports», WWF demande à ce que «le vélo soit érigé en système», combinant infrastructures de qualité et offres de services. En matière de climat, l'ONG appelle le gouvernement à «définir une trajectoire d'émissions de gaz à effet de serre compatible avec l'objectif de l'accord de Paris de maintenir une augmentation de température nettement inférieure à 2°C». Ce que la France s'est engagée à faire en le signant.
AUDE MASSIOT

«J'ai peut-être beaucoup appelé ma femme. [...] J'ai harcelé ma femme pour voir mon fils.»



THOMAS LANGMANN
sur France 2

Le producteur Thomas Langmann, 46 ans, oscarisé pour *The Artist* et fils du mogul Claude Berry, sera jugé fin août pour «harcèlement moral sur conjoint». Visé par une plainte de sa femme avec laquelle il est en instance de divorce, il a été présenté vendredi au parquet de Paris à l'issue de deux jours de garde à vue. Le procureur lui a notifié sa convocation pour une audience le 28 août. Il est soumis à un contrôle judiciaire qui lui interdit d'entrer en contact avec sa femme, mais pas avec ses enfants. «C'est l'effet d'une procédure de divorce conflictuelle, dans laquelle, malheureusement, il y a une volonté d'instrumentalisation de la justice», a affirmé son avocate, Caroline Toby. Selon cette dernière, les faits sont constitués de nombreux SMS et mails envoyés par Langmann à son épouse.

20 000

C'est le nombre de colonies d'abeilles mortes en Bretagne cet hiver, selon un groupe d'apiculteurs qui a organisé un «convoi mortuaire», parti lundi du Faouët (Morbihan) et arrivé vendredi à Rennes. La centaine de protestataires demande l'arrêt des pesticides dans l'agriculture. Une délégation d'une vingtaine de personnes, dont des élus qui soutiennent leur action, a été reçue par des représentants des ministères de l'Agriculture et de l'Environnement. «Nous avons demandé une indemnisation urgente pour prendre en charge les difficultés de tous les apiculteurs», a expliqué à l'AFP François Le Dual, apiculteur dans les Côtes-d'Armor.

Violences du 1^{er} Mai: com et comparutions

Une grande opération de police... partie pour accoucher d'une souris. Mercredi matin, au lendemain des violences commises lors de la manifestation du 1^{er} Mai à Paris, les autorités annonçaient des chiffres rutilants: pour 31 commerces et 16 véhicules dégradés, les forces de l'ordre avaient procédé à 283 interpellations. Un chiffre très important, rarement atteint en pareille circonstance. Sauf que trois jours plus tard, le bilan judiciaire apparaît bien maigre. Il est vrai qu'une simple constatation arithmétique permet de relativiser l'efficacité du coup de filet policier: sur les 283 personnes arrêtées, seules 103 ont été ensuite placées en garde à vue. Vendredi, 47 d'entre elles avaient été déférées. 19 doivent être jugées en comparution immédiate, alors que 14 s'en sont déjà sorties avec un simple rappel à la loi. Enfin, la 23^e chambre du tribunal correctionnel de Paris a prononcé vendredi en milieu d'après-midi une

relaxe et une condamnation pour détention d'un fumigène. Contacté par *Libération*, l'avocat Julien Pignon, qui a assisté plusieurs personnes interpellées, dénonce «une véritable offensive de communication orchestrée par le ministère de l'Intérieur». «Entre ce qu'on a vu à la télé et la réalité des coulisses, il y a un monde», peste l'avocat. De fait, une multitude de procédures ont été annulées pour des irrégularités, quand d'autres se sont écroulées pour des infractions insuffisamment caractérisées. «Du coup, observe M^e Pignon, dans de nombreux cas, le parquet n'a fondé ses poursuites que sur le chef de "participation à un groupement formé en vue de commettre des dégradations". Il s'agit d'une infraction fourre-tout qui permet d'habiller des interpellations effectuées un peu au pif. C'est bien la preuve que l'accusation manque singulièrement d'éléments matériels.»
WILLY LE DEVIN

LE P'TIT LIBÉ

LA PREMIÈRE ANNÉE DU PRÉSIDENT À L'ÉLYSÉE EXPLIQUÉE AUX ENFANTS SUR LEPTITLIBE.FR

**POUR CHERCHER
LA SOUPAPE**

«Mais où est passée la soupape ?» également appelée dans certaines familles le «bitoniau». «Mais oui, elle est où ?» Consciente que ce cri déchire souvent les cuisines, la fine société SEB mit en place un service après-vente dès 1953, avec possibilité d'acquiescer des pièces de rechange.

Mais au fait, cette fameuse soupape tournante est-elle vraiment indispensable ? Risque-t-on une explosion de blanquette de veau si on l'oublie ? Aujourd'hui encore, de nombreux consommateurs posent la question sur Internet. Pourtant, dès le lancement de la bécane, le fondateur de SEB, Frédéric Lescure, prit soin de rassurer les foules en se livrant à une petite démonstration de cuisson sans soupape et avec une soupape bouchée, afin de montrer que l'étrier (la pièce qui sert à plaquer le couvercle) se déforme bien et laisse échapper la vapeur en toute sécurité.

Mais que cela ne vous dispense pas de mettre le bitoniau. Notamment pour éviter les risques de brûlure lorsque, en fin de tambouille, on ouvre sa marmite. Ce n'est pas Denis Papin, inventeur, en 1679, de la machine à vapeur et de l'ancêtre de l'autocuiseur, qui dirait le contraire. Son «digesteur d'aliments» possédait une soupape. Las, sa bécane cuisait les viandes si brutalement et si à une telle température qu'à la fin il ne récoltait ni potée ni raviole, mais une immonde gelée.

**POUR D'AUTRES "FAIMS"
OU POUR D'AUTRES SOIFS**

L'oncle Dédé était du genre râteau, pas le style à louer une décolleuse à papier peint pour refaire son salon. Mais à force de nous voir massacrer les murs avec une spatule pour ôter les scènes de chasse imprimées, il lui a fallu se rendre à l'évidence : on peut être à poil et à vapeur quand on bricole. A force d'avoir des oursins dans les poches, Dédé était devenu ingénieux : il emprunta la cocotte-minute de tata Dédée pour décoller son papier peint, toutes fenêtres et portes fermées. Ambiance tropicale garantie avec en sus le parfum poireaux-pommes de terre gravé dans la cocotte.

Dans un registre plus raffiné pour le gosier, la cocotte-minute se recycle aussi en alambic. Il suffit de lui raccorder un tuyau suffisamment long pour permettre son passage dans un bac ou un évier rempli d'eau froide. Après, c'est simple comme une cuite. Faites chauffer à votre guise des trognons de chou ou des mirabelles fermentées dont les vapeurs d'alcool se condenseront dans le tuyau pour couler en gnôle. Evidemment, c'est à manier avec beaucoup de précaution, et de toute façon, c'est interdit. Le jour où vous distillerez, prévoyez également de faire mijoter une potée ou une choucroute, histoire de détourner le pif d'Eliot Ness et de ses gabelous.

**POUR RÉUSSIR
LE CRIME PARFAIT**

C'est bien connu, dans toute cuisine sommeille un fait divers. En décembre, à Nice, un homme a été condamné à la réclusion à perpétuité, assortie de vingt-deux ans de sûreté, pour le meurtre d'un gardien d'école. Son ex-compagne l'accuse d'avoir fait bouillir la tête de l'une de ses victimes dans un autocuiseur et d'avoir, à une autre occasion, goûté de la chair humaine assaisonnée «avec de l'ail et du persil» (une recette qui ne figure pas dans le livret officiel). L'autocuiseur est également devenu une arme fatale dans les mains de terroristes qui le remplissent d'explosifs et de clous, comme ce fut le cas lors du double attentat meurtrier de Boston, en avril 2013.

Après le surin, le récipient est donc devenu le second couteau du crime avec ustensile ménager. Objet de tous les soupçons : on ne compte plus les lieux évacués et les interventions de démineurs pour cause d'autocuiseur abandonné. Parfois, c'est de la simple étourderie, comme à Saint-Just-Saint-Rambert (Loire) en décembre 2016, lorsqu'un homme abandonna sa marmite à vapeur dans un lieu public pour cause d'envie pressante, causant une panique générale...

DIS COCOTTE, POURQUOI TU SIFFLES ?

L'autocuiseur inventé par la marque SEB fête ses 65 ans. La marmite au doux ronron sert toujours à cuisiner sans tout faire sauter, à condition de ne pas pousser le bouchon trop loin.

Par **PIERRE CARREY,**
JACKY DURAND
et **CATHERINE MALLAVAL**

C'est la reine du poulet basquaise, nettement plus balèze que la sacro-sainte ménagère Paulette et ses paupiettes. C'est la soprano du chuintement, capable d'enchaîner les pschitt sans jamais mollir. C'est la cocotte-minute de SEB (pour Société d'emboutissage de Bourgogne) qui fête triomphalement cette année ses 65 ans... Et 75 millions d'appareils vendus dans le monde. L'anniversaire s'accompagne de la

parution d'un ouvrage intitulé *SEB Cocotte & Cie, une aventure industrielle et une histoire de famille* (1), et il convient de le célébrer dignement. Car oui, la marmite à pression a de l'histoire à revendre. Commençons par dire que son véritable nom est autocuiseur. «Cocotte-minute» est une marque déposée, acquise par l'entreprise en 1965, tout comme «Frigidaire» et autres joyaux de la cuisine passés dans le vocabulaire courant. La marmite originelle de SEB s'appelle d'abord «Super cocotte». On la doit aux frères Lescure qui améliorent les autocuiseurs de l'époque en utilisant un procédé in-

dustriel appelé emboutissage. Auparavant, il y avait trop d'impuretés dans les cuves en métal, entraînant des risques d'explosion. Avec cette technique de fabrication, plus de boum. Voilà le doux ronron qui séduit d'emblée la France, même si, en 1954, la cocotte se voit refuser l'accès au très influent Salon des arts ménagers, à Paris, pas très visionnaire sur ce coup. Les frères Lescure ripostent et montent alors un mur de cocottes pile devant l'entrée du salon. Bilan ? Environ 130 000 pièces écoulées cette année-là. Aujourd'hui, un million d'exem-

plaires sont fabriqués chaque année dans le berceau originel, l'usine de Selongey, au nord de Dijon, en Côte-d'Or. Bien sûr, certains modèles se veulent high-tech, proposant une ouverture facile du couvercle ou encore de l'électronique embarquée... Mais nous, on aime la vraie, l'originelle, celle qui siffle en cuisine et qui s'est changée en un véritable objet pop. Hommage à cette icône à tout faire (ou presque). ◆

(1) Par Sophie Hochart et Gaspard Chau- leur, petit-fils de l'un des fondateurs de SEB, 192 pp, 29 €. ◆



POUR BRAISER SOUS LES ÉTOILES

Pas de bol, il paraît que Michel Guérard, le pape de la «nouvelle cuisine» dans les années 70, ne maîtrisait pas à merveille l'ouverture des huîtres... ni celle de la cocotte-minute. Pourtant, ce nouvel ustensile stimule les créations en cuisine et accompagne les évolutions des menus. D'abord plan-plan et terroir régional: bœuf bourguignon, pot-au-feu, voire couscous algérois. Puis le guide de recettes offert

pour l'achat de chaque cocotte-minute depuis 1953 se met aux légumes et poissons minceurs dans les années 70. Et plus récemment à la cuisine fusion, avec les raviolis de crevette. Les chefs étoilés s'emparent de la machine. Années 80, Joël Robuchon invente une cuisson express de la langouste en trois minutes. Années 2000, Anne-Sophie Pic propose un foie gras en six minutes chrono (plongé dans un mé-

lange de vin rouge, épices, sucre et crème de myrtille). 2004: la cuisinière Frederick Ernestine Grasser-Hermé, tendance punk, publie 119 recettes dans son livre *Super Cocotte* (Hachette), dont ce dessert de mangues aigres-douces au romarin (sept minutes). Rappelant au passage que la cocotte, l'un des outils le plus magiques pour un(e) cuisinier, ne permet pas seulement d'étuver mais aussi de braiser.

POUR GARDER LES VITAMINES?

On s'est bien moqué de nous avec cette histoire de vitamines. C'était la grande obsession des médecins dans les années 50. Le gouvernement américain avait déjà fixé des doses journalières à atteindre pour sa population civile pendant la Seconde Guerre mondiale. Les vitamines donneraient un coup de jeune et préviendraient les maladies. Les fabricants d'autocuiseurs s'engouffrent donc dans le filon à toute vapeur: «Vous consommerez des légumes frais gorgés de vitamines» (une pub de SEB en 1963). Il est vrai que la cuisson en cocotte-minute préserve mieux les vitamines des aliments que le four, la casserole ou la cocotte tradi en fonte. Ainsi, la cuisson à soupape devient synonyme de bonne santé et de diététique. Mais au début des années 2000, des médecins et naturopathes font entendre de sérieuses réserves: selon eux, les cocottes à pression produisent une chaleur trop forte (de 100°C à 140°C), qui détruit notamment la vitamine C (celle-ci disparaît au-dessus de 60°C-75°C). Pour faire le plein de vitamines, il faudrait donc en théorie manger la carotte chauffée à la vapeur douce – certaines cocottes offrent cette option. Ou crue.



POUR «LIBÉRER» LA FEMME?

«Moulinex libère la femme.» Pas mal ce slogan qui, à compter des années 60, s'imprime dans le temps de cerveau disponible (soit entre deux corvées de pommes de terre) des ménagères et de leurs gentils époux censés claquer leur salaire en électroménager (de préférence pour la fête des mères). Oui, bien vu. Mais au petit jeu du mesdames-gagnez-du-temps (pour vous faire belle, lire une romance et pourquoi pas commencer à amasser des soutifs à jeter plus tard dans les feux de Mai 68), SEB («Sebo, sebon, c'est le bonheur») et sa super cocotte-minute «bonne à tout faire» n'est pas en reste. Dès ses débuts, la marque se concocte une stratégie publicitaire: concours de vitrines avec miss cocotte chez les quincailliers; annonces dans la presse – souvent des magazines, dans lesquels des femmes s'esbaudissent sur leur terrible engin: «Je commence ma cuisine

vingt minutes avant l'heure du déjeuner, et tout ce temps gagné, je l'emploie à mes loisirs.» Les produits dérivés ont aussi le vent dans les voiles: porte-clés cocotte, cendriers, thermomètres... Et puis il y a les affiches avec des femmes qui ont l'air de sortir de chez le coiffeur et portent des boucles d'oreille à clip. Celles-là déclarent «la bonne cuisine, c'est le bonheur», mettent en avant leurs talents d'économiste – en mode «ma quittance de gaz est légère» – et leur vie meilleure – avec le slogan «elle vous mijote une vie moins popote!» Vraiment? Euh, on pâlit quand on découvre cette dame qui proclame: «C'est ma fille de 12 ans qui s'en sert...» Et on flanche carrément quand SEB ose le «Monsieur, vous qui aimez la bonne cuisine, offrez-lui une super cocotte», avec cette précision: «La cocotte de luxe à la portée de tous.» Ben voyons, ma poule.



LIBÉ.FR Screenshot Sur YouTube, la chaîne Linguisticae réconcilie les internautes avec le français. La qualité de ce travail de vulgarisation lui a notamment permis de recueillir des aides du Centre national du cinéma (CNC), qui soutient depuis le mois de janvier des projets de vidéastes talentueux (photo : vidéo «Macron est-il un macquereau»). PHOTO YOUTUBE. LINGUISTICAE

L'engin de la Nasa prend son envol samedi depuis la Californie, et mettra six mois pour atteindre la planète rouge, dont il écouterait les entrailles pendant deux ans.

Par **CAMILLE GÉVAUDAN**

Sous nos pieds, 30 à 65 kilomètres de croûte continentale nous séparent du manteau terrestre, une couche de roches visqueuses épaisse de 2885 kilomètres. Plus profond encore, le noyau externe, épais de 2270 kilomètres, est liquide, puis on arrive au noyau interne, solide et d'un rayon de 1216 kilomètres, qui constitue le cœur de notre planète. Et sur Mars? La structure est semblable, c'est certain, mais de là à connaître l'épaisseur des couches au kilomètre près comme sur Terre... il y a encore du travail pour les géologues de l'espace. Mais ils seront bientôt aidés par une station d'étude installée sur place, la mission américaine InSight, de la Nasa, qui décollera pour la planète rouge ce samedi 5 mai.

Panneaux. InSight est ce qu'on appelle, en astronautique, un atterrisseur: une machine destinée à se poser en douceur sur la surface martienne et à n'en plus bouger, contrairement aux orbiteurs, qui sont des satellites scrutant la planète à distance, et aux rovers qui parcourent ses plaines sur leurs six roues. Une fois au sol, InSight déploiera ses deux panneaux solaires pour capter l'énergie nécessaire à ses deux ans (terrestres) de mission, puis se servira de son bras articulé pour poser à côté de lui un sismomètre de fabrication française et planter dans le sol une sonde qui creusera un sillon jusqu'à 5 mètres de profondeur. Il s'agit tout simplement d'un thermomètre. «On sait que Mars est plus

L'HISTOIRE DU JOUR

froide que la Terre, mais on n'a encore jamais pris sa température», explique l'Allemand Tilman Spohn, responsable de cet instrument. La sonde «quantifiera la chaleur qui s'échappe de la planète, et nous dira si la Terre et Mars sont faites pareil. C'est la clé pour comprendre non seulement Mars, mais aussi comment toutes les planètes rocheuses du système solaire se sont formées et ont évolué». Installées sur l'atterrisseur

lui-même, deux antennes forment un autre instrument de mesure nommé RISE (Rotation and Interior Structure Experiment): elles vont renseigner très précisément (à l'échelle du centimètre) leur position dans l'espace pour suivre les oscillations du pôle Nord martien. En observant Mars se balancer légèrement au cours de son orbite autour du Soleil, on pourra déduire la taille de son noyau, s'il est solide ou liquide, et de quels éléments, outre le fer, il est composé. «Un œuf dur tour-

nera plus vite qu'un œuf cru, tente la Nasa pour expliquer le job des antennes RISE. De même, une planète liquide en son cœur tanguera davantage lors de sa rotation qu'une planète au cœur solide.»

Vent. Et pour écouter la planète, l'instrument star est définitivement le sismomètre SEIS (Seismic Experiment for Interior Structure). On attend de lui qu'il détecte les impacts de météorites sur la surface de la planète, et chaque année

«une cinquantaine de séismes d'une magnitude de 3,5, et une dizaine à plus de 4,5». L'instrument est protégé des bourrasques martiennes par une cloche lourde de plusieurs kilos et équipé de capteurs pour mesurer le vent, la pression ou le champ magnétique, et ainsi séparer les vraies ondes sismiques du bruit de fond dû aux tempêtes. «On attend ce moment depuis longtemps. Le premier enregistrement sismique sur Terre date de cent trente ans et ça fait presque

cinquante ans qu'on a placé un sismomètre sur la Lune lors du programme Apollo», rappelle le responsable scientifique de SEIS, Philippe Lognonné. La Nasa explique que le sismomètre «peut écouter de façon claire les variations dans les ondes sismiques, ce qui nous aidera à comprendre dans le détail la structure des couches géologiques qui ont altéré ces ondes».

Panaches. On sait que la plaine d'Elysium, où se posera InSight, a connu une période d'activité volcanique dans les dernières dizaines de millions d'années. Cette activité a forcément laissé des traces, des panaches de roche remontées des profondeurs du manteau martien par exemple. Si les ondes sismiques traversent de tels panaches, ils seront visibles sur les relevés, et on fera un pas de géant dans la compréhension de l'histoire géologique de Mars... Pourquoi son activité volcanique a-t-elle cessé, laissant Mars devenir une planète désertique et morte, alors que la Terre a continué de s'agiter?

«Instrument le plus complexe jamais livré par le Cnes [Centre national d'études spatiales français] à la Nasa», selon Philippe Lognonné, le sismomètre a eu une histoire mouvementée. Il a notamment souffert d'un défaut d'étanchéité qui a fait rater à InSight sa fenêtre de lancement initiale, en 2016, et fait craindre une annulation de la mission. Elle a finalement été reportée à ce mois de mai 2018 où, exceptionnellement, pour des raisons de calendrier et de disponibilité des pas de tir, c'est de la base militaire de Vandenberg en Californie que partira InSight. Les missions interplanétaires décollent habituellement du centre spatial Kennedy, sur la côte Est, pour profiter de la rotation de la Terre et gagner de l'élan... mais la fusée Atlas V saura compenser. InSight devrait se poser sur la planète rouge le 26 novembre, après un voyage de six mois et demi. Un petit supplément de patience n'est rien, quand on n'a jamais été si près de sentir enfin battre le pouls de Mars. ◀



Illustration réalisée par la Nasa de l'atterrisseur InSight. PHOTO AP

Mission InSight: sol sur Mars

LIBÉ.FR

Peut-on fêter «les un an» de quelque chose? Histoire

de remettre les points sur les «i», Libération s'est penché sur la question: courante à l'oral, cette formule familière mêlant pluriel et singulier est considérée par l'Académie française comme une incorrection grammaticale à l'écrit.

Expo sur la corrida: des enfants jetés dans l'arène

Des capes et des épées, mais aussi du sang et de la souffrance: voilà le menu de cette sortie culturelle proposée par la ville de Nîmes à 400 écoliers, du CP au CM2. Cette opération s'inscrit dans le cadre des Rendez-vous en terre

VU DE NÎMES

d'aficion, un week-end d'initiation à la tauromachie, entièrement gratuit, organisé jusqu'à ce dimanche par la mairie nîmoise et les clubs taurins. Point d'orgue de l'événement: une corrida, dimanche. Si elle ne soulève guère de polémique, il n'en va pas de même pour l'expo. Conçue par l'Union des villes taurines françaises et l'Observatoire national des cultures taurines, elle a été baptisée «Musée itinérant des tauromachies universelles». Qu'y voit-on? L'histoire de la tauromachie. Mais aussi des animaux blessés, agonisants, en sang. Ainsi que des tores encornés, piétinés, exhibant des plaies béantes. Le tout est agrémenté d'une vidéo d'une heure, signée André Viard, inlassable promoteur de la corrida. «Ce film montre une mise à mort en

gros plan. C'est d'une violence sans nom», dénonce la présidente de l'Alliance anticorrída, Claire Starozinski.

Selon les concepteurs de l'expo, la corrida «est pour nos enfants une expérience enrichissante pro-

posant des valeurs positives et structurantes». A la mairie, on ne voit ici rien de choquant. «Dans notre région, la culture du taureau est présente partout, affirme l'ad-

joint au maire délégué à la tauromachie, Frédéric Pastor. *Chez nous, dans la cour de récré, les gamins jouent au taureau, pas au foot.»*

Joël Lequesne, coordinateur du collectif Protégeons les enfants des corridas, réunissant des psys, est loin d'être d'accord: «Les images violentes sont déconseillées aux plus jeunes [...], notamment dans les programmes télévisés. Or la corrida, qui bénéficie d'un statut privilégié [...], échappe à cette règle.»

Il y a quelques mois, ce musée itinérant était à Béziers et à Bordeaux. Son étape à Orthez a été annulée. A Hagetmau (Landes), écoliers et collégiens avaient été encou-

ragés par la mairie à visiter l'expo, mais les responsables des établissements avaient décliné l'invitation.

«Elle a été présentée pour la première fois en janvier 2016 à Nîmes», se souvient Starozinski. A l'époque, l'Alliance anticorrída avait porté plainte contre la ville. «Notre plainte a été déclarée irrecevable [...], poursuit-elle. Mais le chef de cabinet du ministre m'avait confirmé qu'il n'était pas dans le rôle de l'Education nationale d'assurer la promotion» d'un tel spectacle. Cette fois encore, Starozinski a alerté le cabinet du ministre. En vain. Le rectorat préfère ne pas s'exprimer. Quant à la responsable gardoise de la FCPE, Florence Testud, elle avance pour le moins prudemment: «Nous n'avons pas pris parti, car je n'ai pas entendu de parents s'insurger.»

A Nîmes, ce prosélytisme auprès des plus jeunes n'est pas une première. L'association Aficionados Practicos organise régulièrement des séances d'initiation à la tauromachie visant à rapprocher les enfants des arènes.

S.Fi. (à Nîmes)

A lire en intégralité sur Libé.fr.

Justice Mieux vaut éviter d'entamer une relation en plein divorce pour faute

Se disant «dévastée», l'épouse délaissée avait trouvé un remplaçant sur un site de rencontres un mois après le départ de son mari. La Cour de cassation a jugé inexcusable que cela soit intervenu postérieurement ou en réplique à la faute du mari. Elle s'est trouvée aussi, selon les juges, en situation d'adultère, quasi simultanément. La plus haute juridiction a tranché: celui qui réclame un divorce pour faute ne doit pas se précipiter dans une nouvelle relation. Au risque de perdre le droit à une indemnisation et de voir son divorce prononcé «aux torts partagés».

Drame Mort d'un enfant allergique: l'institutrice mise en examen

L'institutrice soupçonnée d'avoir donné une crêpe à un enfant allergique aux produits lactés a été mise en examen pour homicide involontaire, a-t-on appris vendredi auprès du parquet de Villefranche-sur-Saône. Fin mars, l'enfant de 6 ans, scolarisé en grande section de maternelle dans une école de Limas (Rhône), était mort à la suite d'un choc anaphylactique, immédiatement après avoir ingéré une crêpe à l'école où se déroulait une fête de carnaval, alors que le personnel était au courant de ses contraintes alimentaires.

9

candidats (dont une seule femme) ont été retenus pour succéder à Pierre Gattaz à la tête du Medef: Pierre Brajeux, Dominique Carlac'h, Olivier Klotz, Fabrice Le Saché, Patrick Martin, Frédéric Motte, Geoffroy Roux de Bézieux, Alexandre Saubot et Jean-Charles Simon.



Le chêne planté à la Maison Blanche a-t-il réellement été enlevé?

L'armée a-t-elle été envoyée pour écraser un événement en soutien à la famille Traoré?

Pourquoi des Chinois appellent à boycotter la marque Balenciaga et le magasin Printemps?

Quelle différence entre un ministre d'Etat, un ministre et un secrétaire d'Etat?

vous demandez

nous vérifions

Check NEWS.fr

LE MOTEUR DE RECHERCHE HUMAIN



LIGUE EUROPA L'OM sur un petit mirage

DÉCRYPTAGE

Avec sa qualification pour la finale, obtenue jeudi face au RB Salzburg, l'Olympique de Marseille accède au sommet d'une compétition secondaire qui laisse cependant de la place aux belles histoires.

Par
GRÉGORY SCHNEIDER

Salzburg a beau être la ville de Mozart, c'est dans un contexte musical autrement millésimé, fleurant le hard FM *eighties* et la coupe de cheveux dite «mulet», que les joueurs marseillais sont allés chercher jeudi leur qualification (défaite 1-2 après prolongation, victoire 2-0 à l'aller) pour la finale de l'édition de la Ligue Europa, le 16 mai à Lyon contre l'Atlético Madrid d'Antoine Griezmann: l'infâme *Life is Life* d'Opus ou *Eye of the Tiger* de Survivor à l'échauffement, si un joueur ne sort pas sa scie à bois après ça... Première finale européenne pour un club français depuis 2004 (l'OM déjà), ce qui constitue un événement, fêté par des concerts nocturnes de klaxons partout en France. Le foot n'est décidément pas aux mains des mélomanes.

Que vaut sportivement la qualification de l'OM ?

Ce qu'ont en fait les arbitres, de l'Écossais William Collum à l'aller (but de la main accordé à l'attaquant marseillais Florian Thauvin, penalty très clair refusé aux Autrichiens) au Russe Sergueï Karasev jeudi (le corner phocéen ayant entraîné le but décisif de Rolando en prolongations n'existant que dans la tête du directeur de jeu). Non pas un braquage arbitral en bonne et due forme, mais un verdict livré aux charmes buissonniers du hasard, charmes qui ont manifestement échappé à des Autrichiens mettant le curseur entre «*le manque de respect*» à leur endroit et la «*malchance*». Marco Rose, l'entraîneur du Red Bull Salzburg: «*On m'a dit que les arbitres avaient reconnu leur erreur [sur le corner]. Ça me touche. Après la rencontre, j'ai dit à [Karasev] des choses que je*

n'aurais pas dû dire. On doit tous montrer de l'humanité.» Les deux demi-finales de Ligue des champions de la semaine, Real de Madrid-Bayern Munich (2-2, les Espagnols passent) et AS Roma-Liverpool (4-2, les Anglais en finale), se sont également jouées sur des décisions foireuses des arbitres concernés: l'OM est dans l'air du temps. Dans le jeu, les Phocéens n'ont pas dominé Salzburg. Mais ils n'ont pas été dominés non plus. Après...

Plus généralement, Luiz Gustavo et consorts ont sorti lors de leur campagne européenne les équipes suivantes: NK Domžale (Slovénie), Konyaspor (Turquie), Vitoria Guimaraes et Braga (Portugal), Athletic Bilbao (14^e du championnat d'Espagne), Red Bull Leipzig (6^e en Allemagne) et, donc, le futur champion d'Autriche. Un bon petit parcours de Ligue Europa, cette

compétition dessinée (et redessinée, et re-redessinée...) par l'Union européenne de football pour donner du grain à des pays se voyant interdire l'entrée de la prestigieuse Ligue des champions, ce Rotary du ballon appartenant aux sept à dix clubs capables d'aligner plus de 500 millions d'euros de budget annuel.

La Ligue Europa, c'est un ramasse-miettes, la compétition continentale qui récupère – un péché mortel, quand on y pense – la moitié des équipes éliminées au premier tour de la Ligue des champions: si le tournoi de Roland-Garros prévoyait une «consolante» où l'on reverserait les joueurs battus au bout de deux tours, tout le monde s'en ficherait complètement. Faut-il que le football soit magique pour donner à ce point envie d'y croire. Et envoyer les supporters de l'OM en slip dans le Vieux-Port.

Quel sens a le parcours européen de l'OM ?

Formidable aveu du meneur de jeu Dimitri Payet après Salzburg: «*On est les spécialistes pour se rendre les choses compliquées. C'est encore plus beau. On est conditionnés: on a tous les scénarios possibles avant le match et c'est ce qui nous permet de ne pas paniquer. Le but est arrivé tardivement, mais il est arrivé.*»

Quelques mètres plus loin, le défenseur des Bleus, Adil Rami, expliquait à la cantonade avoir été à peu près certain de se faire sortir dès le second but autrichien, s'attribuant dès lors l'étiquette de miraculé. Devant Salzburg, les deux défenseurs de côté, Bouna Sarr et Jordan Amavi, ont été dévorés sur pied tout le match. Mais ils sont en finale sur les ailes d'un grand (1,96 mètre) type donné perdu pour le football en 2012 par la faute d'une double embolie pulmonaire qui avait





Des supporters de l'OM à Marseille jeudi soir. PHOTO ANNE-CHRISTINE POUJOLAT. AFP

poussé son club d'alors, le Toulouse FC, à s'en débarrasser tout en racontant partout – et le foot est un milieu où les nouvelles vont vite – qu'il était physiquement inapte à la pratique du sport : grand bonhomme de la double confrontation contre le RB Salzbourg, le gardien Johann Pelé est passé par des moments qu'il faut savoir deviner quand il consent à l'exercice de l'interview, entre désœuvrement, quête de sens et tout ce qu'il reste à un joueur quand il navigue entre sa cuisine et son canapé. Pelé dit beaucoup de cette équipe-là. Tout comme l'ailier argentin Lucas Ocampos, débarqué comme un prodige à l'AS Monaco à 18 ans en 2012 avant que ses limites techniques et son incapacité à les résoudre ne plombent ses perspectives. L'entraîneur marseillais, Rudi Garcia, l'a recalé depuis quelques mois sur son ethos de joueur, loin des malenten-

dus passés : la rage, la discipline, la faculté à renouveler les efforts sur toute la durée d'un match. Si l'on envisage le sport comme un éternel combat entre l'esthétisme (ce qui est beau) et le lyrisme (ce qui est profond), l'OM est du côté de la sublimation, de l'exaltation.

La Ligue Europa, véritable réceptacle des ambitions hexagonales ?

La Ligue des champions n'est pas un monde où l'on attrape un joueur par le bras pour se faire expliquer une action de jeu après un match : c'est un univers normé où tout le monde se connaît, un monde d'argent où les gros joueurs s'échangent désormais pour des centaines de millions d'euros et où la bienveillance des instances et des arbitres se travaille au long, en manipulant les opinions publiques comme l'acide attaque le métal.

Depuis la France, la Ligue Europa a longtemps été vue comme une sous-compétition plombant (trop de matchs, la fatigue) le match de championnat suivant, certains coachs tentant de retourner la situation à leur avantage en profitant

Cette Ligue Europa est raccord avec le championnat de France, exception faite bien sûr d'un Paris-SG irrigué par les gazo-dollars qataris : une étape intermédiaire.

d'un sympathique voyage dans le nord-ouest de la Slovaquie, avec vue imprenable sur un massif montagneux, pour donner du temps de jeu à leurs remplaçants et s'acheter ainsi un peu de paix sociale (un footballeur qui ne joue jamais est un homme toxique) dans le vestiaire. Lors de la saison 2013-2014, le président de l'Olympique lyonnais, Jean-Michel Aulas, a une inspiration : utiliser ce succédané de Ligue des champions, dont les matchs sont parfois diffusés en clair alors que la compétition reine est bouclée à double tour sur les chaînes à péages, comme d'un canal permettant de communiquer sur la montée en graine de la jeune génération lyonnaise d'alors, les Samuel Umtiti, Anthony Lopes, Corentin Tolisso... L'OL y gagna énormément en termes d'image, frottant même ses gams à une Juventus de Turin momentanément égarée à l'étagé du

dessous. Aulas a flairé quelque chose : la Ligue Europa n'est pas un but en soi mais un chemin vers autre chose. Un espace où l'entraîneur basque Unai Emery a fait ses armes (trois Ligues Europa gagnées avec Séville) avant d'avoir droit aux mégastars à 10 millions d'euros de salaire annuel remplissant le vestiaire parisien, un leurre ayant permis au coach de Manchester United (lauréat la saison passée), José Mourinho, de faire passer la pilule d'une saison domestique ratée. Economiquement ou symboliquement, cette Ligue Europa, avec ses équipes de l'Est passant sous les radars de la mondialisation ou ces formations portugaises évoluant dans des stades mal éclairés où il manque une tribune, est raccord avec le championnat de France, exception faite bien sûr d'un Paris-SG irrigué par les gazo-dollars qataris : une étape intermédiaire, un chemin vers autre chose.

Quid du projet marseillais ?

Reste justement à mettre le doigt sur cet « autre chose », ce qui revient à lever le voile sur les intentions du propriétaire américain, Frank McCourt, qui a racheté le club pour un peu plus de 40 millions d'euros (plus une probable reprise de tout ou partie de la dette du club) à l'automne 2016. Elles demeurent mystérieuses. McCourt est un homme d'affaires ayant valorisé dans des proportions stellaires (400 millions de dollars à l'achat, 2,15 milliards de dollars à la revente) l'équipe de base-ball des Dodgers de Los Angeles, pas un mécène venu s'offrir un frisson et se tourner la tête au vent du Sud. Or, dans le foot, il y a grossièrement deux moyens de gagner de l'argent.

Le premier touche au *trading* de joueurs : acheter jeune, faire progresser, revendre au prix fort. Depuis son arrivée à Marseille, McCourt a fait exactement le contraire : des trentenaires payés des blindes (autour de 500 000 euros mensuels pour Payet ou Luiz Gustavo, près de 350 000 pour le gardien Steve Mandanda ou l'attaquant grec Kostas Mitroglou) et efficaces dans la minute, dont la marge de progression est pour ainsi dire nulle, ce qui interdit une bascule future sur le marché des transferts. Le second : marcher en place des synergies entre le foot et d'autres secteurs d'activité, le foncier par exemple. Pour l'heure, personne n'a rien vu venir. Ce qui laisse ouverte une troisième voie. Plus simple, plus prosaïque : McCourt n'a pas acheté l'Olympique de Marseille bien cher à Margarita Louis-Dreyfus, désireuse de vendre un club qu'elle avait hérité de son mari.

Partant, la hausse attendue des droits télé de la Ligue 1 et une amélioration des recettes sur certains postes, comme le budget moyen dépensé par un spectateur les soirs de match, peut permettre de faire un bénéfice à la revente sans faire de miracle. Ce qui renforce le côté périssable et un peu illusoire de l'affaire. Mais ça, c'est la Ligue Europa. Et peut-être bien tout le foot. ♦

IDÉES/

Recueilli par
ERWAN CARIO
Dessin **SYLVIE SERPRIX**

Les données, celles que nous produisons, celles qui nous évaluent, nous définissent-elles? Les nombres en cascade qui orientent les politiques économiques reflètent-ils une quelconque réalité? Ces questions, on a tendance à ne même plus se les poser car nous vivons entourés de ces indicateurs quantitatifs (le PIB, la confiance des ménages, les taux de rentabilité, etc.) censés aboutir à des décisions objectives, puisque les chiffres ne mentent jamais. Pablo Jensen, physicien et directeur de recherche au CNRS, s'est attaqué de front à ces croyances dans son essai *Pourquoi la société ne se laisse pas mettre en équations* (Seuil). Entretien en 2 pages, 10 382 caractères, 9 questions et 12 occurrences du mot «indicateur».

D'où vient, historiquement, cette volonté de modéliser et de chiffrer la société?

C'est lié à la gestion d'un Etat centralisé qui veut connaître ce qui se passe dans son pays. Quand on parle du pouvoir absolu et divin des rois, il était dans les faits limité, car ce qu'ils connaissaient de leur territoire était très faible. Quand les Etats ont voulu en savoir plus sur leurs territoires, ils ont créé les statistiques. «Statistique» est aujourd'hui un mot mathématique neutre, mais son étymologie vient bien de «Etat». Quand vous voulez connaître depuis un centre un grand nombre de lieux différents, vous êtes obligés de les homogénéiser un peu pour pouvoir les sommer et les agréger. Quand Napoléon, surtout en temps de guerre, a voulu savoir de combien de blé il pouvait disposer, de combien d'hommes, de combien de minerais, il a fallu standardiser pour pouvoir regrouper. Il y a donc tout un mouvement qui passe par les noms de famille, par les poids et mesures. Cette mise en chiffres est très politique dès le départ.

La mise en chiffres de la société arrive donc au même moment que la standardisation de normes physiques?

C'est la même tendance. Et pour gouverner tout un pays depuis un centre, ça suppose que vous soyez capable d'établir des communications. Ce phénomène s'accroît avec le train et le télégraphe. Ces mouvements de modernisation et de contrôle centralisé explosent dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Pour illustrer ça, on peut prendre l'exemple des orchestres. Pendant longtemps, chacun jouait dans sa ville, et il n'y avait pas besoin d'un *la* qui soit le même partout. Mais, une fois qu'on connecte les lieux, on est obligé d'uniformiser pour qu'un musicien qui voyage s'y retrouve. On a donc imposé le même *la* partout, la même température partout, etc. Il y a d'ailleurs un certain Albert Einstein qui a travaillé sur la possibilité de synchroniser les heures dans les différentes gares, et on pense que ça a abouti pour lui à la théorie de la relativité, mais c'est une autre histoire.

Et puis on a commencé à se servir d'indicateurs et de modèles mathématiques pour quantifier la société et valider des décisions...

On pourrait aller chercher l'origine de leur utilisation de plus en plus massive dans l'influence des sciences dures, mais ce n'est pas vraiment le cas. Il y a une étude de l'historien

Pablo Jensen

«Transformer le monde en chiffres, c'est une opération très subjective»



DR

Peut-on observer et modéliser la société humaine comme on manipule une expérience scientifique dans un laboratoire? C'est la croyance sur laquelle s'appuie une bonne partie de l'économie mondiale et qui, pourtant, ne cesse de montrer ses limites, comme l'analyse le physicien dans son dernier essai.

des sciences Theodore Porter qui montre que cette pression pour utiliser des indicateurs quantitatifs apparaît quand la société ne fait plus confiance aux experts. Il prend l'exemple du Mississippi et de la construction des barrages dans les années 40. Jusque-là, les experts décidaient entre eux et on leur faisait confiance (en France, on a continué longtemps à leur faire confiance). Mais on a forcé ces experts à objectiver leurs décisions en quantifiant. Eux ne le voulaient pas, car ils savaient que c'était très difficile de mettre en nombres des choses comme la valeur socio-économique d'un barrage. Mais on leur a imposé cette transparence. C'est vrai qu'en objectivant, on simplifie, on perd de l'information, mais ça force à expliciter et il devient possible de contre-expertiser.

Dans l'exemple de Notre-Dame-des-Landes, on peut voir que le bureau d'étude qui a estimé le gain issu de la construction à 900 millions d'euros l'a fait sur des données très contestables. Du coup, si on a les moyens de se payer une contre-expertise, on peut avancer des arguments et il y a un débat. Alors que si c'est décidé par quatre experts dans un ca-

binet parce qu'ils sont censés être porteurs de l'intérêt général, on ne peut rien contredire. Ces indicateurs relèvent donc finalement d'une exigence démocratique.

L'utilisation de ces chiffres s'est généralisée et on a fini par leur attribuer une valeur d'objectivité. On ne contredit pas un chiffre...

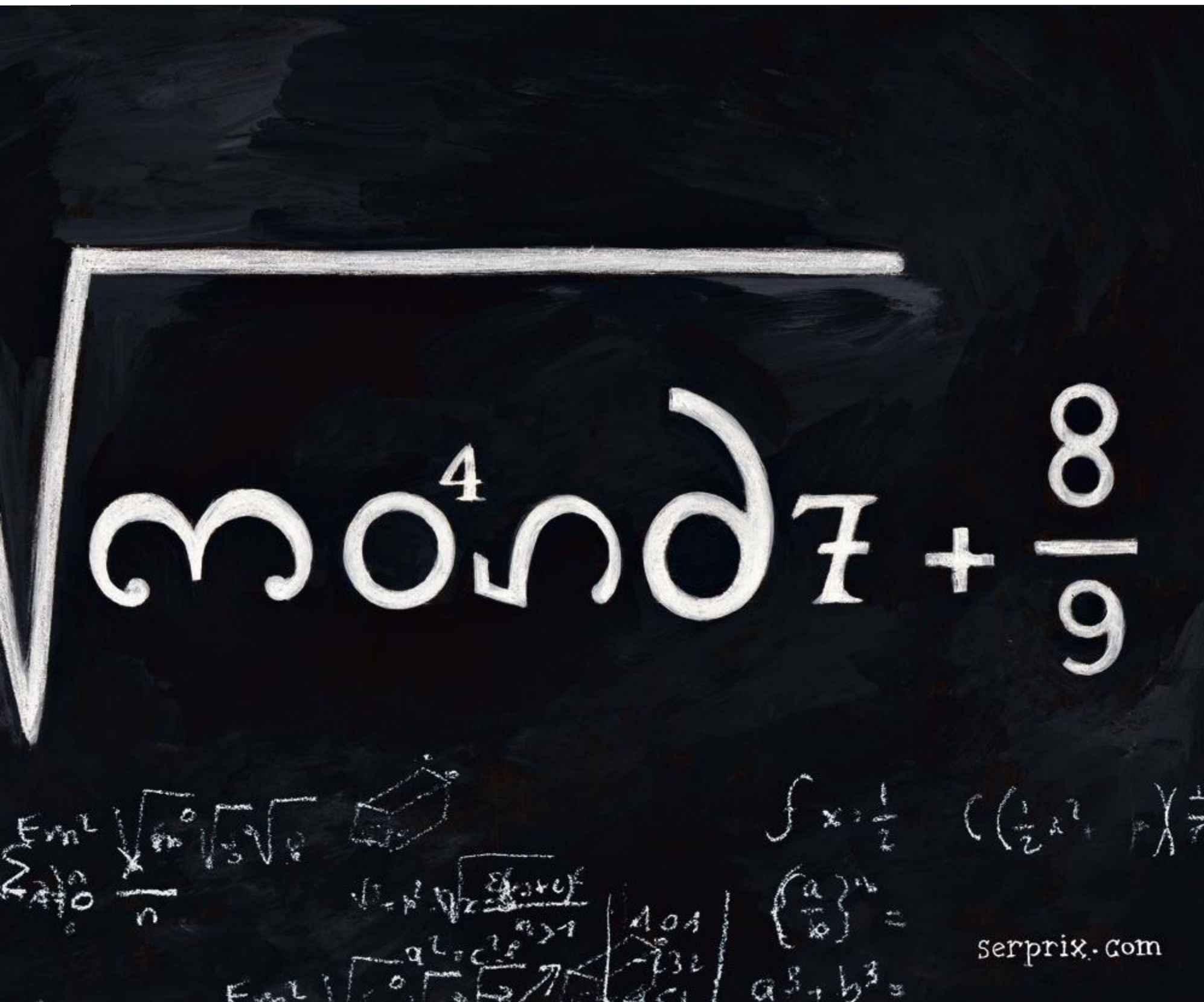
Ça vient peut-être de la manière dont les maths sont enseignées à l'école et du mysticisme qui les entoure. Tant qu'on reste à l'intérieur des maths, c'est un outil rigoureux et inattaquable. Si on énonce le théorème de Pythagore ou « $1 + 1 = 2$ », personne ne le peut le contester. On comprend que ce savoir inattaquable puisse fasciner les gens. Imaginez qu'on ait le même type de savoir en politique et qu'on puisse déduire scientifiquement la meilleure solution à appliquer... Le but de mon livre, c'est de montrer que si les indicateurs quantitatifs ont certains mérites, ils ont aussi leur fragilité. Transformer le monde en chiffres, c'est une opération très subjective et ça nécessite des hypothèses. Et rien de ce que vous dites en utilisant des indicateurs n'est plus sûr que les hypothèses que vous

avez faites au départ. Vous pouvez faire un tuyau aussi beau que vous voulez avec les mathématiques, si vous ne le connectez pas à une bonne source, vous n'aurez pas d'eau à l'autre bout.

Dans cette volonté de modéliser la société, pour aboutir à des prédictions, on arrive très vite à essentialiser l'individu, à en faire un atome social...

C'est le côté épistémologique de ces modèles où on va remplacer l'humain par une sorte de petit robot, un automate qui va suivre les instructions qu'on lui a données. On constate à chaque fois que ça ne marche pas. Mais c'est important de souligner le côté politique: en gros, quand vous basez des modèles sur ça, et les modèles économiques le sont pour la plupart, avec des atomes sociaux qu'on définit par des préférences et une fonction d'utilité, ce sont, si on utilise l'image de l'anthropologue James Scott, des molécules dont le cerveau est ailleurs. Le cerveau, c'est le chercheur, qui a fixé ses préférences et qui voit se dérouler son monde. Et c'est excitant de créer un monde et de voir ce qu'il s'y passe. On joue à être un dieu. Mais, politiquement, ça nous





ramène à cette idée de centralisation. Il y a des limites aussi bien scientifiques que politiques à ces modèles.

On est en train de voir apparaître des modèles conçus par des systèmes d'intelligence artificielle. Ces chiffres ne risquent-ils pas de démultiplier cet effet trompeur d'objectivité ?

Ce sont vraiment des boîtes noires. A deux niveaux: celui de l'algorithme en tant que tel, et celui de l'efficacité. C'est très difficile de faire une étude objective pour savoir si ça marche ou pas, tout bêtement. Du coup, ça se prête au fantasme. Les quelques études qui ont été rendues publiques montrent que les systèmes de prédiction ne donnent rien. Il y a cet exemple de prédiction de la récurrence aux Etats-Unis. Une étude a comparé les résultats des algorithmes à des décisions prises par des gens à partir des mêmes données (antécédents, casier, etc.). Et on obtient des résultats du même ordre, un peu au-dessus du hasard. On voit que ces algorithmes ne font pas mieux que l'intuition humaine. Ça rappelle les prévisions de croissance économique. D'un côté, on a des modèles d'une

complexité folle et, de l'autre, le simple fait de dire que la croissance d'une année est égale à celle de l'année précédente. Le taux d'erreur constaté est équivalent pour les deux méthodes.

Vous expliquez que les indicateurs ne reflètent pas la société, mais ils peuvent être utiles pour observer son évolution dans le temps...

On a généralement une interprétation un peu naïve des indicateurs, où on leur demande d'être ontologiques, au sens où ils doivent représenter la réalité. Comme les maths, ils sont avant tout des systèmes qui connectent. Pour illustrer ça, on peut regarder du côté de Newton. Pour faire ses calculs sur le système solaire, il a considéré qu'une planète était juste une masse. C'est une réduction extrême de l'objet planète et, pourtant, ça marche. Pourquoi? Parce qu'il a trouvé des stabilités dans le système solaire, et cette masse lui permet de connecter ce que

fait la planète 1 par rapport à la planète 2. Si la masse est deux fois plus forte, l'attraction sera deux fois plus forte. Il ne faut donc pas juger la masse en disant que ça ne raconte rien de la planète, elle ne fait que la connecter à d'autres objets.

Il faut juger un indicateur quantitatif à sa capacité de connecter, de manière plus ou moins fiable, différentes situations. Ça marche bien pour la masse et la température, par exemple. Pour le nombre de citations d'un chercheur, qui est utilisé dans son évaluation, ou le PIB, il n'y a pas grand-chose derrière en termes de stabilité qui permette une utilisation fiable. Ce sont des simplifications moins légitimes.

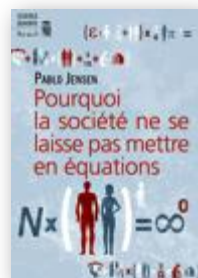
Donc, si on prend le PIB, ça peut éventuellement servir à comparer des pays, mais ça ne dit rien d'un pays en lui-même.

Ça capture quelque chose de l'économie. Si vous avez un PIB par habitant, qui vaut dix

fois plus dans un pays que dans un autre, ça veut bien dire quelque chose. Quand on regarde le travail effectué par l'économiste Thomas Piketty sur plusieurs siècles, en essayant de rendre homogènes les données pour pouvoir connecter la façon dont on vit maintenant avec celle dont on vivait du temps de Balzac, on peut aboutir à des constats intéressants, comme le fait qu'on est en train de se diriger vers une société de rentiers. Cette connexion rendue possible enrichit notre perception sur ce qui est en train de se passer aujourd'hui.

Face à un indicateur, faut-il toujours se poser la question du futur vers lequel il veut nous porter ?

C'est effectivement la bonne question. Par exemple, si on s'accroche au PIB et qu'on veut l'augmenter, on va isoler les manières efficaces de le faire et ça nous mène vers un certain type de futur. Si on décide d'y inclure certaines données écologiques, ça peut changer la direction. Il ne faut donc pas se contenter de questionner les indicateurs parce qu'ils sont réducteurs, ce qui est vrai, mais se demander aussi qui les a faits et où ça nous mène. ◀



POURQUOI LA SOCIÉTÉ NE SE LAISSE PAS METTRE EN ÉQUATIONS
de PABLO JENSEN
Seuil,
336 pp., 22 €.

IDÉES/



ÉCRITURES

Par SYLVAIN PRUDHOMME

Nos présidents sont parfaits

On dirait parfois que les idées comptent pour rien. Qu'elles ne sont que du vent. Que seule vaut l'énergie, la fougue, la maestria d'acteur avec laquelle on les émet. Bref: la beauté du ventililo. Sa puissance. La netteté de sa colonne d'air. Le brillant de ses pales.

J'étais par hasard dans le sud des Etats-Unis pendant la visite de Macron à Trump, pour un reportage sur la frontière avec le Mexique, à paraître dans la revue *America*. Et je reste fasciné par l'ensemble de la séquence. Par la chaleur inédite des gestes échangés le premier jour entre les deux hommes:

poignées de main viriles, fières, regards intenses de deux chefs qui jubilaient tout d'un coup de se reconnaître, en même temps que sautait aux yeux une certaine ressemblance entre eux, un ethos partagé, autoritaire, mâle, cultivant la force, le fait d'«en avoir». Adoubement du jeune prodige français par le roi des cow-boys, en son ranch, à mille lieues de la poignée de main glaciale des tout débuts de Macron à son homologue américain. Cette poignée de main qui en son temps avait paru digne, à la mesure de la grossièreté de la politique que Trump entendait conduire dans son pays et dans le monde – la même pourtant qu'il mène toujours. Revirement le lendemain au Congrès, avec un discours soudain critique de Macron, sans que Trump en prenne un seul instant ombrage. Comme si cela faisait partie du jeu, comme si c'était bien la moindre des choses, que Brutus égratigne un peu César, que ce jeune et tempétueux président français récite sa partition progressiste, la même qu'il ressort

partout à l'étranger, parvenant chaque fois à se poser en leader humaniste, moderne, soucieux d'environnement, de dialogue, d'ouverture à l'autre – cela au moment même où il conduit dans son pays une politique fondamentalement autoritaire, antisociale, anti-immigration, antilibertés, pro-riches. Hallucination de la standing ovation unanime du Congrès, enfin. C'est-à-dire d'une majorité républicaine pro-armes, pro-gaz de schiste, pro-mur à la frontière mexicaine, anti-Obamacare, anti-impôts. Comme si tout le monde se foutait bien au fond du sens des mots de Macron. Comme si seule importait l'énergie, la poigne du jeune président. Sa furia trop impressionnante pour que ses pairs américains, en animaux politiques rompus à l'art oratoire, ne lui rendent pas hommage. «How was the performance?» demandent souvent les Américains après un spectacle. Comment s'est passée la performance, avec ce mot qui en français résonne de double façon, le spectacle s'y

entendant moins que la démonstration de force. «Great. The performance was great.» Quel ventililo. Quel splendide moteur de ventililo, ce Macron. Rebelote le lendemain, à l'université Columbia, où, au jeu des questions-réponses avec les étudiants, l'indéniable répartition macronienne ne manqua pas non plus de faire son effet. Quelle vivacité. Quel feu. On apprendra au passage que des affiches moins enthousiastes, placardées par des étudiants d'extrême gauche, plus au fait du climat social actuel en France, ont été préalablement arrachées par le service d'ordre du président français. «Vous avez un président tellement formidable.» Phrase qu'il faut endurer presque partout à l'étranger, et à laquelle on se sent toujours un peu rabat-joie de répondre en émettant quelques bémoles, voire de franches réserves. Ah ces râleurs de Français. Seront-ils jamais contents? Ce serait pourtant tellement simple. Trump ne l'a-t-il pas dit aux journalistes qui étaient là? «*He is perfect.*» Macron est parfait.

Cela en époussetant les pellicules du costume de notre président, geste qui restera dans les annales, c'est sûr, autant que l'ovation du Congrès, et beaucoup plus que toutes les idées énoncées pendant ces trois jours. Un président français acclamé. Un président américain assez bon performeur lui aussi pour rappeler d'un coup, de ce geste ahurissant, aussi grossier qu'efficace, sa domination. En politique comme dans la vie, si je peux te toucher, c'est que je te domine. A peine atterri à Ouagadougou, Macron avait gentiment tapoté la joue de Roch Kaboré, son homologue burkinabé. En époussetant tranquillement le costume de Macron, Trump a rappelé à tout le monde, d'emblée, qui était Papa. Mais pourquoi chercher la petite bête. Puisque tout s'est magnifiquement passé. Puisque nous avons un président si jeune, si énergique. Puisque tous les deux sont «parfaits». ♦

Cette chronique est assurée en alternance par Thomas Clerc, Camille Laurens, Sylvain Prudhomme et Tania de Montaigne.

CES GENS-LÀ

Par TERREUR GRAPHIQUE




INTERZONE

 Par **PAUL B. PRECIADO**
Philosophe

Violée par la loi

Le 7 juillet 2016, une jeune femme était violée par cinq hommes à Pampelune. Le 26 avril, ils ont été condamnés pour simple abus sexuel. Tollé dans le pays. Une violation de plus.

Depuis qu'a été rendue publique, le 26 avril, la décision de justice d'exempter les cinq membres de la «*Manada*» (ils se faisaient appeler «la meute») du viol collectif d'une jeune femme pendant les fêtes de San Fermín à Pampelune, des manifestations de protestation, d'indignation contre cette décision judiciaire se sont organisées dans de nombreuses villes espagnoles. En dépit du fait d'avoir reconnu que la jeune fille a été dénudée contre sa volonté dans un espace étroit, sans issue et entourée de José Ángel Prensa, Jesús Escudero, Ángel Boza, du militaire Alfonso Jesús Cabezuelo et du gendarme Antonio Manuel Guerrero, tous «*plus âgés qu'elle et de forte constitution*», le jugement nie qu'il y ait eu intimidation et violence et a reclassé le crime en «abus sexuel», abaissant la peine de 24 à 9 ans de prison.

Tandis que le mouvement féministe gère et rend visible sa colère, le Parlement européen débat, à la demande de Podemos et contre le recours du parti Populaire, sur l'obligation ou pas de l'Espagne d'appliquer les conventions internationales relatives à la violence sexuelle. Le citoyen se demande alors avec stupéfaction : comment est-il possible que de tels accords n'aient pas déjà été appliqués en Espagne ? Quel est donc le protocole selon lequel sont jugés les crimes de violence sexuelle dans ce pays européen ?

Le conflit actuel qui oppose les corps violés ou potentiellement violables à leurs juges nous force à reconnaître que l'Etat espagnol continue d'être un exemple de la juxtaposition d'au moins trois régimes judiciaires, trois modèles de vérité et de production de justice discordants : sur une structure juridique franquiste et patriarcale,

on a greffé quelques protocoles démocratiques, et parsemé le tout de méthodes de vérification postmodernes rendues possibles via les techniques numériques.

Au cours des six heures qui viennent de s'écouler, je n'ai rien pu faire d'autre que lire les 371 pages inouïes qui constituent la décision de justice complète, et qui – il ne pouvait en être autrement dans un régime juridique post-franquiste numérique – sont disponibles en PDF sur la page internet d'un grand journal (1). La décision de justice dont je ne recommande la lecture qu'aux individus dotés d'un estomac résistant et d'un solide réseau de soutien psychologique, pourrait être lue comme une histoire de Stephen King dans l'attente d'une postface de Virginia Despenes.

On peut lire, dans cet étrange document légal, que tandis que la plaignante était dans un état de choc, elle «*a été pénétrée oralement par tous les accusés, vaginalement par Alfonso Jesús Cabezuelo et José Ángel Prenda, ce dernier à deux reprises, et par Jesús Escudero Dominguez qui l'a pénétrée la troisième fois par voie anale, les deux derniers ont éjaculé sans utiliser de préservatifs.*» Pendant le déroulement des faits, deux des hommes concernés ont enregistré des vidéos avec leurs téléphones et pris des photos, qui seront distribuées sur les réseaux sociaux. La nuit même des événements, l'un des accusés a envoyé plusieurs messages de WhatsApp à «la Meute» et à «Jouisseurs San Fermín» avec son téléphone portable, dans lesquels il a écrit : «*les cinq en train de baiser une meuf, difficile à raconter tellement c'était énorme, une salope défoncée, nous avons la vidéo et les cinq en train de baiser une pute, un pur délire.*»

Face à ces faits, le juge Ricardo González a décidé d'acquitter les cinq hommes du crime d'agression sexuelle et de viol en alléguant que dans les vidéos enregistrées par l'accusé, il observe seulement cinq hommes et une femme pratiquant «*des actes sexuels dans une atmosphère de fête et de réjouissance.*» Le lecteur se demande si, lorsqu'il caractérise un viol en tant que fête, le magistrat se réfère à la façon dont historiquement les hommes ont été autorisés à se réjouir de la pratique

Les magistrats regardent les preuves comme s'ils regardaient un porno et ne se préoccupent que de mieux jouir. Les images ne servent pas de preuve, mais sont des supports narratifs qui confirment la misogynie du système judiciaire.

collective de la violence sexuelle. La décision de justice comprend une théorie du genre, une esthétique de la pornographie et un traité sur le plaisir sexuel du point de vue patriarcal. Les images, assure le magistrat, sont «*certainement d'un contenu dérangeant*», mais il estime qu'il s'agit d'«*une relation sexuelle brute et désinhibée, pratiquée entre cinq hommes et une femme, dans un environnement sordide, miteux et inhospitalier et dans laquelle aucun d'entre eux (ni la femme) ne montre le moindre signe de modestie, ni dans l'exposition de son corps ou de ses organes génitaux, ni dans les mouvements, les postures et attitudes qu'ils adoptent*». Le magistrat s'attendait-il à ce que les personnes impliquées dans le viol, les agresseurs et la victime, préparent le décor et bougent avec modestie et élégance ? «*Je ne discerne, dit le juge, dans aucune des vidéos et des photographies aucun signe de violence, de force ou de brusquerie exercées par les hommes sur la femme, je ne peux pas interpréter dans leurs gestes, ou dans leurs mots, de ce qu'ils ont été audibles pour moi ni raillerie, ni mépris, ni humiliation ni fanfaronnade de quelque nature que ce soit.*» Mais quelle est la relation entre la raillerie, le mépris, l'humiliation ou la fanfaronnade avec l'imposition violente d'un acte sexuel ?

La crise que cette affaire a engendrée est le résultat du conflit ouvert entre les conventions sociales qui régissent les institutions judiciaires et l'actuel processus d'émancipation féministe. Le cri de «*Vous ne nous représentez pas*» qui s'adressait auparavant aux politiciens s'étend désormais aux différents niveaux des institutions judiciaires. Dans le régime juridique numérique post-franquiste, les techniques de visibilité et d'accès pu-

blic aux preuves fournies par les moyens d'enregistrement et de diffusion de l'image, des réseaux sociaux et d'Internet ne conduisent pas à une plus grande démocratisation des processus judiciaires, mais opèrent comme suppléments de jouissance patriarcale. L'inconscient juridique patriarcal se nourrit d'un tourbillon de messages, de tweets, de chaînes de hashtags et de réseaux Facebook... Les magistrats regardent les preuves comme s'ils regardaient un porno et ne se préoccupent que de mieux jouir. Les images enregistrées lors de l'agression et les messages explicites diffusés sur les réseaux sociaux ne servent pas de preuve incriminante, mais sont des supports narratifs qui confirment la misogynie du système judiciaire. La décision de justice devient ainsi un nouveau rituel public dans lequel le système judiciaire répète et jouit (encore une fois) de la violation.

Il y a donc eu deux violations rituelles. L'une a eu lieu devant un portail d'une rue de Pampelune le 7 juillet 2016. La seconde dans une salle d'audience de l'Etat espagnol, à laquelle ont participé avocats et juges. Le premier rituel cherchait à obtenir un supplément de plaisir et de souveraineté masculine et il était exercé avec violence par cinq hommes sur une personne seule et désarmée. Le deuxième rituel vise à protéger les droits des hommes à utiliser légitimement la violence pour obtenir des services sexuels. Si la première violation est d'ordre privé, la seconde est encore plus grave puisqu'elle est légitimée par l'institution judiciaire. La décision de la cour est une pénétration sans consentement. Les juges mettent ainsi une bite dans chacune de nos bouches contre notre volonté. Les déclarations du magistrat opèrent comme une éjaculation médiatico-judiciaire sur nos droits. Encore une fois, la réponse ne peut pas être réformiste mais révolutionnaire : il ne s'agit pas seulement de modifier cette décision de justice, mais de dépatriarcaliser les institutions judiciaires en modifiant leur politique des genres et leurs techniques de production de la vérité. ◆

(1) http://esticos.elmundo.es/documentos/2018/04/26/sentencia_juicio_la_manada.pdf

Cette chronique est assurée en alternance par Marcela Iacub et Paul B. Preciado.



LES MATINS.

Guillaume Erner et la rédaction

du lundi au vendredi > 07H00

Retrouvez Alexandra Schwartzbrod du journal Libération chaque lundi à 8h57


 franceculture.fr
@Franceculture

en partenariat avec



L'esprit d'ouverture.

Page 30 : Art / Broomberg et Chanarin, Bible illustré
Page 31 : Ciné / Chris Marker, totalement
Page 32 : DVD / Philippe Faucon, douce violence

IMAGES

L'orgie
«Séries
Mania»





Romper Stomper, sorte d'«Australian History X». PHOTO STAN



Les résultats de la loi transparence,



The Rain, la fin du monde vient du



Yocho de Kiyochi Kurosawa. PHOTO

Séries Mania

Lille de la tentation

Nouvelles fictions appétissantes, gros volets attendus, déceptions et expérimentations... Avant la clôture ce samedi d'une première édition foisonnante, retour sur les grandes tendances qui ont parcouru ce festival à l'ambition internationale.

Par **MARIUS CHAPUIS**
Envoyé spécial à Lille

Le duel n'a pas eu lieu. Depuis des mois, on opposait les deux festivals consacrés aux séries qui s'apprêtaient à naître. D'un côté Séries Mania Lille, né d'une volonté étatique de voir éclore en France un événement d'envergure internationale. De l'autre Canneséries, festival renégat qui refusait le verdict du CNC chargé d'étudier les candidatures des différentes villes. En guise de combat, l'édition cannoise s'est sabordée toute seule début avril avec une programmation famélique, tiède, qui allait jusqu'à nier la nature et la spécificité mêmes des séries télé en n'en difusant qu'un pilote isolé, hors sol. Séries Mania Lille Hauts-de-France (de son vrai nom, histoire de bien illustrer toutes les couches institutionnelles ayant mis au pot), referme ce samedi sa première édition après une semaine incroyablement dense. Légitime a priori, la question «à quoi peut bien servir un

festival consacré aux séries quand on ne voit que deux épisodes?» semble grotesque une fois sur place. La multitude de propositions, alternance savante de nouveaux volets de séries familières (*The Handmaid's Tale*, *Westworld*, *Capitaine Marleau*), d'avant-premières de grosses cylindrées (*Succession* de HBO ou *The Rain* de Netflix), de rencontres et d'objets inconnus au bataillon, permet de dresser un état des lieux de la production mondiale. De saisir d'un coup d'œil ce qui agite les grands producteurs de séries (Etats-Unis, Grande-Bretagne, Scandinavie, Israël) comme des territoires moins écumés (Russie, Australie, Liban). L'événement lillois ne sort pas tout à fait du néant, puisqu'il repose largement sur le socle de l'ancienne équipe des Séries Mania parisiennes, organisées depuis 2009 au Forum des images. Cette édition nordiste étant sa déclinaison

enflée par des salles plus grandes, plus nombreuses, et l'ambition de devenir un rendez-vous au rayonnement international. La venue d'un des patrons de Netflix, Reed Hastings, jeudi, n'étant à ce titre pas une petite victoire pour la directrice générale, Laurence Herszberg.

Un labo

Après que le téléchargement illégal et les plateformes SVOD ont fini de rendre obsolète le vieux modèle de diffusion linéaire orchestré par TF1 et France Télévisions au profit d'une offre éclatée, le bouillon lillois permet de jeter des ponts bienvenus entre les différentes cultures séries, ou de sauter à plusieurs dans l'inconnu. C'est gratuit, alors lorsqu'un couple de sexagénaires ne parvient pas à se faufiler à la masterclass de Corinne Masiero (la très popu Capitaine Marleau de France 3), il bifurque sans rechigner vers une pro-

jection de formats courts suédois et libanais – une dizaine de minutes l'épisode. Dans les files d'attente, les générations et les milieux sociaux se côtoient. Le soir, des étudiants en sweat-baskets patientent à côté de notables en tenue du dimanche. La diversité est la qualité première de Séries Mania, emblématisée par sa sélection d'objets brefs, réjouissance foudroyante où des séances doubles réunissent des séries par-dessus les considérations de genres ou de nationalités (*Oslo Zoo*, étude de mœurs norvégienne formidablement drôle sur un



selon Nu (France). PHOTO OCS



Danemark. PHOTO PER ARNESEN



WOWOW FILMS

chauffeur Uber à côté de ses pompes, présenté en duo avec le furieux *Rabih TV*, sorte de *C'est arrivé près de chez vous* libanais) à raison de deux ou trois épisodes à chaque fois. Un magma formidable et bancal (les deux parfois dans la même scène), destiné à une diffusion web et débarrassé des contraintes d'une diffusion télé (durée, homogénéité de ton). Quand certains de ces formats courts se retrouvent autour d'un amour de la langue (*Idiomatic* et son couple de bobos finlandais qui vivent aux crochets de parents friqués ou *DoXa* qui se fout gentiment de la

gueule de la novlangue start-up nation), d'autres jouent avec le feu (*First Love* qui parle du consentement sans que l'on sache trop, après trois épisodes de onze minutes, si c'est fait avec intelligence). Plus encore que les formats 52 minutes dont le festival présente deux épisodes, la brièveté de ces objets les rend insaisissables, et ils s'apprécient comme des flashes succincts sur une culture, un humour ou une signature qui, faute d'être appréhendés dans leur intégralité, échappent à un jugement définitif. L'aspect laboratoire de *Séries Mania* se trouvant renforcé par la diffusion en continu au Tripostal de créations d'étudiants en art contemporain du Fresnoy qui questionnent le format sériel.

Girl power

On ne saurait dire s'il s'agit d'un effet #MeToo, mais un très grand nombre de séries présentées à Lille gravitaient autour d'une ou de plusieurs femmes, toutes-puissantes ou complexées, épanouies ou dévastées, mais toujours centrales. Qu'il s'agisse d'un thriller, de SF, d'un drame familial ou d'une comédie. C'est une grande sœur protectrice dans le Danemark ravagé de *The Rain* (bien fade première production Netflix en Scandinavie). Côté russe, c'est une super-scientifique autoritaire ou une quinqu fleuriste et mère-maquereille (*The Counted* et *An Ordinary Woman*) quand la femme française semble, elle, condamnée à être flic - Emmanuelle Seigner en commandante dominatrice dans *Insouçonna-ble* (face au psy psychopathe Melvil Poupaud qui expose son fessier musclé) ou l'excellente Anne Charrier dans le moins remarquable *Maman à tort* (avec Samuel Theis en psy beau gosse). Les Britanniques multiplient les portraits brillants de quadras-quinquas. L'indéchiffrable visage de Nicola Walker en puissante avocate en guerre contre sa famille écrase *The Split* (par Abi Morgan, la créatrice de *The Hour*), tandis que celui de Sarah Lancashire, bouffie par les larmes, l'alcool et tous les malheurs du monde qui s'abattent sur cette travailleuse sociale au bout du rouleau illumine le mélo *Kiri*. De son côté, *Come Home* présente avec finesse le cas d'une femme qui décide de plaquer son mari et ses gosses du jour au lendemain.

Warner et ses gros sabots surjouent la série féministe *seventies* avec *American Woman*. Cette glorification opportuniste du combat d'une *trophy wife* cocufiée (Alicia Silverstone, pas du tout au niveau) qui envoie balader son mari volage et prend son destin en mains, ne coûtant finalement pas bien cher côté dénonciation (regardez ces horribles machos qui ne laissent pas leur épouse avoir un compte en banque). Autrement plus provoc, *Kiki & Kitty* (écrit et interprété par la formidable Nakkiah Lui) s'attaque à la libération des corps en frappant en dessous de la ceinture : une Aborigène trentenaire, souffre-douleur de ses collègues, se réveillant d'un lendemain de cuite avec une amie imaginaire, grosse quinqu noire *over the top* qui se trouve être l'incarnation de son vagin.

Le grand repli

L'autre grand mouvement qui agitait les séries lilloises est celui du repli, de la crispation identitaire ou commu-

nautaire. L'approche est frontale dans *Romper Stomper*, sorte d'«Australian History X» qui scrute l'ascension d'un jeune skin fraîchement sorti de l'armée pour rejoindre un groupe de supracistes blancs. Idem pour le glaçant *Autonomies*, qui réinvente l'idée d'une solution à deux Etats pour Israël : avec d'un côté une nation ultraorthodoxe et de l'autre une laïque, les deux parties entrant en conflit autour du sort d'un gamin volé. Un mélange osé de blagues sacrilèges (ses croque-morts *haredim* contrebandiers de porno et de porc) et de fanatisme religieux avec foules vociférantes et terrifiantes. Moins finaud, *The City & The City* tire sur les ficelles usées du détective à trench dans une déclinaison cheap de SF à la Terry Gilliam où le monde serait polarisé autour de deux cités voisines et rivales.

La communauté se réduit parfois à sa plus simple expression, petit groupe refuge qui se transforme rapidement en environnement hautement toxique. Une congrégation magique dans *The Counted*, sorte de *Lost* transposé dans des marigauds russes ; une poignée de survivants à l'apocalypse dans *The Rain* et *Harem* (Israël) dont le nom parle de lui-même. Des séries qui viennent quasiment à chaque fois de pays ayant un rapport particulier à l'isolement - insulaire, démographique, politico-diplomatique ou religieux.

Le créateur de *Skins*, le Britannique Bryan Elsley, envisage la communauté comme une île, un moyen de se soustraire au monde et de penser ses plaies. Ainsi *Kiss Me First* observe les tentatives de jeunes adultes KO debout pour retrouver un semblant d'équilibre à travers une communauté secrète dissimulée dans les tréfonds d'un jeu en réalité virtuelle. L'occasion d'une étrange narration syncopée, alternant prise de vues réelles vermeeriennes et images de synthèse ultra-colorées.

La France n'est pas en reste et se permet même un pas de côté, puisque *Nu* se consacre à l'après-repli, en proposant une solution pour faire disparaître toutes ces crispations : une loi transparence nec plus ultra qui impose de tout exposer au grand air, des données personnelles à son cul. Tous à poil, sans rien à cacher. Une idée qui provoque des images assez dingues à l'hôpital ou chez les flics, exposition permanente et frontale de corps dénudés sans ménagement (des gros, des vieux, des handicapés), tellement fortes qu'elles asphyxient toute narration.

À l'inverse, *Yocho*, série du cinéaste japonais Kiyochi Kurosawa, malaxe des figures ressassées d'invasion extraterrestre, qu'elle évide en refusant les effets spéciaux, et transcende par la puissance d'une mise en scène qui se refuse à montrer. Ses parasites voleurs de concepts n'existant qu'à travers l'esprit du spectateur. En refermant sa série sur une pluie battante qui figure l'invasion qui vient tandis que *The Rain* s'ouvrait sur un déluge annonciateur de mort, Kurosawa apporte bien involontairement la plus belle des réponses à la question «à quoi sert un festival de séries?» : à créer des images, formes et récits qui n'existent pas, imaginer entre eux des échos et entrechoquements, faire entrer de l'air dans un ordinaire de *binge watching* qui s'apparente souvent à une descente en apnée. ◀



Succession. PHOTO HBO

LA SUITE, VITE!

■ «SUCESSION» (Etats-Unis)

Chance de la voir un jour en France : 100%*

Créé par le Britannique Jesse Armstrong (*The Thick of It*), *Succession* fait de l'ogre Brian Cox un Rupert Murdoch new-yorkais sénilisant et sadique, qui agite les morceaux de son empire médiatique sous le nez de ses enfants. Un western en costard où l'on se flingue à coup d'OPA et un drame familial dans la haute société, là où l'air se fait aussi rare que les bouffées d'humanité. Un rappel des grandes heures de HBO. Début juin sur OCS.

■ «ON THE SPECTRUM» (Israël)

Chance de la voir un jour en France : 49%*

A priori, rien de bien neuf dans une série sur des adultes qui vivent en colloc. Sauf qu'ici, l'appartement est pensé comme un lieu d'autonomie pour trois autistes. Sans pathos ni célébration béate de la différence, *On the Spectrum* présente trois visions du monde, différentes mais pas extraordinaires (façon Asperger), faites d'attentes incomprises et de frustrations (sexuelles notamment). On croise les doigts pour qu'un diffuseur français s'y intéresse.

■ «OSLO ZOO» (Norvège)

Chance de la voir un jour en France : 1%*

Héritier de *Master of None* et *Atlanta*, *Oslo Zoo* fait défiler la faune danoise sur la banquette arrière du Uber pourri d'Amir, 30 ans et diplômé d'anthropologie. Un merveilleux mix de comédie survoltée et de mélancolie décliné en format 13 minutes.

*Résultat d'une étude au doigt mouillé sur un échantillon de 1 personne non représentative entre 18 et 75 ans.

37^{ème} ÉDITION

SOUS LES POMMIERS

COUTANCES Manche DU 5 AU 12 MAI 2018

China Moses / Kamasi Washington
Rhoda Scott / Stanley Clarke / Cory Henry
Anne Pacey / Raphaël Imbert / Mo Laudi
Étienne de Crécy (dj set) / Da Kali + Kronos 4tet

...

www.jazzsouslespommiers.com



PERFECT BLUE de SATOSHI KON (1997, reprise en salles)

Le chef-d'œuvre du regretté Satoshi Kon ressort en salles ce mercredi. La virtualité, la norme schizophrène qu'il installe, l'enivrante absorption des corps dans les dimensions imaginaires du simulacre roi sont les carburants de *Perfect Blue*, dont la narration éruptive encastre rêve et réalité, illusions et cau-

chemars, ténèbres et fracas, dans un écheveau d'abîmes où l'on finit par douter de tout. Le Brady (75010) profite de l'occasion pour présenter une rétrospective de ce disciple de Katsuhiro Otomo, dont le point d'orgue sera la diffusion le 26 mai de l'intégrale de sa série *Paranoia Agent*. PHOTO REX ENTERTAINMENT

IMAGES

Art / Broomberg et Chanarin, versets versus visuels

Le duo d'artistes présente à Beaubourg ses œuvres où photos et textes bibliques mis face à face offrent une lecture déroutante et critique de l'Ancien Testament.

L'utilisation qu'Adam Broomberg et Oliver Chanarin font du langage, en l'occurrence l'anglais, n'est sans doute pas pour rien dans la méconnaissance, en France, de leur travail. Il faut parfois se plonger dans un entrelacs touffu de textes et d'images pour apprécier ce duo d'artistes qui œuvrent conjointement depuis près de vingt ans. C'est le cas en ce moment au centre Pompidou, à Paris, où est exposée «Divine Violence», une installation monumentale de 57 planches sous verre. Beaubourg a acheté cette œuvre pour sa collection et la montre dans la galerie de photographies. Aux murs, chaque cadre abrite un chapitre de la Bible – en anglais donc – qui s'étale en 721 pages. Sur chaque page est collée une photo prélevée dans l'étonnante collection privée d'Archive of Modern Conflict qui



BROOMBERG & CHANARIN, ADAGP

amasse, à Londres, des clichés inédits de conflits, farfelus le plus souvent. Pour accentuer les liens entre textes et images, les artistes soulignent en rouge des passages, créant ainsi une sorte d'hyper-album sensationnel, déroutant, absurde, violent, pornographique parfois. Cet assemblage nourrit aussi un livre, *Holy Bible*, publié en 2013.

Que signifie ce collage audacieux ? «J'ai grandi en lisant ce texte tous les jours, pendant une heure, dans une école juive très religieuse d'Afrique du Sud», raconte Adam Broomberg, né en 1970 à Johannesburg et installé à Berlin. *Pour moi, c'était un livre dormant, presque mort. Jusqu'à ce que je découvre la pensée d'Adi Ophir qui l'a réactivé. Il n'en a pas fait seulement un texte politique,*

mais il m'a fait comprendre ma relation émotionnelle à lui...» Le philosophe israélien Adi Ophir utilise la notion de «catastrophe» comme instrument de gouvernance dans la pensée judéo-chrétienne: violence, sanction, autorité émanant de Dieu, où l'Etat moderne serait une prolongation de cette domination via une «divine violence». «Nous sommes, depuis le début, intéressés par

l'idée du pouvoir. Et nous nous sommes demandés pourquoi ce texte était si brutal. J'ai toujours rapproché la Bible de l'histoire de la photographie, poursuit Oliver Chanarin, né en 1971 à Londres et installé là-bas. *Etrangement, la photographie s'est intéressée exactement aux mêmes choses que la Bible: la vie humaine, la mort, la guerre, la faim, la richesse...»*

C'est en visitant les archives de Bertolt Brecht à Berlin, en 2011, que Broomberg et Chanarin découvrent leur source d'inspiration: une Bible annotée et émaillée de photos par Brecht lui-même – l'exemplaire est visible à Beaubourg. Les photomontages et appropriations de livres avec des images étaient en vogue dans l'entre-deux-guerres. Brecht est aussi l'auteur d'un *ABC de la guerre*, un ouvrage de 1955 associant photos de presse de la Seconde Guerre mondiale et poésies en quatrain. C'est aussi sur *l'ABC de la guerre* que Broomberg et Chanarin superposent des photos, glanées sur Internet, de la «War on Terror» de George W. Bush pour leur livre *War Primer 2* présenté ici. «Si Brecht était vivant, il traquerait Internet», répètent les deux critiques et experts des clashes entre textes et images.

CLÉMENTINE MERCIER

DIVINE VIOLENCE de BROOMBERG & CHANARIN Centre Pompidou (75001), jusqu'au 21 mai.

Art / «L'Invention de Morel», mirages d'un roman

Live différé, hologramme, dispositifs interactifs... à Paris une quinzaine d'installations vidéo font revivre le récit d'anticipation d'Adolfo Bioy Casares.



Information Transcript de Piotr Kowalski. PHOTO DR

S'éprendre d'une image au point d'en perdre la raison et ne pas pouvoir s'en remettre parce qu'on ne sait rien de ce qu'on admire, et surtout pas que c'est là un mirage qui, comme tel, se débîne et se défile après vous avoir ratatiné et la tête et le cœur. C'est le sort qu'Adolfo Bioy Casares réserva à son héros, un pauvre ère naufragé sur une île de la tentation, où flâne et plane Faustine, ectoplasme technologique, image enregistrée par ce satané Morel dont c'est là l'invention, *L'Invention de Morel*, roman d'anticipation, publié en 1940. Thierry Dufrene en fait aujourd'hui une petite expo à la Maison de l'Amérique latine après que bien des artistes et des curateurs (de Dominique Gonzalez-Foerster à Harald Szeemann) se sont saisis de ce mythe moderne, actualisé par les algorithmes qui mettent à portée de clic des déesses pixellisées.

L'intérêt de l'expo est d'abord de s'éprendre elle-même d'un texte visionnaire, mais dont l'actualisation n'anticipe plus rien de ce qu'on peut vivre aujourd'hui et de ce que le texte avait prévu. Du coup, nous voici face à nous-même, pris (et on s'est pris au jeu en effet) dans le maelström vidéo enregistré et diffusé en live et en différé (selon une combinaison dont le codage nous a échappé) de Masaki Fujihata qui fait que vous êtes dans la salle où est diffusé un film aux images feuilletées dont vous êtes, en effet, au mieux le marquée et au pire le joker. Bref, vous êtes dans la salle et dans le film en simultané. Le procédé est un peu bluffant, un peu bouffon comme l'est le dispositif forain mis en œuvre par Pierrick Sorin: un système de rétroprojection qui donne corps à un marivaudage joué par lui-même et par Anna Mouglalis. L'exposition entretient le thème du mirage par des hologrammes, puis deux pièces de Julio Le Parc, des projections de rayons lumineux qu'on croit pouvoir toucher. Puis, elle en vient à des dispositifs interactifs, ce genre d'œuvres qui font rire les enfants mais qui cette fois,

parce qu'elles datent des années 90 et ne peuvent plus prétendre innover ou inventer, nous font rire aussi. C'est ainsi une installation vidéo intitulée *Pissenlits*, signée Michel Bret, qui vous invite à souffler dans le micro pour que des pétales s'envolent. Ou encore ce dispositif de Luc Courchesne qui vous invite à dialoguer avec cette fille à l'écran. Elle a beaucoup de choses à dire. Des choses parfois compliquées à comprendre comme celles qui mettent en abyme son statut de simulacre et font d'elle une chose de Baudrillard. Des choses aussi qui ne se disent pas, dont le regard, charmeur, que l'actrice est programmée pour vous jeter quelle que soit la question. L'expo, aussi rudimentaire et intelligente soit-elle, n'avait peut-être pas prévu cet écueil, pas prévu qu'elle tomberait elle-même, malgré son appareillage et sa distance critique, sous le charme ensorcelant du roman de Bioy Casares.

JUDICAËL LAVRADOR

L'INVENTION DE MOREL à la Maison de l'Amérique latine (75007), jusqu'au 21 juillet.

À VOIR



PHOTO DOC à la Halle des Blancs Manteaux (75004). Jusqu'à dimanche 6 mai.

«La photographie est comme un sport de combat où il faut utiliser la force du réel pour mieux lui faire face et lui permettre de rejaillir en image», souligne Mathieu Pernot, parrain de l'édition 2018 de Photo Doc. Galeries, agences, collectifs, institutions et éditeurs se retrouvent pendant trois jours sur 1000 m² à travers des expos, des films, des conférences des livres et des lec-

tures de portfolios... autant de témoignages du foisonnement de la production documentaire actuelle. La manifestation entend accompagner les mutations de cette veine de la photographie et en montrer ses aspects les plus actuels faits de témoignages, archives, sons, films, scénographies... Un prix du jury sera remis ce samedi, à 14 heures. PHOTO COLIN DELFOSSE

Ciné / Chris Marker, de son temps



La Jetée (1962).

PHOTO SUCCESSION
CHRIS MARKER. COLL.
CINÉMATHEQUE FRANÇAISE

La Cinémathèque consacre une rétrospective au «bricoleur» protéiforme, cinéaste, activiste, geek, mort en 2012. L'occasion de se replonger dans l'œuvre d'un artiste total qui aura usé de tous les supports à sa disposition.

Avez-vous déjà tenté de glisser des images découpées dans de petites boîtes d'allumettes afin d'y emprisonner des visages miniatures, au cœur d'un secret fixe en argentique, des immeubles noir et blanc et des enfants aux bras tendus dans un vol figé? Chris Marker l'a fait – maintes fois tel un passe-temps – avec le doux bonheur d'un fétichiste gardien de souvenirs. Faire surgir une image prisonnière de son écrin de carton, simplement en ouvrant le tiroir puis en le refermant, ce geste témoin est l'un des premiers actes touche-à-tout d'un amoureux du cinéma et de son mouvement, bricoleur d'images de toutes sortes, versé dans leur montage, assemblage, découpage... afin de donner à toute

présence fixe sur papier la capacité de se mouvoir et ainsi de (re)prendre vie. Il en offrait beaucoup, de ses reliques, en gardait aussi, dans d'autres tiroirs, d'autres salles noires.

On les retrouvera, entre autres artefacts chéris par le cinéaste et bricoleur (il affectionnait cette appellation plus que toute autre), dans l'exposition (dont la commissaire principale est Christine Van Assche) que lui consacre à la Cinémathèque française, à Paris, et ce jusqu'au 29 juillet (date de sa naissance à Neuilly-sur-Seine en 1921, puis de sa mort en 2012), en marge de la rétrospective intégrale de ses films réalisés seul ou en collaboration.

Fenêtres. Impossible, pourtant, dans cette page comme sur les murs de l'exposition, de tout recenser des facettes innombrables d'une telle œuvre et d'une telle vie, de *la Jetée* à *Second Life*, de *le Fond de l'air est rouge* aux vertiges expérimentaux sur cédéroms. Marker s'est glissé dans tant de pays et d'identités, à travers les frontières et les corps, à commencer par le pseudo Chris Marker lui-même (adopté au sortir de la Seconde Guerre mondiale, où il fut jeune résistant, puis avec la revue militante

Esprit pour laquelle il écrivait pamphlets et poèmes), d'alter ego (Guillaume-en-Egypte, ce fameux chat orange, pigiste politique au début des années 2000) et autres avatars (comme celui de Sergei Murasaki, homme virtuel sur *Second Life*, et son exposition en 2008 sur son île de pixels baptisée «l'Ouvroir»).

Tout cela, vous pourrez le voir rue de Bercy: Marker bondit de fenêtres en fenêtres (physiques et virtuelles) mais l'on ne saurait s'attendre à y retracer la simple et banale synthèse d'une vie. On lui en donnerait d'ailleurs au moins sept (de chat) à cet homme aux si nombreux talents: écrivain, réalisateur, monteur, activiste, résistant, geek, archivist, collectif et intuitif, graphiste, voix off, énigme, voyageur entre les conflits et les guerres des XX^e et XXI^e siècles (celle du Vietnam, les luttes révolutionnaires comme à Cuba, les guerres dans les Balkans et tant d'autres). C'est cet amour spontané des images, cette manière qu'il a eue d'investir chaque dispositif technologique fraîchement éclos (ordinateurs, cédéroms, lunettes à caméra intégrée) porteur de nouvelles potentialités visuelles, l'amour aussi de leur construction, de leurs déstructura-

tions, déplacements et circulations que l'on retrouve à la fois dans l'exposition et qui nous porte jusqu'à ses films, et vice versa.

Parmi les exemples enchanteurs que l'on peut y (re)découvrir, celui de *la Clef des songes*, en 1950, qu'il réalise avec Alain Resnais, Charles Serpinet et Jean Kerchbron pour la télévision française. Un concours de rêves s'y trouve proposé aux téléspectateurs. Chaque semaine, celui désigné comme le meilleur sera adapté en court métrage. «*Des personnes bien habillées rongent des os: le rêve s'assombrit. Même sens que l'image précédente. Signe d'aspiration dépassant les moyens.*» On voit sur un écran des extraits surréalistes: un groupe, à genoux, formant une ronde de lécheurs d'os mastoc, d'inspiration Cocteau fantastique ascendant documentariste. Sa faculté à dresser des musées imaginaires à la Malraux, des collections de cartes postales, à découper à même les planches contacts, considérer chaque livre comme une image, une fenêtre, un assemblage (la collection de guides de voyages *Petite Planète*, dès 1954 aux éditions du Seuil, dont il assure l'identité graphique et la direction) font de lui un maître metteur en page.

Les statues meurent aussi, réalisé

en 1953 avec Alain Resnais et son regard critique sur le colonialisme, ou sa fameuse *Jetée* en 1962, prototype de SF minimaliste, roman-photo aux images d'aluminium, sont montrés dans l'exposition intégralement, en exemples phares d'un don d'assemblage, à coller les images entre elles, s'embrassant parfois sous les fondus entrelacés. Marker invente des fictions du futur ou rafistole des récits d'un passé inventé. «*Appeler le passé et l'avenir au secours du présent*», c'est bien ce que l'on entend dans *la Jetée*. Ou ailleurs, avec *Sans soleil* (1983) entre Japon et Guinée-Bissau: «*Les voyeurs d'images sont vus à leur tour par des images plus grandes qu'eux*», et dans cette annonce, cette spirale *Vertigo*-vertigineuse, on se voit voir des images qui nous regardent elles aussi et, derrière encore, sûrement, de prochaines images, du futur – plus grandes que nous – que nous n'attendons pas encore. Ce sont des images au long cou, comme des *rokurokubi* (créatures mythologiques japonaises), elles nous capturent dans la nuit alors que nos yeux sont bel et bien fermés.

Souvenirs. Dans *Level Five* (1997) et ses à-coups de mémoires glitchées, Laura termine l'écriture d'un jeu vidéo sur la bataille d'Okinawa. Certaines séquences forment un puits de mises en abyme folles aux fenêtres webs mêlées, remixées, englouties sous le temps retrouvé du deuil et des chromatiques numériques, une «*guerre des images qui vont finir par se confondre avec la guerre elle-même*». On s'y perd forcément, mais on y retrouve quelque chose d'autre, une gamme de souvenirs dérivés et ravivés avec lesquels réinterroger le passé, et appréhender l'avenir. De *Second Life* à son cédérom *Immemory* (1997), Marker a aussi su transformer son savoir et sa propre mémoire en une grande bibliothèque numérique, consultable sur place à la Cinémathèque – son «cloud». Et ce *Sans soleil* de nous souffler encore, non loin: «*J'aurais passé ma vie à m'interroger sur la fonction du souvenir, qui n'est pas le contraire de l'oubli, plutôt son envers. On ne se souvient pas. On réécrit la mémoire comme on réécrit l'histoire.*»

JÉRÉMY PIETTE

CHRIS MARKER, LES 7 VIES D'UN CINÉASTE
à la Cinémathèque française (75012), jusqu'au 29 juillet.
Rens.: Cinematheque.fr



PSYCHOKINESIS de YEON SANG-HO (sur Netflix)

Après avoir revigoré le film de zombie avec *Dernier Train pour Busan* en 2016, Yeon Sang-ho revient au cinéma live après une incartade dans l'animation. Derrière ses atours très super-héroïques, *Psychokinesis* est une relecture du film de villageois, façon *Sept Samourais*, le combat

des paysans contre les bandits étant transposé en désobéissance civile de détaillants d'une galerie commerciale pérave qui refusent de se laisser chasser. Une sympathique potacherie qui clame fort son amour des barricades et des crétins, qu'ils soient père, mafieux ou flics. PHOTO NETFLIX

IMAGES



Sabine (1992). PHOTO COLLECTION CHRISTOPHEL, DESSA FILMS BV, DR

DVD / L'œil de Faucon

Un coffret rassemble neuf films de Philippe Faucon, sélectionné à Cannes. Une plongée dans une œuvre vibrante qui frappe par la douceur du regard que porte le cinéaste sur ses personnages.

Il en va du cinéma comme de la voix : certains ont le verbe haut, le timbre criard, et d'autres murmurent, préférant aux cris les chuchotements, à l'effusion hystérique la retenue, au pathos la distance. Prompt à prendre le spectateur en otage, ce cinéma trouverait dans cette forme tout en hyperbole les gages de son réalisme. Comme si la vie, le réel et ses accidents ne pouvaient s'en-

gouffrir par tous les plans qu'en faisant du boucan. Face aux maîtres du genre – Maurice Pialat, John Cassavetes – dont la force consiste cependant à retourner ces figures imposées (dispute, hystérisation de la parole) contre elles-mêmes pour accéder à une forme de vérité, les épigones plus ou moins talentueux ne retiennent souvent qu'une fétichisation du conflit.

Oxymore. Par les thèmes qui la traversent et l'ancrage sociologique auquel on a parfois tôt fait de la réduire – l'attention portée aux minorités arabo-musulmanes, l'exclusion, l'homosexualité, l'adolescence en crise, le sida, l'échec scolaire, l'endoctrinement jihadiste, etc. –, l'œuvre de Philippe Faucon aurait pu revêtir les oripeaux d'un naturalisme estimable mais quelque peu

lesté par les pièges d'un cinéma à thèse volontiers donneur de leçons, si ses films ne s'affranchissaient justement du vacarme et de l'hystérie, délaissant cette rhétorique de l'excès au profit d'un art du peu et de la litote.

A l'heure où le cinéaste s'apprête à présenter au Festival de Cannes son prochain long métrage, *Amin*, sélectionné à la Quinzaine des réalisateurs, Pyramide Vidéo rassemble, dans un beau coffret DVD, l'essentiel de ses films : *Sabine*, *Mes 17 ans*, *les Etrangers*, *Samia*, *Grégoire peut mieux faire*, *D'amour et de révoltes*, *la Trahison*, *la Désintégration* et *Fatima*. L'occasion de s'immerger dans une œuvre étrange et belle comme un oxymore, où la violence de son propos n'a d'égale que la douceur du regard qu'il porte sur ses personnages, et où la concision de

l'écriture et une sorte de jansénisme bressonnien induisant le refus de toute afféterie stylistique forment un contrepoint à l'émotion vibrante qui émerge finalement.

C'est sous le signe de cette douce violence que Philippe Faucon, né en 1958 au Maroc, fait son entrée en cinéma avec *l'Amour* (1989), premier long métrage marquant les débuts de sa collaboration avec le producteur Humbert Balsan. Une chronique sur les amours adolescentes, rythmée par un montage vigoureux. Mais c'est avec *Sabine* (1992), et la présence mélancolique de son actrice principale, Catherine Klein, qu'il pose les bases d'un cinéma qui souvent s'articulera autour de figures féminines – en témoigne la litanie des prénoms qui émaillent sa filmographie. A travers le récit de cette jeune fugueuse,

fille-mère qui sombre dans la drogue et la prostitution après s'être vu retirer la garde de son enfant, Faucon recycle les codes du mélodrame marié à une écriture documentaire dont il transcende l'âpreté par une mise à distance, un recours singulier à l'ellipse et une absence de psychologie. Comme si c'était en préservant ses personnages de toute transparence, en tournant autour de leur secret comme on contemple l'abîme, qu'il en atteignait la vérité.

Ellipses. A partir de *Samia* (1999), révolte d'une adolescente des quartiers Nord de Marseille en butte à la rigidité patriarcale de son frère, et jusqu'à *Fatima* (2015), mère courage s'usant la santé à faire des ménages pour payer les études de ses filles (le film bouleversant qui apportera consécration et reconnaissance publique à Faucon), ce cinéma des marges va se recentrer sur des personnages issus de la communauté maghrébine – hormis la série *D'amour et de révoltes*, une commande d'Arte sur l'après-68, dont le dispositif artificiel pêche par un didactisme creux proche du docufiction.

Au fil d'une œuvre partagée entre cinéma et télévision se dessine un art du portrait en creux, où sociologie et psychologie s'effacent face au mystère des individus, jamais réduits à des symptômes sociaux ou des stéréotypes. Le cinéaste s'arrête toujours avant, privilégiant aux plans trop démonstratifs une esthétique de la nuance, qui procède moins par accumulation (d'informations, de pathos surligné) que par soustraction. «L'idéal serait de ne rien montrer du tout», confiait Robert Bresson au cours d'une célèbre interview télévisée en 1960. Faucon, qui jamais n'a caché son admiration pour l'auteur d'*Un condamné à mort s'est échappé*, semble avoir fait sien ce credo. *La Trahison*, film sur le dilemme de jeunes Maghrébins mobilisés dans l'armée française durant la guerre d'Algérie, pourrait en être la quintessence, tant il élève la sécheresse d'écriture, le silence et l'épure au rang de perfection.

Ellipses coupantes, bribes de mots en arabe, faisceaux de regards inquiets, et l'incertitude du complot tenu jusqu'au dernier plan. Un miracle de composition qui se déploie dans l'effacement paradoxal (et illusoire) de tout effet de mise en scène.

NATHALIE DRAY

COFFRET PHILIPPE FAUCON
9 films, 7 DVD
(Pyramide Vidéo).

À VOIR



LITTÉRALEMENT ET DANS TOUS LES SENS Galerie Air de Paris (75013). Jusqu'au 19 mai.

Le photographe Bruno Serralongue, enseignant depuis 2004 à l'Head (Haute Ecole d'art et de design) à Genève, a sélectionné cinq ex-étudiants qui livrent, en photos ou vidéos, leurs approches documentaires narratives, légèrement décalées, délicates. On retiendra la très belle série d'Elisa Larvego (photo) qui fait le portrait de bénévoles à Calais: ses jolies blondes poupines, incongrues dans la jungle, pointent notre rap-

port usé aux clichés sur les migrants. Il y a aussi l'incroyable catalogue d'objets fabriqués par des détenus, que Mélanie Veuillet prend en photo dans les prisons suisses. Enfin, le travail sur la frontière Etats-Unis-Mexique de Florent Meng: une paire de chaussons bricolés pour semer la police en ne laissant aucune trace au sol révèle le savoir-faire des clandestins et l'acuité sensible du photographe. PHOTO ELISA LARVEGO



Ciné / Mon «Sorcerer» bien-aimé

BAC FILMS

Samuel Blumenfeld, avec un goût auteuriste de l'anecdote faite pour révéler le génie de son sujet, présente dans un livre à propos du *Convoi de la peur* (*Sorcerer* en VO, 1977) une enquête détaillée et richement illustrée sur la conception et le tournage, légendairement catastrophique, du chef-d'œuvre de William Friedkin – le mot n'est pas trop fort pour décrire la seule excursion recensée à ce jour du fantôme de Theodor Adorno dans la jungle de la République dominicaine. Il y retrace les aventures de toute une galerie de personnes alors frappées, comme le film et comme ses personnages, par les coups acharnés du «destin». Sous l'image centrale d'un Friedkin maudit déplaçant les montagnes, percent ainsi Walon Green, scénariste politisé qui sillonne une Amérique du Sud ardente; l'écrivain et assassin français Georges Arnaud, auteur louche du roman original; un Clouzot de bonne humeur; tel braqueur new-yorkais devenu fixe et figurant; le magnat et producteur Charlie Bluhdorn, fou furieux capitaliste et romanesque; un certain Steve McQueen, acteur sentimental et démissionnaire; le comédien franco-marocain Amidou, qui dira avoir fait semblant de comprendre l'anglais durant tout le tournage; le grabataire dictateur dominicain Joaquín Balaguer, accompagné de son bras droit (ou cerveau) sanguinaire, le colonel Cabrera

Ariza; et, au détour d'une page, quelques sorciers indios, un infiltré des stups, des militaires lunatiques, Edgar Froese du groupe de Tangerine Dream, ou l'écrivain Gabriel García Márquez – en personne et en esprit, pour l'évident réalisme magique du film. Avant tout le récit d'une époque enfuie où le monde entier, sur simple mention du nom Hollywood,

était encore prêt à tout pour rendre possible une œuvre qui ne serait rien d'autre que sa dénonciation impitoyable, la destruction même de ce monde mis en morceaux sur l'écran.

LUC CHESSEL

SORCERER, SUR LE TOIT DU MONDE de SAMUEL BLUMENFELD
Ed. La Rabbia, 192 pp., 40 €.

Art / Sévices de table

Un jeudi soir d'avril, dans une librairie montreuilloise généraliste, un public jeune, à la tenue décontractée par la chaleur d'un été prématuré, languit. Encore un vernissage, bébé. Dans une petite pièce attenante, Romy Alizée, 29 ans de furie, signe son livre fraîchement imprimé, *Furie* (1) donc, un ouvrage punk délicieusement excitant qui célèbre le sexe queer et ludique. Carré souple brun, lèvres pourpres, robe de chambre rose entrouverte sur des sous-vêtements en soie, l'auteure est assise sur un homme cagoulé, nu, en position foetale. Le plateau de verre sur lequel elle s'appuie est posé sur deux autres hommes à quatre pattes, pas plus habillés, une rose rouge délicatement placée sur des fesses présentées à l'audience. Une performance de deux heures de forniphilie, cette pratique BDSM qui consiste à transformer des êtres humains en mobilier. Romy: «Je voulais sortir mon personnage photo dans la réalité.» Celle qui se définit comme «femme chienne et photographe» et dit aimer être nue a été le modèle de grands photographes: Ren Hang ou encore Anders Petersen. Lassée de se trouver confinée dans un rôle de princesse du désir masculin, elle passe de l'autre côté de l'objectif et se couronne reine de ses propres fantas-



ROMY ALIZÉE

mes. Le résultat, «Quand j'ai joui sur toi», une série d'autoportraits, se plaît à illuminer sexualités plurielles et corps imparfaits: le sien, celui de ses amant(e)s, de ses ami(e)s, d'acteurs ou actrices. Cuirs, cordes, soies et dentelles libertinent, les poils s'expriment, les sex-toys prolifèrent. «Gloire à la domination féminine», semble susurrer la mine mi-boudeuse mi-provocatrice de Romy. Jouissif.

TESS RAIMBEAU

(1) Edition limitée numérotée de 150 exemplaires, éd. Maria Inc., 64 pp., 25 €.

LA COLLINE
THÉÂTRE NATIONAL

texte
Alexandra Badea
mise en scène
Anne Théron
2 — 26 mai 2018

A LA TRACÉ

d'après le texte de
Claudine Galea
mise en scène
Benoît Bradel
3 — 19 mai 2018

AU BOIS

JE SUIS UN PAYS

texte et mise en scène 31 mai —
Vincent Macaigne 14 juin 2018

VOILA CE QUE JAMAIS JE NE TE DIRAI

Le Monde un événement **Telerama** **TRANSFUGE** **arte** **inter** **culture**

places 10 à 30€ — 8 à 13€ avec la carte Colline
www.colline.fr • 15, rue Malte-Brun, Paris 20^e



Videodream#1: Janelle Monáe, corps-jukebox pour trip érotique

Pour cette nouvelle chronique du polyvisuel sous tension, début des hostilités pailletées avec l'album *Dirty Computer* de la chanteuse Janelle Monáe, qui s'accompagne d'un film-clip futuriste aux esthétiques composites, un diamant qui, dans chacune de ses facettes, porte un message féministe, une réflexion sur la mémoire et la visibilité des identités multiples. PHOTO DR

IMAGES

De luttes en volutes



CLAUDE DITYVON. COURTESY MILLON

AU REVOIR

Série/ «Fiertés», fiers et droits

Juste et empathique, la mini-série de Philippe Faucon (*lire page 32*) suit le parcours militant et amoureux d'un homosexuel à travers trois périodes clés des droits LGBT, laissant aussi s'épanouir ses personnages en enregistrant les plus fines modulations de leurs désirs et prises de conscience. **FIERTÉS** de PHILIPPE FAUCON jusqu'au 16 mai sur Arte.tv.

Ciné/ «Senses», des vies et des visages


A sa manière limpide de raconter son histoire en s'adossant à toutes les ressources du temps long et de l'étirement des situations, le film-fléuve du Japonais Ryusuke Hamaguchi, primé en 2015 au festival de Locarno, arrive en salles. En cinq épisodes, il médite sur les rapports amoureux et conjugaux à partir de la vie de quatre amies, dont l'une disparaît. Le cinéaste invite à respirer ou haleter de concert avec ces existences qu'il porte à bout de bras. **SENSES** de RYUSUKE HAMAGUCHI... 5 h 17.

Par **JÉRÉMY PIETTE**

Ainsi imprimée dans les pages de *Libération* du jeudi 3 mai, la silhouette à l'encre noire de *L'Homme à la chaise*, au sortir de la rotative et sur papier journal, paraît comme découpée dans un cumulonimbus d'aluminium, près de non lointaines surimpressions de queues de comètes. On se demande même si l'assis ne serait pas sur le point de tomber en arrière, poussé par une armée-lacrymo, un *Fog* à la Carpenter, terreur sans visage. On pourrait tout autant croire que le nuage s'est creusé sous le passage des doigts de lecteurs assidus caressant l'image. Dans cet entre-deux luttes – nous sommes dans la nuit du 24 mai 1968 –, l'âme errante, comme extraite d'une terrasse de café et abandonnée par ses potes buveurs de Picon bières, se trouve là, posée au milieu du boulevard dénudé de Saint-Michel, attendant peut-être de voir ce qu'il y a après la bataille. Une énergie rémanente? Un dernier retour de flamme? Le son de la suivante? Et s'il ne faisait que regarder enfin le vide, la

pause que tout militant mérite, y compris dans la lutte? Cet instant de relâche nécessaire, cette expiration obligatoire avant la prochaine inspiration. Ici aspirée, une odeur de bitume trempé. Claude Raimond-Dityvon, photographe des contours et des environs, non des bastions ni du sang, a attrapé le silence et le vent. *«Il attend les fantômes»* a même précisé Louis Skorecki dans un portrait consacré au photographe paru dans *Libération* en 2000. Le 3 mai 1968 au soir, Dityvon entendait les retentissements des émeutes dans le Quartier latin. Il est alors descendu, le lendemain, dans la rue, avec l'appareil photo que lui a offert sa femme. Il veillait jusqu'à ce que la bagarre décanne, s'intéressait aux conséquences, moins aux actes, comme on s'attendrait, juste après le poing à l'œil, au cocard couronnant l'envers de la paupière inférieure. La violence violacée retranscrite dans ses clichés en noir et blanc ne le destinait pas à finir reporter – il n'était mandaté par aucun journal et ne le voulait de toute façon pas. Il est plutôt devenu chroniqueur du temps latent, pour le plaisir et le passe-



temps. En 1970, il reçut le prix Niépce et cofonda, deux ans plus tard avec des camarades photographes, l'agence Viva. Quelque part, cet homme sur la photo possède un soupçon de mystère fellinien – son spectre est si noir, si vide, qu'on peut bien y poser quelque chose qui serait de l'ordre d'une projection personnelle, une autre figure assise (Saraghina dans *Huit et demi*, face à la mer) ou toute autre personne au destin esseulé, sur qui l'on devrait siffler afin qu'elle se retourne, qu'elle se rende compte que le monde tourne. *L'Homme à la chaise* semble attendre dans sa buée que quelques chimères se forment et lui soufflent à l'oreille la suite de l'histoire. Claude Raimond-Dityvon, derrière cet homme, quelques pas en arrière, affectionne le mystère. Nous espérons, nous autres voyeurs derrière Dityvon, notre part de matérialisations, rattrapés par le temps et les désirs ardents. Dans le livre *Mai 68: état des lieux* qui regroupe les images faites durant cette période par le photographe, on retrouve alors le même cliché, mais cette fois plus sombre. Le gris foncé domine. Apparaissent dans le lointain trois ombres humaines. Qui partent? Qui arrivent? Qu'importe: qui sont là. L'homme est moins seul, la lutte se poursuivra. 

«Mai 68, Claude Dityvon», jusqu'au 29 juin à la galerie Dityvon à Angers (49). Et «Mai 68... Etat des lieux» jusqu'au 26 mai aux Rencontres photographiques de Cugnaux (31).



Libération du 3 mai.

Photo/ Helmar Lerski en lumières

Le photographe et réalisateur Helmar Lerski, dont 435 tirages et plaques de verre viennent d'être acquis par le Mahj, a photographié toute sa vie des visages. Dans cette rétrospective, il plonge dans les physiologies et scrute les psychés en maître de la lumière expressionniste. **HELMAR LERSKI** Musée d'Art et d'Histoire du judaïsme (75003). Jusqu'au 26 août.

Art/ Kader Attia, failles que vaille

Au MAC Val, Kader Attia nous promène dans un labyrinthe émaillé d'œuvres emblématiques: vidéos métaphoriques et documentaires, photos de trans, collages, installation en couscous et *skyline* de frigos recouverts de miroirs. Traversée de déchirements et barrières infranchissables, cette expo-miroir esquisse un portrait de l'artiste. **LES RACINES POUSSENT AUSSI DANS LE BÉTON** de KADER ATTIA au MAC Val (94). Jusqu'au 16 septembre.

Page 38 : Cinq sur cinq /
Election, piège à sons
Page 39 : La découverte /
Peggy Gou
Page 40 : Casque t'écoutes ? /
Pierre Salvadori

MUSIQUE/

Beatmakers
Rythmes
et blues

Beatmakers

Les hommes de l'ombre

Sans ces faiseurs de sons, parfois également producteurs, pas d'instrumentaux ni de rythmes pour envelopper les textes des grands noms du hip-hop. Radiographie d'un métier indispensable qui peine à se faire respecter.

Par
DOLORÈS BAKÉLA



C'est un fait : si le rap français évolue et se porte bien, c'est aussi grâce aux beatmakers (littéralement, les «créateurs de rythmes») ou aux producteurs, les deux termes étant pratiquement interchangeables dans le milieu, même s'il recouvre des situations parfois différentes. Ceux qui créent la musique sur laquelle les artistes posent leurs textes. Si on a tendance à dire que ce sont des hommes et des femmes de l'ombre, l'histoire de la musique hip-hop en France et aux Etats-

Unis a fait de cet attelage producteurs-paroliers une de ses principales caractéristiques.

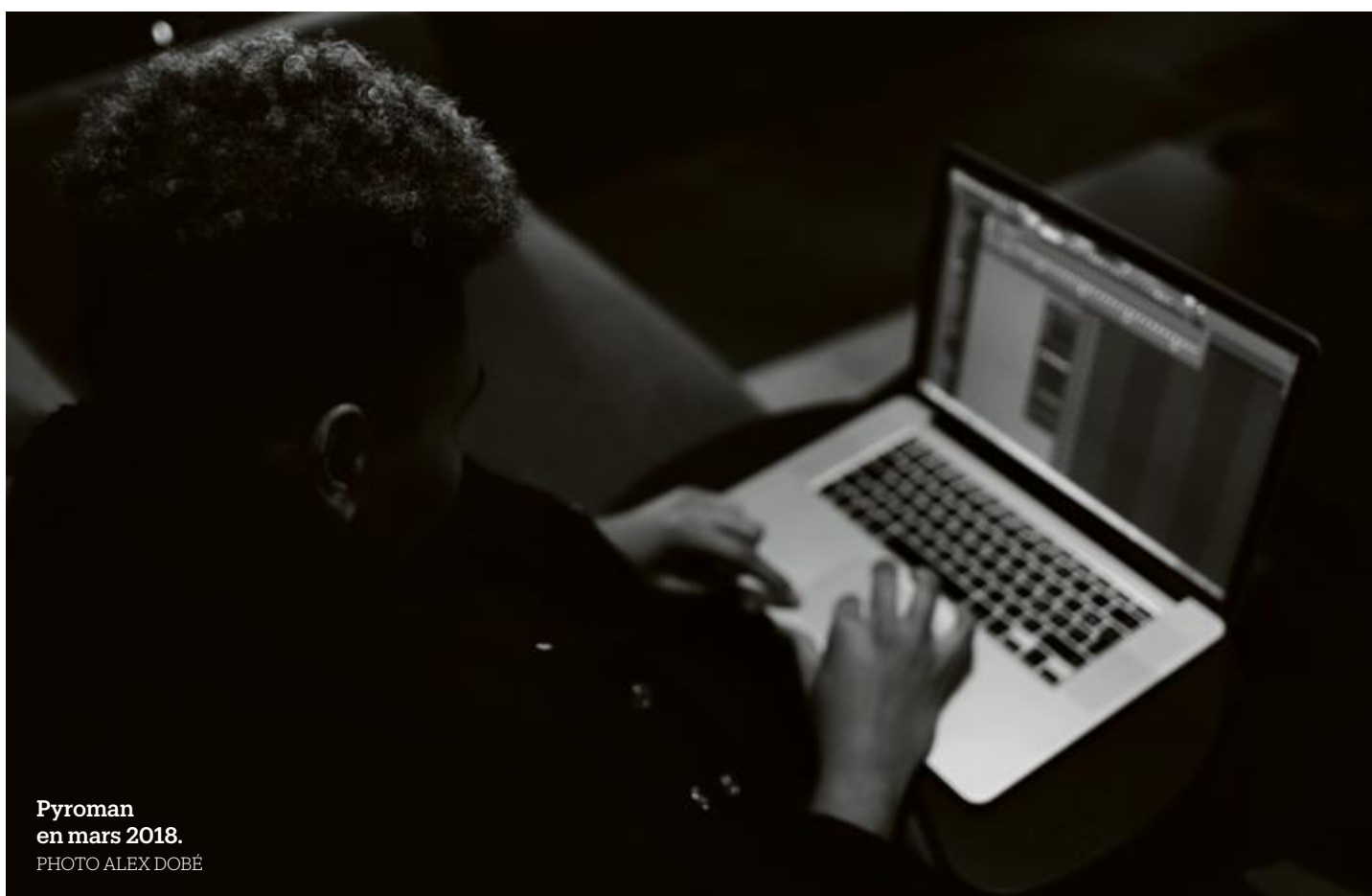
Ainsi Orelsan est inévitablement associé à Skread ou Maître Gims à Dany Synthé, tandis que dans les années 90 DJ Mehdi, compositeur novateur disparu en 2011, a longtemps été le créateur des instrumentaux des membres du collectif 113, avant de devenir l'une des figures de proue du mariage entre hip-hop et electro au sein du label Ed Banger.

Beatmaker? Producteur? On voit régulièrement ces deux termes être utilisés. Selon FrenCizzle, un Français qui a notamment travaillé pour le rappeur de Chicago Chief Keef ou encore avec Booba : *«Beatmaker, c'est pour se faire un nom quand on cherche à placer des prods [instrumentaux, ndr] auprès de plein de rappeurs, mais qu'on ne sait pas faire le mix, ni le mastering. Le producteur a aussi un rôle de réalisateur, il donne la direction sur le morceau.»*

Effets spéciaux

Pour Noddy, qui a travaillé avec Yousoupha ou a été le DJ de PNL, *«le beatmaker, c'est le décorateur, le chef des effets spéciaux, il va créer le décor du film dans lequel les acteurs vont évoluer»*. Pour autant, quand il travaille pour différents artistes, il peut être difficile de percevoir le fruit de son labeur. Bon nombre de beatmakers confient avoir du mal à gérer tous les aspects administratifs, la relation avec les maisons de disques quand ils collaborent avec elles en étant indépendants. En effet, rares sont ceux qui connaissent leurs droits. *«C'est aussi dû à un contentieux historique entre les sociétés de collecte de droits représentant les artistes et les acteurs de la culture hip-hop, longtemps suspectés de culture du vol à cause de l'utilisation massive de samples, confie un insider de l'industrie. Mais les relations se sont réchauffées depuis trois-quatre ans.»*

Les recours sont alors difficiles à trouver



Pyroman
en mars 2018.
PHOTO ALEX DOBÉ



pour les beatmakers quand la collaboration tourne mal. «J'ai produit un instrumental sur l'album d'un jeune rappeur, bien connu, dont je connais très bien l'équipe. J'étais en confiance, et n'ai jamais été payé, nous confie anonymement l'un de ceux que nous avons rencontré. Si ça avait été pour PNL ou Maître Gims, ça aurait au moins pu m'apporter de la visibilité, d'autres plans. Mais là, je me dis que je suis juste fait arnaquer.»

Le compositeur des titres de Niska, Kalash ou Lartiste qui sont restés en tête des classements tout au long de l'année 2017 n'a pas vécu ce genre de situation. Derrière ces trois rappeurs un seul et même compositeur: Pyroman. «Trente-deux semaines numéro 1, c'est du jamais vu», s'exclame Elaps, dans la lumière verte de son studio, quelque part en proche banlieue parisienne. Et de nous raconter, comment, il a réussi à convaincre Pyroman, jeune débutant de 22 ans, débarquant à peine des Antilles pour faire des études de webmaster, de se concentrer sur la musique.

Elaps est un éditeur musical indépendant ; il s'occupe des œuvres, soit de toutes les compositions sans paroles créées par les compositeurs signés sur sa structure ETMG. Les compositeurs peuvent faire prévaloir qu'ils ont créé l'œuvre, l'éditeur a le droit de l'exploiter, et ce à travers un contrat dit de cession. «Mon travail, explique Elaps, consiste à représenter les compositeurs, à veiller à la bonne exploitation de leurs droits et à générer un maximum de redevance pour eux. Pour que leur talent soit reconnu et que les rappeurs choisissent leurs productions musicales instrumentales, je dois aller sur le terrain, c'est-à-dire dans les maisons de disques où bon nombre de rappeurs sont en contrat et donc en potentielle demande de nouveaux instrumentaux, pour les faire connaître. Ils créent, je m'occupe de vendre.» Il doit aussi diffuser et publier les partitions

des œuvres dont il a la charge, s'assurer que leurs œuvres instrumentales soient protégées juridiquement afin que personne ne puisse les utiliser de manière frauduleuse. L'équation est simple : plus le morceau produit est porté par un rappeur diffusé sur les ondes, plus le compositeur touche de l'argent, versé par la Sacem, l'organisme collecteur des droits du secteur.

Soutien moral

Au moment de créer un nouvel album, la maison de disques propose un brief, une sorte d'appel d'offres afin de trouver les musiques les mieux adaptés au désir du rappeur et de l'époque. «Je discute beaucoup avec mes compositeurs, poursuit Elaps. Généralement, on analyse les profils des artistes, en se remémorant l'ambiance de leurs précédents projets, la direction artistique, etc. Cela permet de travailler.» Elaps est en contact direct avec les managers et l'artiste. Il apporte aussi un soutien financier, moral à ses compositeurs. «J'essaie de diriger les producteurs quand ils sont perdus et si je ne peux pas leur expliquer verbalement, je leur donne des référen-

«Le beatmaking, cela veut tout et rien dire. On y retrouve soit des compositeurs, soit des mecs qui samplent, soit des musiciens d'ordinateur comme on peut être batteur ou violoniste...»

Issam Krimi
pianiste et compositeur

ces, leur fais écouter des sons pour expliquer l'humeur dans laquelle le morceau peut se faire.»

Cela contribue à soulager les beatmakers-producteurs qui n'ont plus à se préoccuper de proposer leurs productions à des artistes, mais seulement à se concentrer sur l'artistique. L'entregent de son éditeur a permis à Pyroman d'être le compositeur de Réseaux, du rappeur français Niska, le titre le plus streamé de 2017. Et Elaps ne regrette pas d'avoir signé Pyroman. L'un de ses faits d'armes, une semaine après avoir paraphé son contrat d'édition : avoir composé la musique de Bando, le titre qui a fait exploser le rappeur antillais Kalash. Sur ce titre, il rappe en créole, en utilisant un mot de l'argot américain. «bando», qui désigne les maisons abandonnées aux Etats-Unis servant de laboratoire pour préparer et vendre de la drogue. «90% du temps dans la création d'un morceau, poursuit Elaps, les rappeurs écrivent leurs textes et trouvent les flows, les refrains, les mélodies après avoir entendu l'instru. Ce sont les beatmakers qui donnent l'impulsion de départ dans la création, note Noday. En trente ans, le rap a constamment évolué musicalement et ça, on le doit au beatmaking.»

Droits réservés

Alors, l'éditeur est-il devenu un intermédiaire essentiel entre les artistes et les compositeurs? Le producteur Frenzizzle préfère travailler seul. Il s'est fait un nom en travaillant avec des stars du rap américain. «Je préfère travailler en droits réservés : tout ce que je gagne, c'est pour moi.» En revanche, Noday a, lui, récemment décidé de se rapprocher d'un éditeur. Malgré leur percée toujours renouvelée en tête de classement, le paradoxe entre l'importance des faiseurs de sons et leur difficile reconnaissance dans l'industrie musicale en général demeure. «Le beatmaking, cela veut tout et rien dire. On y retrouve soit des compo-

siteurs, soit des mecs qui samplent, soit des musiciens d'ordinateur comme on peut être batteur ou violoniste... soit tout ça en même temps», estime Issam Krimi, pianiste et compositeur. Il préconise d'ailleurs «la fin de l'emploi du terme de beatmaking». Pour lui, «cela permettrait de mieux apprécier qui est compositeur, producteur, arrangeur, interprète. On considérerait mieux le ou les multiples talents de chacun.» Et leur importance, leur influence dans un genre musical qui ne saurait évoluer sans eux. ◆

Les
beatmakers
français
Skread
(à gauche)
en 2013 et
Dany Synthé
en 2015.

PHOTOS
JÉRÔME
BOURGOIS
ET FRENCH
FINESSE

Let's dance !

Art Rock

18
19
20 MAI 2018 SAINT-BRIEUC

ORELSAN JUNGLE CAMILLE
VALD CATHERINE RINGER
MARQUIS DE SADE FAKEAR
DJANGO DJANGO JAKE BUGG
PETIT BISCUIT SEUN KUTI
JULIETTE ARMANET CHASSOL
HOLLYSIZ THERAPIE TAXI
LEE FIELDS MAT BASTARD
GENERAL ELEKTRIKS IDLES
DECOUFLÉ GALLOTTA
ROCK'N TOQUES...

INFO-RÉSA 02 96 68 34 02 / ARTROCK.ORG
FNAC.COM / TICKETMASTER.FR / DIGITICK.COM

MUSIQUE/



MAESTRO

Harmony

Le deuxième album de ce trio franco-écossais hébergé sur Tigersushi, le label de Joakim, démarre fort avec ce morceau hyper percussif et synthétique qui n'est pas sans évoquer le meilleur de LCD Soundsystem.

PION

Sympacide

Ces trois Pions ont beau s'être échappés des furieux Blind Digital Citizen, on retrouve ici la même verve explosive rock surréaliste, augmentée de feulements électros. Et c'est en français dans le texte.



Jean-Pierre Raffarin en août 1975. PHOTO BOCCON-GIBOD. SIPA



Extrait du clip d'Ous D Dous avec Olivier Besancenot. PHOTO DR



Patrick Roy et Mass Hysteria en 2010. PHOTO ALEX MITRAM.FASTIMAGE

culture, pour laquelle il a notamment œuvré en créant les Rencontres théâtrales de Tomblaine (les RTT, donc). Les raisons de ce tropisme particulier pour la jeunesse et la culture sont à chercher dans sa biographie. Au début des années 80, Hervé Féron fut le leader de Terrain vague, pour lequel il cumulait les fonctions de parolier, chanteur, guitariste et flûtiste (un peu comme Ian Anderson de Jethro Tull). Edité en 1981 sur SRC, un label de Nancy sur lequel Charlélie Couture débuta, leur unique album s'intitulait *Pour qu'il te reste un peu de moi*. Il semble qu'il ait ensuite écrit pour d'autres chanteurs (mais lesquels?) avant de rédiger des billets humoristiques sur l'actualité à Europe 1 puis Radio France. Quel destin!

4 Jean-Pierre Raffarin

Il existe des photos torrides où l'on voit le futur Premier ministre, la vingtaine, hirsute et dégoulinant de sueur, se déhancher, la chemise aux trois quarts ouverte sur un torse luisant, et surtout hurlant micro à la main. La raison de cette hystérie : une interprétation de *Que je t'aime* de Johnny Hallyday, l'idole de Jean-Pierre, qu'il a maintes fois vue sur scène et dont il aimait à se livrer à des interprétations-imitations lors des universités d'été des Jeunes Giscardiens dans les années 70. Mieux, quand il était encore aux affaires, le Poitevin s'est longtemps amusé à glisser des paroles de chansons de Johnny dans ses discours. Et dire qu'aujourd'hui encore si on évoque Jean-Pierre Raffarin et la musique, c'est pour sa célèbre référence à une chanson de Lorie, *«la positive attitude»*, pour motiver les Français.

5 Patrick Roy

Avec la triste disparition de Patrick Roy d'un cancer à 53 ans en mai 2011, la France a non seulement perdu un maire (Denain, dans le Nord) et un député atypique, unanimement salué par ses collègues socialistes, mais également l'un des plus fervents défenseurs du hard rock. Grâce à lui, les noms de Gojira, Dagoba ou encore Adagio, dignes représentants du metal français, ont été prononcés (à la surprise générale, il faut bien le dire) en séance à l'Assemblée nationale. Défenseur acharné du Hellfest lorsque celui-ci fut présenté comme un rassemblement sataniste par Christine Boutin, il avait aussi créé le festival des Métallurgicales de Denain, où il s'était illustré en montant lui-même sur scène au côté de Mass Hysteria. Respect.

PATRICE BARDOT
et ALEXIS BERNIER

Les voix cachées de la politique

Certains tribuns n'hésitent pas à pousser la chansonnette.

Il y a les rockeurs, les métal-leux, les rappeurs... Et si, à l'image de notre société, on retrouvait parmi les politiciens, la même diversité dans les passions musicales? Démonstration avec cinq hommes politiques autant adeptes des micros des meetings que de ceux des studios.

1 Olivier Besancenot

C'était il y a tout juste un an. L'ancien double candidat à la présidentielle choisissait de laisser la place à l'extrême gauche au camarade Philippe Poutou. Ce qui n'empêche pas le «facteur», comme on le surnomme, de diffuser son message anti-capitaliste. Pas lors de meetings, mais dans un clip en compagnie du rappeur Ous D Dous. Le morceau s'appelle *2017*. Dans un premier temps, Besancenot se contente d'un «feat» un peu timide. Il faut attendre la fin du titre pour le voir se lâcher complètement dans un ultime couplet : *«Hé ouais 2017 on prend les mêmes et on recommence / Ecoute-les parler et tu veras le visage de la finance...»* Une

performance loin d'être ridicule, mais qui, à ce jour, n'a pas entraîné de volonté de reconversion pour l'ex-porte-parole du Nouveau parti anticapitaliste. Et on ne peut pas dire qu'Ous D Dous ait profité de cette exposition : sa page YouTube ne compte que 231 abonnés.

2 Robert Hue

Lorsque l'éternelle idole des jeunes nous a quittés en décembre dernier, nombreux sont les hommes politiques à s'être targués de leur proximité (réelle ou fantasmée) avec Johnny. Mais aucun ne pouvait dire qu'il avait fréquenté les mêmes scènes que lui. Sauf cet ancien premier secrétaire du Parti communiste, assidu du Golf Drouot au dé-

but des années 60 lorsqu'il était le chanteur des Rapaces sous le pseudo de Willy Balton. Une courte carrière d'un an qui a permis à Hue de rencontrer non seulement Hallyday, mais aussi Eddy Mitchell, alors chanteur des Chaussettes noires. Fan de rock, il raconte volontiers sa présence à l'Olympia lors du premier passage des Beatles dans la salle. Il paraît même qu'il aurait parlé à Ringo Starr...

3 Hervé Féron

Maire socialiste de Tomblaine et député de Meurthe-et-Moselle de 2007 à 2017, Hervé Féron s'est toujours préoccupé d'éducation, ce qui est naturel pour un ancien éducateur spécialisé, et de

ISAAC GRACIE

Terrified

Les amoureux des grandes ballades pop-rock se réjouiront de l'éclosion de ce nouveau talent anglais. A peine 23 ans, déjà une classe folle et une belle maestria pour arriver à (presque) tirer les larmes dans un registre pourtant terriblement éculé.

TYDE

Don't Worry

La scène électronique, tendance r'n'house, se tient souvent en équilibre dangereux entre naïveté et niaiserie. Ce duo anglais penche du bon côté. C'est frais, léger, subtilement nerveux. Probablement oublié après-demain, mais sur le moment ça fait du bien.

HELLUVAH

La Fête

Evidemment, le rapprochement avec la Fête de trop du Kid de De Pretto est inévitable. Même regard désabusé sur la confusion des sens et les lendemains qui déchantent. Mais cette Parisienne boude le simili rap pour partir en vrille electro-cold wave. Un bon choix, madame.



Retrouvez cette playlist et un titre de la découverte sur Libération.fr en partenariat avec Tsugi radio

ON Y CROIT

Myth Syzer Premiers baisers



ALICE MOITTE

Le producteur établi dans le rap français revisite les chansons d'amour sur un album ovni et réussi.

Voilà l'histoire d'un des meilleurs producteurs rap de sa (jeune) génération qui décide soudain de ne rien faire comme les autres. Un orfèvre de studio âgé de 28 ans, capable de composer des titres pour des poids lourds du genre (Damso) comme pour des figures plus alternatives (Joke, Prince Waly, Ichon), et qui prend tout le monde par surprise en annonçant la sortie d'un album de chansons d'amour. Le schéma de *Bisous*, premier album de Myth Syzer, est effectivement plutôt surprenant. Surtout lorsque l'on connaît le cheminement de son auteur : originaire de la Roche-sur-Yon, cet enfant du rap français et américain (Dr Dre et Doc Gynéco sont ses idoles) fait d'abord ses gammes au début des années 2010 en produisant depuis sa chambre des instrumentaux pour des jeunes rappeurs parisiens, avant de s'échapper en solo le temps de quelques EP, instrumentaux eux aussi. Bien qu'il s'attire un succès d'estime dans le milieu, Myth Syzer, lassé des rythmiques étourdissantes du rap, va couper les ponts durant plusieurs mois de 2017 et se plonger dans un tout autre univers : celui de la chanson française.

De ce virage inattendu va naître *Bisous*, premier album audacieux composé de chansons amoureuses et synthétiques (l'irrésistible *le Code*), où le producteur Myth Syzer sort de l'ombre en s'essayant avec bonheur au chant en compagnie d'une jeune garde française féminine en plein essor (Bonnie Banane, Lolo Zouaï, Oklou...). Quelques rappeurs français (dont son idole Doc Gynéco) s'incrustent aussi dans des chansons douces et romantiques à mille lieux du terrain de jeu dope-guns-putes qui pollue trop souvent le genre. Le résultat, entre saveurs pop à la Etienne Daho et escapade aventurière d'un



MYTH SYZER *Bisous* (Animal 63)

rap actuel décomplexé, résume la personnalité de son interprète : un gamin d'Internet, bercé par la musique rap et porté par un désir perpétuel de surprendre l'auditeur. Oui : Myth Syzer n'aime bel et bien rien faire comme les autres.

BRICE BOSSAVIE

En concert le 3 juin au festival We Love Green.

Vous aimerez aussi

DOC GYNÉCO

Première Consultation (1996)
Véritable pont entre le rap et la chanson, *Première Consultation* restera incontournable dans l'histoire du rap français pour son goût des mélanges.

J DILLA

Donuts (2006)
Grande influence de Myth Syzer, le producteur de rap J Dilla maniait et découpait les samples comme personne. Il le prouve magistralement sur son dernier album, sorti trois jours avant sa mort.

ICHON

Il suffit de le faire (2017)
Jeune rappeur de Montreuil, Ichon livre une mixtape personnelle, contradictoire et dense, en grande partie produite par Myth Syzer.

LA DÉCOUVERTE

Peggy Gou Bombe coréenne

Dans le flot des sorties électroniques, le carré de maxis publiés depuis 2016 par la Sud-Coréenne Peggy Gou, installée comme tant d'autres à Berlin, était resté inconnu de nos services. Il aura donc fallu attendre que son dernier EP, baptisé *Once*, fasse son apparition en ligne il y a quelques semaines pour que le charme de la DJ-productrice opère par la grâce de trois titres à la forte musicalité. Sur *Once*, les influences de Peggy Gou s'entremêlent entre house des années 90, musique africaine, techno alanguie et electro à l'ancienne. Mais c'est de son chant maladroït et diaphane, entre co-

réen et anglais, que cet EP tire surtout sa force. Après avoir consciencieusement labouré derrière les platines les festivals et clubs européens de premier ordre (Glastonbury, Dekmantel Festival, Panorama Bar, De School, DC-10...), Peggy Gou s'appête à faire son apparition à la prochaine édition du prestigieux festival californien Coachella, formidable accélérateur de carrière. Forte de la touche profondément humaine qui caractérise sa musique – cette fameuse «âme» qui manque souvent à ce type de longs morceaux dévolus au dancefloor – la productrice, restée trop longtemps tapie dans l'underground, devrait cer-



DR

tainement séduire un plus large public. Il suffit pour s'en convaincre d'écouter *It Makes You Forget* (*Itgehane*), qui ouvre *Once*. Impossible de résister à cette alchimie réussie entre house mélodique, boucles acid et broken beat à l'anglaise.

BENOÎT CARRETIER

PEGGY GOU *Once* (Ninja Tune)

LE MOT

Goa

À la manière d'Ibiza avec le Balearique, Goa, l'autre Mecque du tourisme hippie, a donné naissance à son style de musique, sans qu'on sache très bien s'il a été inventé sur place ou développé par quelques producteurs de retour de vacances. Régulièrement donnée pour morte, mais renaissant toujours de ses cendres, détestée par les esthètes, mais pouvant servir de porte d'entrée dans le labyrinthe de la dance musique, la Goa, ou plus exactement la Trance Goa, qui a connu bien des évolutions depuis les années 90, se caractérise par un rythme très rapide, des basses rondes et l'adjonction de tout un folklore kitsch et tribal. En gros, un truc obsédant qui avance comme un tourbillon, saupoudré des pires effets psychédéliques imaginables (flûte, chant, nappe...) sur lequel on danse jusqu'à plonger dans un état proche de la transe. Une expérience physique et mentale qu'il devient difficile de faire à Goa depuis que les autorités ont interdit la musique sur la plage après 22 heures au nom de la lutte contre la drogue.

PHILHARMONIE DE PARIS

Art Spiegelman & Phillip Johnston
présentent
Wordless! –
la bataille des mots et des images!
Bastien Vivès & Lescop

Sandrine Revel, Natalie Dessay
Eric Génovèse & Claire Gibault

15 - 17 juin

BD en scène.

PHILHARMONIEDEPARIS.FR
01 44 84 44 84
M T PORTE DE PANTIN

CITÉ DE LA MUSIQUE
PHILHARMONIE
DE PARIS

Desain : Art Spiegelman - Licences ES n°1-1082894, E.S. n°1-1041130, n°2-1011306, n°3-1011347.





CASQUE T'ÉCOUTES ?

Pierre Salvadori Cinéaste

«Je n'ai plus l'âge d'aller en club, j'ai l'âge d'aller au Gymnase Club»

Adepte de la comédie acide et décalée (*Cible émouvante, les Apprentis...*), le metteur en scène Pierre Salvadori vient de terminer *En liberté*, qui sera présenté à Cannes à la Quinzaine des réalisateurs.

Quel est le premier disque que vous avez acheté adolescent avec votre propre argent ?

Sûrement un 33 tours des Beatles. *Let it Be* ou *Abbey Road*.

Votre moyen préféré pour écouter de la musique: MP3, autoradio, platine CD, vinyle... ?

Platine CD, parce que j'ai la flemme de retourner le vinyle.

Le dernier disque acheté et sous quel format ?

Record de Tracey Thorn en vinyle. C'est une des voix les plus émouvantes que je connaisse.

Où préférez-vous écouter de la musique ?

Dans mon salon, seul. J'aime découvrir un disque en l'écoutant plusieurs fois de suite, jusqu'à l'aimer. Ça ne marche pas toujours.

Est-ce que vous écoutez de la musique en travaillant ? Quel genre de musique ?

Oui, c'est très important pour moi. J'ai un disque par film que je me passe en boucle pendant l'écriture du scénario pour me donner du courage et pour créer une atmos-



ROGER ARPAJOU

phère de travail propre au film. Le dernier, c'était *69 Love Songs* des Magnetic Fields.

La chanson que vous avez honte d'écouter avec plaisir ? *Moonlight Shadow* de Mike Oldfield, des trucs comme ça.

Le disque qu'il vous faudra pour survivre sur une île déserte ?

69 Love Songs des Magnetic Fields. C'est un triple album mélodique, mélancolique, ironique. Je l'ai écouté mille fois sans jamais l'user. Il commence par une ritournelle brillante: «*Don't Fall in Love with Me...*» et c'est le contraire qui se passe.

Y a-t-il un label ou une maison de disques à laquelle vous êtes particulièrement attaché et pourquoi ?

Stax Records. J'écoute beaucoup de soul des années 60. Isaac Hayes, Sam & Dave, Otis Redding,

les Staples Singers... Le label a une histoire forte, politiquement et artistiquement.

Quelle pochette de disque avez-vous envie d'encadrer chez vous comme une œuvre d'art ? *Goo* de Sonic Youth. L'illustration avec le texte sexy à côté.

Un disque que vous aimeriez entendre à vos funérailles ?

Sonic Youth, du coup. Avec un peu de chance, ça me réveillerait.

Savez-vous ce que c'est que le drone métal ?

Non.

Préférez-vous les disques ou la musique live ?

Les disques. Parfois je m'ennuie au concert.

Votre plus beau souvenir de concert ?

Prince en 1993. Il avait transformé Bercy en piste de danse.

Allez-vous en club pour danser, draguer, écouter de la musique

sur un bon sound-system ou n'allez-vous jamais en club ?

Je n'ai plus l'âge d'aller en club, j'ai l'âge d'aller au Gymnase Club. Mais j'y vais pas non plus.

Quel est le groupe que vous détestez voir sur scène mais dont vous adorez les disques et inversement ?

Vampire Week End. Je les ai trouvés hautains et un peu rats en concert. Du coup, je n'écoute plus vraiment.

Citez-nous les paroles d'une chanson que vous connaissez par cœur...

«*Wake up you sleepy head / Put on some clothes, shake up your bed / Put another log on the fire for me / I've made some breakfast and coffee...*» (*Pretty Thing*, David Bowie.)

Je l'ai apprise gamin en séjour linguistique. J'étais très fier de savoir dire «bûche» en anglais. Mais ça ne sert pas énormément.

Quel est le disque que vous partagez avec la personne qui vous accompagne dans la vie ?

Relaxer, de Alt J. Orchestra Baobab. «*Specialist in all styles.*» Il faut plusieurs disques si on veut durer un peu.

Le morceau qui vous rend fou de rage ?

Highway to Hell de Carla Bruni. Mais parfois ça me fait bien rigoler.

Le dernier disque que vous avez écouté en boucle ?

Everyday Robots, de Damon Albarn. Très épuré et tellement beau, doux et rêveur. Je ne sais pas comment il fait pour se renouveler tout le temps, comme ça.

Recueilli par

PATRICE BARDOT

En liberté avec Adèle Haenel, Pio Marmaï, Audrey Tautou, Vincent Elbaz et Damien Bonnard. Sortie le 31 octobre.

LA RÉÉDITION



Au bal des grenouilles

Tout le monde connaît *Love is All*, chanté par Ronnie James Dio, dont le clip en dessin animé avec sa grenouille chantante passait en boucle sur les écrans de télé au début des années 80. On connaît moins *The Butterfly Ball and the Grasshopper's Feast*, l'album de Roger Glover dont il est extrait. Sur cette mise en musique d'un ouvrage pour enfants des années 70, l'ex-Deep Purple laissait parler sa fibre progressive pour un album en forme de comédie musicale décalée. A redécouvrir aujourd'hui en édition revue et augmentée pour aller au-delà du tube qui a traumatisé une génération de petits Français.

The Butterfly Ball and the Grasshopper's Feast (Purple/Cherry Red).

L'AGENDA

5-11 mai



PIERRE TERDJMAN

■ Si vous êtes en métropole, il est peut-être encore temps de prendre un avion pour assister à la clôture du réputé festival Electropicales. Un joli nom qui traduit tout l'amour des organisateurs pour les musiques électroniques. La preuve, c'est le maître de la techno de Detroit **Carl Craig** (photo) qui jouera les dernières notes de cette 10^e édition. Classe. (Ce samedi au Fanal, Cité des Arts, Saint-Denis de La Réunion.)

■ La lecture des line-up de concerts de metal est toujours un régal, nous en parlions ici même au sujet du Hellfest. Où ne seront pas présents les Vulvodynia, Child of Waste, Wormhole et **Placenta Powerfist**. Mention spéciale à ces derniers parce que «*le pouvoir du poing du placenta*», il fallait quand même aller le chercher très loin. (Ce dimanche au Gibus Live, Paris.)

■ Festival électronique, world ou, comme ici, jazz, avec Jazz en Comminges, **Chassol** est l'un des rares artistes actuels à être à l'aise sur tous les terrains. Logique, sa musique et son show, à la fois concert et projection vidéo, sont totalement inclassables. Brillant. (Ce mardi au cinéma Le Regent, Saint-Gaudens.)

SES TITRES FÉTICHES

THE VELVET UNDERGROUND

Heroin (1967)

THE BEATLES

Blackbird (1968)

MAGNETIC FIELDS

The Book of Love (1999)

Page 44 : Karin Tidbeck / Rencontre suédoise
 Page 45 : Elias Khoury / Le «ghetto» palestinien de Lod
 Page 48 : Didier da Silva / «Comment ça s'écrit»

LIVRES

Recueilli par
CLAIRE DEVARRIEUX

Mai 2018. Edouard Louis rentre des Etats-Unis – un mois de conférences, de lectures – au moment où sort son nouveau livre, *Qui a tué mon père*. Il est devenu un auteur traduit dans le monde entier. Il ne lui a pas fallu attendre quatre ans pour être célèbre. Cela s'est produit tout de suite.

En janvier 2014, la voix d'un jeune homme se fait entendre. Dans *En finir avec Eddy Bellegueule*, Edouard Louis raconte la misère de la France d'en bas. Il en vient. Première phrase : «*De mon enfance je n'ai aucun souvenir heureux.*» Efféminé dans un monde où on ne plaisante pas avec son «*rôle d'homme*», incapable d'être «*comme les autres*» malgré ses efforts, humilié et moqué, Eddy s'enfuit pour se sauver. Devenu Edouard Louis, il a 21 ans quand sort son roman – il est né le 30 octobre 1992, dans un village picard.

Deux ans plus tard, *Histoire de la violence* épuise le récit d'une nuit de Noël qui a mal tourné. La rencontre avec un garçon s'est terminée sur un viol, une tentative de meurtre, et une plainte déposée. Edouard Louis continue de travailler sur la double langue, celle de la vie intellectuelle et parisienne qu'il a choisie, et celle de son enfance. Il poursuit sa réflexion sur les mécanismes d'exclusion et de domination. Son premier livre publié a été, en 2013, un ouvrage collectif qu'il a dirigé, sur Pierre Bourdieu.

Avec *Qui a tué mon père*, court texte qui sera adapté au théâtre par Stanislas Nordey en 2019, le lecteur est en terrain familier. Il connaît le père d'Edouard Louis, du moins celui de ses livres. Il sait qu'il a élevé le fils et la fille que sa femme a eus d'un premier mariage. Le séjour dans le Sud quand il était jeune, son retour, dans le Nord, pour réintégrer l'usine, et, plus tard, le chômage, le dos «*broyé*» : le père d'Edouard Louis est en passe de devenir mythique, comme la mère de Marguerite Duras. «*Je n'ai pas peur de me répéter parce que ce que j'écris, ce que je dis ne répond pas aux exigences de la littérature, mais à celles de la nécessité et de l'urgence, à celle du feu.*» En vérité, il s'agit bien de littérature, et Edouard Louis ne l'ignore pas. C'est sa chair et son sang, la chair et le sang de son père qu'il jette sur la page. C'est leur cœur à tous les deux.

Chez les Bellegueule, le dégoût luttait contre l'amour. «*Je ne voulais pas qu'il me parle*», écrit Edouard Louis dans son premier roman. Et aussi : «*Son je t'aime m'avait répugné, cette parole avait pour moi un caractère incestueux.*» Le temps passant, les sentiments sont moins convulsifs. Le dispositif scénique esquissé en préambule de *Qui a tué mon père* montre deux hommes proches et séparés. Seul le fils parle : «*Le père est privé de la possibilité de raconter sa propre vie et le fils voudrait une réponse qu'il n'obtiendra jamais.*» Par bribes, par fragments plus ou moins développés, Edouard Louis rassemble ce qu'il connaît de l'existence pater- **Suite page 42**

Edouard Louis, à Paris, le 19 janvier 2016. PHOTO FRÉDÉRIC STUCIN

«Ma vie d'écrivain
 est une vie de honte»
 Entretien
 avec Edouard Louis

LIVRES/À LA UNE

Entretien avec Edouard Louis

Edouard Louis avec l'actrice, mannequin et journaliste Hailey Gates lors de la Paris Review's Spring Revel à New York, le 4 avril 2017. PHOTO NINA WESTERVELT/NYT. REDUX. REA

Suite de la page 41 nelle quand lui-même n'y est pas, puis ce qui est partagé. Emergent les souvenirs de la tendresse du père, de sa gêne (quand le fils se donne en spectacle) ou de sa cruauté. Le texte est écrit à la deuxième personne: «Tu as changé ces dernières années. Tu es devenu quelqu'un d'autre.» Seul le second chapitre est rédigé différemment. Il s'agit d'un aveu: «Je n'étais pas innocent.» *Qui a tué mon père* est directement politique. «Hollande, Valls, El Khomri, Hirsch, Sarkozy, Macron, Bertrand, Chirac. L'histoire de ta souffrance porte des noms.» Le père d'Edouard Louis est né en 1967. Tel qu'il est décrit, on dirait un vieillard, mais il a 50 ans. Un jour, au collège, Eddy découvre l'histoire du mur de Berlin, et pose des questions. «Tu avais déjà plus de vingt ans quand le mur a été détruit.» Le père refuse de répondre, s'énerve. Interprétation: «Tu avais honte parce que je te confrontais à la culture scolaire, celle qui t'avait exclu, qui n'avait pas voulu de toi.» C'est un des moments où le lecteur d'Edouard Louis trouve qu'il exagère à voir de la domination partout. Mais cela fait partie de la réussite de cet écrivain: il dérange.

Vous vous êtes construit contre un milieu dont vous souhaitez pourtant être le porte-parole, ou du moins que vous voulez faire entrer dans la littérature. Comment résoudre cette contradiction?

Pour moi il n'y a pas de contradiction. Au contraire, je pourrais dire que pour parler de mon milieu d'origine il m'a fallu m'en arracher. D'abord parce que dans le milieu de mon enfance, on n'avait aucun moyen de s'exprimer publiquement et politiquement. Personne ne s'intéressait à nous, et personne ne s'intéresse vraiment aux classes populaires le plus souvent, sauf pour les instrumentaliser, ni les journaux, ni la télé, ni la littérature. Ma mère le répétait: «Nous les petits on n'intéresse personne.» Comment est-ce que quelqu'un comme elle, une femme des classes populaires qui a dû arrêter l'école à 16 ans et qui a vécu toute sa vie dans un petit village pauvre et isolé du Nord, aurait pu porter sa parole dans l'espace public? Quand mon père est devenu balayeur, un jour, un ministre a annoncé qu'il allait venir visiter son lieu de travail, c'est-à-dire le local où mon père et ses collègues entreposaient les balais et les sacs poubelles. C'était un ministre de droite. Pendant des jours, avant sa venue, mon père nous a répété qu'il allait dire à ce ministre tout ce qu'il pensait de lui, qu'il allait l'insulter pour tout ce que ce ministre et son gouvernement faisaient contre les classes populaires. Le ministre est venu comme prévu. Mais quand mon père est rentré le soir, il nous a avoué qu'il ne lui avait rien dit. Plus tard j'ai compris que mon père s'était senti humilié par tous les attributs du pouvoir, le costume du ministre, sa façon de parler, ses gardes du corps. Comment est-ce que vous pouvez vous dresser contre le pouvoir quand le pouvoir vous humilie, quand il vous fait taire parce qu'il vous fait honte, parce qu'il vous fait sentir illégitime? Mon père n'a rien dit parce qu'il s'est, injustement, senti plouc devant cet homme, parce que cet homme lui faisait comprendre qu'ils n'étaient pas égaux. C'est parce que je suis sorti de mon milieu que j'ai pu surmonter cette humiliation permanente et m'exprimer.

A quoi bon la littérature si elle ne s'adresse pas à ceux dont elle parle?

Je crois aussi qu'il existe différentes manières de s'adresser. C'est étrange, mais dans mon enfance, personne ne lisait mais on savait que la littérature ne s'intéressait pas à nous. La littérature parlait parfois des ouvriers, un peu, mais du lumpenproletariat, jamais. Ma famille voyait les ouvriers comme des privilégiés, parce qu'ils avaient un salaire tous les mois, alors que nous on survivait des aides sociales. Je vais raconter une autre histoire: je me souviens que quand Le Clézio a reçu le prix Nobel de littérature, tout le monde en parlait à télé. Soudain, nous qui n'avions jamais aucun contact avec la littérature, on voyait un écrivain s'exprimer. Un soir, on regardait les informations avec mes parents et il y avait une petite interview de Le Clézio. Il parlait de la manière dont il construisait ses personnages, ses intrigues, et je me rappelle avoir pensé: «Mais pourquoi il ne parle pas de nous?» J'ai eu un sentiment d'injustice tellement fort, je me disais: On est là, on souffre, mon père a le dos paralysé à cause d'un accident à l'usine et les gens s'amusent à inventer des personnages plutôt que de parler de nous. Je ressentais du dégoût. C'était une manière un peu naïve de formuler les choses évidemment, j'étais enfant, mais c'est ce que j'ai pensé ce jour-là et ça ne m'a jamais quitté. Et cette scène originelle, c'est un des événements qui a fait que je n'ai jamais pu écrire de fiction.

Pensez-vous que le roman est mort? N'y a-t-il pas de grands auteurs de fiction, comme Zadie Smith ou Marie NDiaye?

Bien sûr, les livres qui m'ont le plus influencés sont en fait des livres de fiction, que ce soit *Jazz* de Toni Morrison ou *Lol V. Stein* de Marguerite Duras. J'ai souvent dialogué avec Zadie Smith et son point de vue m'intéresse beaucoup. Je ne rejette pas la fiction, je pense simplement que mon rôle à moi, c'est de faire autre chose. Il y a aujourd'hui à l'échelle mondiale, avec Knausgaard, Ta Nehisi Coates ou Svetlana Alexievitch, un mouvement très important autour de la question de la littérature et de la vérité. Comment peut-on utiliser les outils de la littérature pour dire le vrai, pour dire l'expérience vécue? C'est plutôt ce mouvement qui me stimule.

Est-ce que, dans *Qui a tué mon père*, vous ne vous défendez pas de faire de l'art, ou de la littérature?

Je pense que les grands livres, en tout cas les livres que j'admire, se sont constitués contre la littérature, et c'est pour ça qu'ils peuvent ensuite être perçus comme des œuvres littéraires. Je trouve qu'il y a quelque chose de malsain à trop aimer «La littérature». Quand j'ai commencé à écrire, c'était dans un geste de colère contre le champ littéraire. Je découvrais les livres, je lisais, et je me rendais compte que la pauvreté ou la violence que j'avais connues dans mon enfance n'apparaissaient nulle part. Que quelqu'un comme mon père ou ma mère n'apparaissaient jamais dans les livres. C'est pour ça aussi que j'ai écrit, pour me venger de la littérature. La bourgeoisie parle toujours de la littérature comme de quelque chose qui sauve, qui «ouvre les esprits», mais dans la plupart des cas, la littérature, c'est une manière d'exclure et d'humilier les dominés. Il faudrait à la limite toujours se

poser la question: qu'est-ce que la littérature exclut pour se constituer comme littérature? Quelles réalités, quelles vies? Toni Morrison dit qu'elle a écrit les livres qu'elle aurait aimé lire et qu'elle ne trouvait pas. Quand Zora Neale Hurston ou James Baldwin ont décrit la vie des Noirs américains, ou que Gide a écrit sur l'homosexualité, c'était chaque fois des manières d'inclure de force dans le champ littéraire ce qui avait été mis au dehors.

«J'ai presque fini, je n'ai presque plus rien à raconter. C'est une des dernières scènes, après ce sera l'oubli.» Comment faut-il entendre ces phrases?

Quand j'ai commencé à écrire ce livre sur mon père, je me suis rendu compte que je ne savais presque rien de lui. J'ai vécu quinze ans dans la même maison que lui mais je ne sais rien de sa vie. Pour mon père, et pour les hommes en général dans le monde où j'ai grandi, le silence était considéré comme une preuve de masculinité. C'était aux femmes qu'était laissé le rôle de raconter les histoires. Le peu que je sais de mon père, c'est ma mère ou ma tante qui me l'ont raconté. J'avais donc deux options. Soit j'interviewais des gens, je cherchais des documents, et je faisais une sorte d'enquête autour de mon père, soit je constituais le livre autour du silence, autour du fait que je ne sais presque rien de lui. C'est la deuxième option que j'ai choisie.

L'imagination vient-elle au secours du souvenir?

Non, pas vraiment. Ce qui me pousse dans l'écriture, c'est plutôt la honte. C'est quelque chose que je dis souvent, mais c'est parce que c'est très important pour moi. Ma vie d'écrivain est une vie de honte. Tous les jours je me lève, je me mets devant mon bureau et je pense: plutôt qu'écrire, je pourrais aller manifester, aider les migrants que l'Etat machiniste persécute ou être bénévole dans une association contre l'homophobie. Je pourrais faire des choses qui auraient un effet immédiat. Vous imaginez, pouvoir faire quelque chose qui à la fin de la journée aura un effet sur la vie d'une personne, sur son corps? C'est une idée magnifique. Quand vous écrivez, à la fin de la journée vous n'avez rien changé au monde. Ça ne veut pas dire qu'il ne faut pas écrire, parce qu'à la longue les livres changent le monde, mais ça veut dire qu'il faut apprendre à se confronter à cette honte, pour faire de la littérature autrement. Ça peut être quelque chose de très bien, la honte. Ce qui me terrifie, ce sont les gens qui écrivent sans honte. Il y a les migrants qui meurent dans la Méditerranée, des gays qui se font massacrer en Tchétchénie, des transgenres qui se font agresser dans la rue et pour qui la France ne fait rien, il y a des Noirs tués par les forces de l'ordre comme Adama Traoré, et pendant ce temps il y a des gens qui continuent à écrire sur les petits problèmes de leur vie bourgeoise, leur ennui, leur petit divorce, leurs petites aventures de la bourgeoisie blanche, et ils arrivent à le faire sans honte. Je ne comprendrai jamais ça.

Pouvez-vous dire, comme Annie Ernaux, que vous n'inventez jamais rien? La «montre qui tourne à l'envers» semble inventée...

Et pourtant, mon père m'avait bien offert une



montre qui tournait à l'envers. A chaque brocante du village, il y avait des camions qui venaient vendre des gadgets comme ça, qui ne servaient à rien, et mon père achetait tout ce qu'il pouvait: une montre qui tourne à l'envers, une machine pour faire des frites en forme d'étoiles. Je pense que mon père essayait de vivre sa jeunesse à travers ce qui lui semblait être la jeunesse de ces objets, parce que mon père n'avait pas eu de jeunesse, il avait dû aller travailler à l'usine directement après le collège. Toute sa vie il a tout fait pour récupérer sa jeunesse qu'il n'avait pas eue, il a essayé de réparer cette injustice en achetant ces gadgets, en se saoulant le plus possible le



ÉDOUARD LOUIS
QUI A TUÉ MON PÈRE
 Seuil, 96 pp., 12 €.



week-end, en faisant des courses poursuites en voiture dans les champs avec ses amis... **L'originalité de votre père échappe à la sociologie. Avez-vous le sentiment de réconcilier la littérature avec la sociologie ?**

Je raconte dans le livre que mon père est né dans une famille d'ouvriers, il a arrêté l'école à 15 ans, il a travaillé à l'usine à 18, puis à 35 ans un poids lui est tombé dessus à la chaîne où il travaillait et ce poids lui a broyé le dos, puis il est devenu balayeur et maintenant il vit dans un HLM où il a du mal à se déplacer à cause de son accident à l'usine... ce serait donc difficile pour moi de dire qu'il échappe à la sociologie... Si certains détails de

sa vie échappent à la sociologie, je pense qu'on devrait plutôt inventer de nouvelles manières de faire de la sociologie, comme Didier Eribon l'a fait avec *Retour à Reims*, en intégrant le personnel, les émotions, etc., plutôt que de se dire que des individus échappent à la sociologie. Peut-être que la littérature peut être un nouveau moyen de produire un discours sociologique, et c'est ce que j'essaie de faire. Peut-être qu'il faut défaire le genre, troubler le genre, et faire disparaître la frontière entre littérature et sociologie.

Dans votre livre vous faites référence à Xavier Dolan et Terrence Malick. Pourquoi Malick ?

Ce qui m'a fasciné dans le cinéma de Malick, et qui a profondément influencé la forme de *Qui a tué mon père*, c'est justement l'idée de présenter une vie à travers des fragments, des sensations, des images, des scènes très précises plutôt que de construire une totalité et une narration artificielle, ce que j'aurais pu faire en écrivant un livre-enquête sur mon père. Il y a une manière en littérature de parfois vouloir construire trop de cohérence qui finit par vous faire dire des choses fausses dans le seul but de construire cette totalité. J'ai voulu laisser plus de place aux silences, aux ellipses, aux non-dits, et par là je crois avoir mieux réussi à rendre compte de la vie

d'un homme, et montrer comment la vie de cet homme est exemplaire de la manière dont notre société produit la destruction de certains corps, comme le corps ouvrier de mon père, mais aussi comme je le dis dans le livre, le corps queer, le corps noir ou le corps de la femme. Je cite au début la grande intellectuelle américaine Ruth Gilmore, qui dit que le racisme, c'est l'exposition de certaines populations à une mort prématurée. Il est clair que cette définition fonctionne aussi pour la violence de classe, et c'est cette violence-là qui a détruit le corps de mon père. C'est cette violence que cette forme littéraire m'a permis de raconter. ◆

POCHES

JONATHAN COE
NUMÉRO 11
Traduit de l'anglais par
Josée Kamoun. Folio,
482 pp., 8,20 €.



«Qu'est-ce qui se passe ?
- J'en ai vu un, Rache, m'a-t-elle dit d'une voix frémissante. Je viens d'en voir un, dans les bois, là tout de suite.
- Un quoi ?
- Un corps, un cadavre.»

LIVRES

Gages de déraison

Un conte cruel de Lize Spit orchestré par un trio d'ados

Par VIRGINIE BLOCH-LAINÉ

Trois adolescents inventent des jeux de vilains, des jeux interdits : des quiz à la pelle, avec des gages à la clé. *Débâcle* est un premier roman aux accents de conte cruel. Lize Spit, son auteure, a 30 ans. Elle est belge, enseigne l'écriture de scénarios à Bruxelles et connut un grand succès lors de la parution de son livre en Belgique et aux Pays-Bas. Il raconte la montée en puissance d'une violence orchestrée par des enfants, qui débouche sur un drame en 2002, dans un petit village flamand et rural, Bovenmeer. La campagne n'a pas que du bon. Les adultes sont dépassés par les événements. Fermiers ou bouchers, ils sont ailleurs, s'affairent dans une bulle parallèle à celle des enfants. Rendre sensible l'étrangeté des deux mondes est l'une des prouesses de Lize Spit. La narratrice, Eva, fut l'organisatrice du drame avec deux complices de son âge, deux garçons ; les trois enfants étaient venus au monde en 1988 à Bovenmeer ; ils étaient même les seuls nourrissons à naître en 1988 dans ce village. Cette étrangeté prend des allures de mauvais sort. *Débâcle* ne relève pas du genre fantastique mais le lecteur relit souvent certains passages, tant leur noirceur sort des limites auxquelles il est habitué. Et il en retient d'autres, qui saisissent remarquablement bien l'essence de l'adolescence, l'intensité des sensations à cet âge, la solitude, la mélancolie qui monte alors en nous. Ainsi, quand Eva entend son père l'appeler : «Prononcé par lui, mon prénom ressemble à un commandement, ou bien à une question, rarement à quelque chose qui m'appartient.» Ou parfois, en classe : «Quelque chose me manque, tout me manque, comme si j'avais été un jour plus complète et que je me rappelais comment ça faisait.»

Eva et ses deux camarades, Laurens et Pim, ne se quittent jamais et partagent la même classe, créée pour eux par la directrice d'école. Chacun a des parents qui débloquent plus ou moins : la mère d'Eva se noie dans l'alcool, celle de Laurens maquille son sadisme derrière l'empathie. Lize Spit fait un sort aux fameuses «*mamans*», au mot et aux choses que maquille ce terme. Lorsque les trois inséparables atteignent 14 ans, ils deviennent les maîtres du village avec l'exercice suivant : ils demandent aux autres enfants de résoudre des énigmes et imposent aux perdants d'ôter un vêtement par mauvaise réponse. Les séances sont toujours à la limite de dérailler, jusqu'au jour où elles dérapent pour de bon. *Débâcle* n'est pas sans défauts : le roman est trop long notamment, mais sa capacité à jouer avec le réalisme – s'en approchant puis s'en éloignant –, son inventivité dans la crudité, sa nervosité alliée à sa maîtrise de la construction épatent. Sa maîtrise du temps aussi. Deux époques alternent dans *Débâcle* : l'année du cataclysme et celle du retour d'Eva dans son village natal, treize ans plus tard. La narratrice revisite son passé et se demande quel est «*le délai de désagrégation des souvenirs*». Quand elle était petite, son père lui avait expliqué comment fabriquer un nœud coulissant pour se pendre. ◆

LIZE SPIT DÉBÂCLE Traduit du néerlandais (Belgique) par Emmanuelle Tardif. Actes Sud, 432 pp., 23 €.

«Un monde où la réalité se comporte comme dans un rêve» Rencontre avec la Suédoise Karin Tidbeck

Recueilli par FRÉDÉRIQUE ROUSSEL

Certains atmosphères de fiction peuvent donner la sensation d'évoluer dans la ouate floue des vagabondages de l'inconscient. Cette impression se dégage du premier roman de Karin Tidbeck, auteure suédoise de 40 ans et enseignante en *creative writing* à Malmö. Elle avait publié auparavant un recueil de nouvelles intitulé *Jagannath* chez l'Américain Cheeky Frawg, maison d'édition du couple VanderMeer, tête de pont du *New Weird*, mouvement littéraire qui produit de la fantasy urbaine (type China Miéville), et qui mêle fiction visionnaire, horreur et politique. *Amatka*, paru en suédois et traduit par les bons soins de son auteure soucieuse de trouver un lectorat au-delà de sa communauté scandinave, est sorti chez Vintage aux Etats-Unis à l'été 2017, et a connu un petit succès. L'histoire entraîne le lecteur dans les pas de Vanja, «*assistante d'information*» chargée d'une mission sur l'hygiène à Amatka, une des cinq colonies de cet univers, société collectiviste qui ne connaît pas le soleil, vit dans la glace, et tient debout grâce à un système administratif chicanier et à l'atonie de ses membres. Ce monde apparemment bien huilé et transparent, où toute nouveauté est bannie, cache un drame survenu quinze ans auparavant. Un style presque énonciatif et un déroulement tout en économie de détails vise à la fois à laisser le lecteur se faire son idée et peut-être à repousser le jugement du mandarinat littéraire, qui cataloguerait hâtivement ce texte comme une dystopie politique et de la science-fiction. Fine guêpe élevée dans l'intérêt pour la pluralité des genres, Karin Tidbeck joue sur le mystère et la poésie. Rencontre.

Comment est né Amatka ?

En 2002-2003, j'avais des rêves bizarres que je me suis mise à retranscrire. J'ai réalisé que je parvenais à revenir dans les mêmes lieux. J'ai dessiné sur une carte les continents explorés dans ces rêves. Puis j'ai transformé toutes mes notes en poèmes. Le meilleur moyen de décrire des rêves, c'est d'être dans le plus concret possible, c'est ce que permet la poésie. Je n'ai pas réussi à faire

publier ce recueil, ni l'anthologie de nouvelles qui a suivi. Alors j'en ai tiré un roman.

Comment avez-vous procédé ?

Les différentes nouvelles se situaient dans le même univers. Mais cela ne fonctionnait pas. Alors j'ai pris un des personnages et imaginé sa venue dans ce monde.

Comment expliquez-vous avoir rêvé d'un tel univers ?

Qui sait ? Personne ne sait d'où viennent les rêves. Amatka est l'un des lieux projeté dans mon inconscient, plus sensible par son environnement que par des paysages particuliers. Je me suis dit que les rêves sont faits de langage. Ce que nous voyons dans un rêve, nous pouvons le nommer. Parfois il arrive qu'on se sente en train de rêver et que l'on décide de ce qui suit. J'ai vu dans un rêve ce qui arriverait si les humains vivaient dans un monde où la réalité se comporte comme dans un rêve. Où il faut se battre pour faire que tout soit concret. L'histoire est la conséquence de cette idée.

Dans Amatka, les choses n'existent pas en effet tant qu'elles ne sont pas nommées, sinon elles tombent en poussière. Une idée originale ?

Quelqu'un quelque part a probablement imaginé quelque chose de semblable. Personne n'écrit à partir du vide. Ce genre d'idées a peut-être été utilisée dans le surréalisme. C'est une forme de magie que de nommer les choses pour les faire exister. Et utiliser le langage pour changer le monde est magique.

Malgré cette faculté extraordinaire, votre société paraît rétrograde.

Cela vient de la perspective historique. Ses colonisateurs viennent d'une époque qui n'est pas high-tech, où les ordinateurs n'ont pas encore été inventés. Leur technologie date des années 50-60. Mais si je ne situe pas précisément l'époque, c'est pour laisser le lecteur décider. Je n'aime pas trop donner d'explications.

A Amatka, les appartements sont collectifs, les enfants sont élevés ensemble sans leurs parents... Vous êtes-vous inspirée du communisme ?

Ce n'est pas une critique du communisme ni une utopie collectiviste. Je me

suis demandé : qu'arriverait-il à une société qui tente de survivre dans ce type d'environnement hostile ? Elle deviendrait probablement extrêmement communautaire pour pouvoir contrôler tout ce qui arrive. Tous doivent connaître les règles et y obéir, sinon tout s'écroule. Les procédures sont kafkaïennes. Pour protéger cette société, il faut continuer à la décrire, à dire ce qu'elle est dans tous ses détails.

Pourquoi avoir choisi comme matériau, à la fois de production et de consommation, le champignon ?

Sans rayons de soleil, quoi donc cultiver pour nourrir les habitants ? Pas mieux que les champignons, pour lesquels il ne manque pas d'espace en sous-sol. C'est économique, facile, fertilisant. Cet aspect du roman suscite souvent les interrogations... Et oui, j'ai songé à ce

REBECCA LIGHIERI
LES GARÇONS
DE L'ÉTÉ
Folio,
416 pp., 8,30 €.



«Mais rien à faire, j'avais Anouk en tête à longueur de temps. Seul un virus peut expliquer que j'aie été obsédé à ce point par cette fille, alors même que j'étais archimaqué avec cette conne de Jasmine. Je la traite de conne aujourd'hui, mais il y a six mois j'étais encore fou amoureux d'elle et heureux du couple que nous formions.»

EMMANUELLE RICHARD
LA LÉGÈRETÉ
Points,
286 pp., 7,40 €.



«Elle tourne à droite puis aussitôt à gauche. Elle entend, Hé. Elle ne se retourne pas, se dit qu'elle a sûrement rêvé. Pourtant, tandis qu'elle marche plus avant, elle sent qu'elle n'est pas seule. Elle se sent ineffablement suivie et l'odeur désormais familière infiltre ses narines et les picote un peu, effluve quasi immatériel et tout à la fois tenace.»

«Le ghetto des Arabes» sorti de l'oubli Elias Khoury mêle fiction et histoire pour rappeler le sort dramatique, en 1948, des Palestiniens de la ville de Lod

Karin Tidbeck,
le 28 juin 2015.
PHOTO DR



Par HALA KODMANI

Il y a plus d'un livre dans ce roman, ouvrant chacun plusieurs tiroirs. Certains enferment depuis très longtemps des mémoires enfouies. D'autres contiennent des manuscrits fictifs ou des esquisses d'œuvres à venir. Mais tous les chemins emmêlés empruntés par Elias Khoury dans *les Enfants du ghetto* mènent à la Palestine. «J'ai pu mettre dans ce roman une foule d'informations que j'ai récoltées pendant des années», explique l'auteur libanais. Romancier, essayiste, critique littéraire, chroniqueur, il est aujourd'hui rédacteur en chef de la *Revue d'études palestiniennes* éditée à Beyrouth. Il revient dans son dernier livre sur «l'histoire palestinienne qui n'a toujours pas été écrite», lui qui avait pourtant publié en 2002 *la Porte du soleil*, saga d'une famille palestinienne traduite dans plusieurs langues. Ce roman écrit il y a une vingtaine d'années sert d'ailleurs de point de départ et de dispute entre l'auteur et son personnage dans *les Enfants du ghetto*. Elias Khoury, lui-même dans le roman, rencontre à New York un vendeur de falafels, Adam Dannoun, qui se dit israélien alors qu'il est palestinien de nationalité israélienne, de ceux qu'on appelle «les Arabes de 1948», qui n'avaient pas quitté leur pays après la création de l'Etat d'Israël.

Cahiers calcinés. Dès leur premier échange, le jeune homme reproche à l'auteur de *la Porte du soleil* l'inexactitude des faits historiques mentionnés dans son roman. Lui-même a commencé à écrire son histoire, avant de mourir asphyxié dans l'incendie de son appartement à New York. Sa compagnie confie à Elias Khoury plusieurs cahiers calcinés, dont un manuscrit autobiographique qui retrace les événements peu connus du «ghetto» de Lod, où Adam est le premier bébé à naître en 1948. Dans cette ville collée à Tel-Aviv, 50 000 Palestiniens, soit la quasi-totalité des habitants, avaient été expulsés par les Israéliens fraîchement arrivés en 1948. Ceux qui y sont restés ont été

regroupés dans un camp misérable, entouré de barbelés, désigné comme ghetto par ceux-là mêmes qui avaient connu les ghettos juifs d'Europe.

Exactions. «Jusqu'à aujourd'hui, si vous prenez un taxi à l'aéroport Ben Gourion de Tel-Aviv et demandez qu'il vous conduise au "ghetto des Arabes", il vous emmènera dans ce quartier de Lod, dit Elias Khoury. Tous les détails que j'évoque dans le roman sur les conditions de vie dans le ghetto : la chaleur humide insupportable, les exactions, les négociations avec les gardiens israéliens pour obtenir de l'eau, etc., je les ai documentés historiquement.» Il a découvert l'histoire ignorée du ghetto dans le cadre de ses recherches pour *Etudes palestiniennes*. Il a mené l'enquête ensuite quand il enseignait à New York, grâce à ses étudiants palestiniens qui retournaient chez eux en vacances. En tant que Libanais, il n'a pas le droit de se rendre dans l'Etat d'Israël. «Mais je connais tout le pays grâce aux tablettes électroniques et je parle aux habitants par Skype. J'ai ainsi pu interviewer des anciens de Lod, raconte-t-il, et j'ai collecté une foule d'informations sur la vie dans le ghetto.»

Avant d'aborder le cœur de son propos dans *les Enfants du ghetto*, Elias Khoury passe par moult préambules, introductions et interrogations sur l'écriture, la littérature, en sollicitant auteurs arabes anciens ou écrivains palestiniens modernes. Il reconnaît des tâtonnements, entre recherche documentaire et récit romanesque. «La Porte du soleil se termine par les mots du héros Khalil Ayoub disant "je marche, je marche, je marche...". Or, je me demande depuis des années où il est allé et comment poursuivre le voyage, dit l'auteur. J'ai tenté plusieurs alternatives, avant de trouver enfin ce personnage d'Adam Dannoun. Une personnalité très problématique, qui découvre son fond palestinien alors qu'il se dit juif et parle couramment hébreu à New York.» Une confusion d'identité qui confirme à quel point «les Palestiniens ignorent leur propre histoire», a découvert Elias Khoury. C'est pourquoi il veut s'engager à poursuivre son travail de recherche, de documentation et d'écriture sur le sujet. *Les Enfants du ghetto* est le premier livre d'une trilogie que l'auteur annonce pour les années qui viennent. ◀

ELIAS KHOURY
LES ENFANTS DU GHETTO.
JE M'APPELLE ADAM
Traduit de l'arabe par Rania Samara.
Actes Sud/Sindbad,
368 pp., 23 €.

qu'ils soient hallucinogènes, mais si cela avait été le cas, ils auraient probablement été interdits : les hallucinations suscitent des visions de choses qui n'existent pas et, à Amatka, voir des choses qui ne sont pas là détruirait la réalité.

Pourrait-on caractériser votre roman de féminin ?

Dans la littérature en général, le mâle est la norme, le standard. Quand quelqu'un écrit sur les femmes, c'est soudainement à propos des femmes et pas des gens en général. Les hommes sont humains, mais les femmes sont des femmes ! Or, elles sont aussi des humains. *Amatka*, bien sûr, montre ce qu'est être une femme sous ce régime. Si j'ai écrit un livre à propos des femmes, je ne voulais pas qu'il soit «pour les femmes», il est pour tout le monde.

D'ailleurs, je n'ai pas choisi Vanja, c'est elle qui m'a choisie. Elle a frappé à la porte et m'a dit : «Hello, je suis ton personnage.» Je n'ai pas consciemment pris une femme et c'est sur quoi j'écris qui compte.

Quelles sont vos références ?

J'ai grandi en lisant de la bande dessinée de science-fiction française, *Valérian*, *Métal hurlant*, Enki Bilal, Jodorowsky, mais aussi les surréalistes. Je lis du merveilleux, du fantastique style Lovecraft et j'ai été passionnée par la SF sociologique des années 60 et 70, en particulier Ursula Le Guin. Car ce qui m'intéresse, c'est ce que font les individus, pourquoi et comment ils le font. ▶

KARIN TIDBECK AMATKA
Traduit de l'anglais et du suédois
par Iuvan, La Volte, 217 pp., 20 €.

«Tous les détails que j'évoque dans le roman sur les conditions de vie dans le ghetto : la chaleur humide insupportable, les exactions, [...] je les ai documentés historiquement.»

POCHES

NUALA O'FAOLAIN
L'HISTOIRE
DE CHICAGO MAY
Traduit de l'anglais (Irlande)
par Vitalie Lemerre.
Sabine Wespieser
«sw poche»,
444 pp., 13 €.



«May s'était élevée en devenant girl, mais elle continuait à ramasser des pigeons et à voler, et c'est à peu près à ce moment qu'elle commit la grave erreur de dérober le portefeuille d'un pasteur luthérien.»

LIVRES

LIBRAIRIE ÉPHÉMÈRE

Chez les Boulanger, la partition de Lili

Par **PAUL MOUSSET**, Journaliste rédacteur

Lili m'a d'abord happé et charmé comme une mélodie, simple et raffinée, que j'aurais entendue par hasard. C'est le récit d'une vie, celle de la compositrice Lili Boulanger, née le 21 août 1893, génie précoce, première femme à recevoir le prix de Rome et emportée par un mal mystérieux à seulement 24 ans. Dès les premières pages, on découvre une jeune enfant souffreteuse, toute d'amour pour son doux et vieux papa, compositeur reconnu, et d'admiration pour sa grande sœur Nadia, brillante musicienne qui formera plus tard Leonard Bernstein ou encore Quincy Jones. Lili adore aussi sa mère Raïssa, au tempérament redoutable, cœur battant de ce foyer où se retrouve dans la fête toute l'élite musicienne et artistique. Nadia est l'objet de toutes les exigences; on s'inquiète plutôt pour la petite Lili à la santé fragile.

Lili est en fait un roman autant qu'une biographie. Sans jamais trop en dire, Alain Galliani dépose plusieurs images qui se déploieront dans l'imaginaire du lecteur: la touchante et difficile relation entre les deux sœurs, le parcours initiatique d'une enfant à qui la vie laissera à peine le temps de devenir femme. La volonté de se saisir de son destin. Malgré la limpidité de l'écriture, le récit est étonnamment dense: on suit les efforts harassants du travail de composition jusqu'à son terme, la guerre éclate, on a seulement tourné trois pages. Alain Galliani parvient ainsi à broser le portrait d'une époque, d'un milieu dont les privilèges ne protègent personne du malheur. C'est poignant et sans pathos. Un magnifique portrait de trois femmes, dans un temps malgré tout plus libre et plus léger qu'on pourrait le croire.

Et si l'on est triste de refermer ce joli livre, on peut faire durer le plaisir en regardant sur YouTube le film de Bruno Monsaingeon *Mademoiselle*, où l'on voit Nadia Boulanger, âgée de 90 ans, au piano avec ses élèves. Après le roman, ces images ont une résonance toute particulière.

ALAIN GALLIARI LILI AGEdition, 170 pp., 10 €.



Lili Boulanger. PHOTO BAIN NEWS SERVICE. NYC

Des voix d'ailleurs

La fondation Jan Michalski, située à Montricher (Suisse), propose Bibliotopia, un week-end des littératures autour du monde, jusqu'au 6 mai, avec des auteurs de toutes latitudes (Tahmima Anam, Tahar Ben Jelloun, György Dragomán, Petina Gappah, Xiaolu Guo, Yasmina Khadra, Gazmend Kapllani, Cécile Ladjali, Linda Lê, Katja Petrowskaja, Vladimir Vertlib...). Rencontres, lectures et concerts. www.fondation-janmichalski.com

Legs du passeur

Hommage au traducteur Bernard Hoepffner ces samedi 5 et dimanche 6 mai à Dieulefit (Drôme). Sous le titre «Voyage d'une langue à l'autre», ses amis organisent projections, débats et «jeux de traduction». Sont là Santiago Artozqui, Agnès Desarthe, Pierre Deshusses, Bertrand Fillaudeau, Fabienne Raphoz, Pierre Senges... Bernard Hoepffner est mort le 6 mai 2017. Un texte de lui paraît en juin aux éditions Tristram, *Portrait du traducteur en escroc*.

VENTES

Classement datalib des meilleures ventes de livres (semaine du 27/04 au 03/05)

ÉVOLUTION	TITRE	AUTEUR	ÉDITEUR	SORTIE	VENTES
1 (53)	Un été avec Homère	Sylvain Tesson	Equateurs	19/04/2018	100
2 (2)	La Jeune Fille et la nuit	Guillaume Musso	Calmann-Lévy	24/04/2018	91
3 (1)	Le Lambeau	Philippe Lançon	Gallimard	12/04/2018	89
4 (3)	La Disparition de Stephanie Mailer	Joël Dicker	De Fallois	07/03/2018	62
5 (4)	Le Leçons du pouvoir	François Hollande	Stock	11/04/2018	45
6 (5)	Le Suspendu de Conakry	Jean-Christophe Rufin	Flammarion	28/03/2018	39
7 (15)	My Absolute Darling	Gabriel Tallent	Gallmeister	01/03/2018	27
8 (8)	Vers la beauté	David Foenkinos	Gallimard	22/03/2018	26
9 (7)	L'Héritage des espions	John le Carré	Seuil	05/04/2018	25
10 (12)	Mon Frère	Daniel Pennac	Gallimard	05/04/2018	25

Les ventes de livres «ont fait un bond de 6,5% en mars», annonce le magazine professionnel *Livres Hebdo*. Le mois de février avait été mauvais – baisse de 4% –, après un mois de janvier prometteur – augmentation de 4,5%. Il faut dire qu'à part *Entrez dans la danse*, de Jean Teulé, tous les titres sortis en février ont valsé et disparu des trente meilleures ventes listées par Datalib. Tandis que janvier a vu s'empiler sur les tables des libraires les nouveaux romans de Pierre Lemaitre, Elena Ferrante, Delphine de

Vigan, sans oublier le premier livre d'Isabelle Carré, *les Rêveurs*. Et peut-être que le Goncourt de la nouvelle qui vient d'être décerné à Régis Jauffret va booster *Microfictions 2018*. Mars aura aligné Joël Dicker, Jean-Christophe Rufin, David Foenkinos, Philippe Claudel et Agnès Martin-Lugand. Rien que du lourd.

Et en avril? Eh bien, France Inter, Homère, Ulysse, Tesson, l'été, la Grèce, les classiques qu'on n'apprend plus à l'école, tout ça: *Un été avec Homère* se pose en tête du peloton. **C.I.D.**

Source: Datalib et l'Adelc, d'après un panel de 252 librairies indépendantes de premier niveau. Classement des nouveautés relevé (hors poche, scolaire, guides, jeux, etc.) sur un total de 82142 titres différents. Entre parenthèses, le rang tenu par le livre la semaine précédente. En gras, les ventes du livre rapportées, en base 100, à celles du leader. Exemple: les ventes de la *Jeune Fille et la nuit* représentent 91% de celles d'*Un été avec Homère*.

Rendez-vous

Edouard Louis présente *Qui a tué mon père* (Seuil) (lire pages 41 à 43) aux Cahiers de Colette ce samedi à 18 heures (23-25, rue Rambuteau 75004). Michel Crépu signe *Un empêchement, essai sur l'affaire Fillon* (Gallimard) le 6 mai à 11h 30 à la librairie Le Divan (203, rue de la Convention 75015). Greil Marcus présente *Three Songs, Three Singers, Three Nations* (Allia) à la Maison de la poésie le 9 mai à 20 heures (157, rue Saint-Martin 75003).

CYNTHIA FLEURY
LES
IRREMPLAÇABLES
Folio essais,
224 pp., 6,60 €.



«Le witz a la capacité immédiate de faire lien. Il est irrémédiablement pacte avec l'autre. En cela, il effraie le pouvoir qui n'est jamais qu'un type de circulation imposé aux hommes, un jeu où pour jouer il faut consentir à sa dimension victimaire. A l'inverse, si l'humour est un jeu, il est un jeu sans victimes, qui fait circulation sans user de la force.»

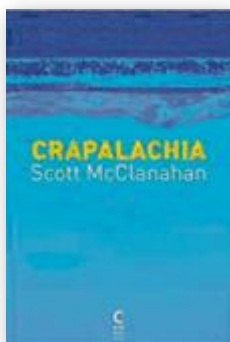
GEORG SIMMEL
LES GRANDES VILLES
ET LA VIE DE L'ESPRIT
suivi de SOCIOLOGIE DES SENS
Traduit de l'allemand
par Jean-Louis Vieillard-Baron et
Frédéric Joly. Préface de Philippe
Simay. «Petite Bibliothèque» Payot,
112 pp., 6,60 €.



«De même qu'un être humain n'est pas défini par les limites de son corps ou du cercle qu'il remplit immédiatement de son activité, mais seulement par la somme des actions qui s'étendent à partir de lui dans le temps et dans l'espace, de même une ville consiste aussi dans la totalité des actions qui dépassent son immédiateté.»

ROMANS

SCOTT MCCLANAHAN
CRAPALACHIA
Traduit de l'anglais
(Etats-Unis) par Théophile
Sersiron. Cambourakis,
208 pp., 20 €.

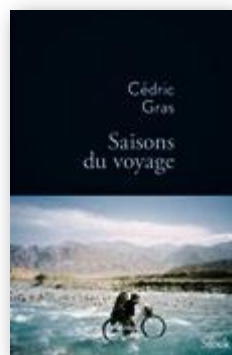


Dans le titre *Crapalachia*, rescapé de la VO, il faut entendre «Appalachia», région minière où l'auteur a grandi (en Virginie-Occidentale exactement), et le préfixe «crap» (merde). Dans le reste du roman, le même mot est traduit «Cappalachies», parti pris casse-cou mais admissible : «biographie d'un lieu», *Crapalachia* appelle le décor de l'enfance et l'humour qui va avec. La grand-mère Ruby se fait retirer un sein par mesure préventive («Elle avait dit qu'on avait déjà eu des cas dans la famille. Elle mentait.»), l'oncle Nathan boit son pack de six via sa sonde d'alimentation («T'es sûr?» et le copain Bill se pique de poésie («T'as juste recopié les paroles de Unchained Melody. C'est pas un poème, c'est juste recopier les paroles»). La famille, les familles, celles «que nous n'avons jamais rencontrées et qui sont là dehors, ce soir, en train de nous chercher. Et même ce soir, elles sont là dehors, et elles essaient de nous trouver. Elles espèrent nous dire qui était notre vraie mère. Elles veulent pouvoir nous dire qui était notre vrai père.» C'est un cache-cache perdu d'avance, on s'y bidonne tapi dans l'ombre. **T.St.**

RÉCIT

CÉDRIC GRAS
SAISONS DU VOYAGE
Stock, 224 pp., 18 €.

Il a atteint une cime vierge au Pakistan, il a bu aux lacs salés du Changtang sous la



blancheur du Kunlun, a vu et entendu les chutes d'Iguazú entre le Brésil et l'Argentine, et contemplé le désert de Gobi. Mais il est né en 1982 : «Je suis un voyageur en retard. Partout on m'a déclaré : "Si vous aviez vu alors!" dans des soupirs satisfaits de nostalgie.» Cédric Gras est de formation géographe. Il regrette que «l'affluence noie les lieux sous une marée». *Saisons du voyage* est écrit avec une tension rare pour un récit de voyage. Il n'a rien du catalogue de destinations, et c'est d'ailleurs davantage un essai qu'un récit. L'auteur s'interroge sur ce qui relie ses connaissances en géographie à son goût du voyage : grâce à elles, il s'aventure même dans les endroits réputés fades. Il rêve des explorations du futur qui se feront «à la verticale», et s'amuse de son attrait pour la Russie : «J'ai voulu comprendre les gaillards nouveaux riches et leurs courtisanes aux bagues adamantines.» **V.B.-L.**

PHILOSOPHIE

FRANÇOIS MATHERON
L'HOMME QUI NE SAVAIT
PLUS ÉCRIRE
Postface de Yoshihiko
Ichida,
lettre de Toni Negri, Zones,
112 pp., 12 €.



Et la vie, soudain, dérape, la conscience se défile... Professeur de philosophie à

Nanterre puis à l'université de Lyon-II, grand spécialiste de Spinoza, traducteur de Toni Negri, éditeur de l'œuvre posthume de Louis Althusser, animateur de la revue *Multitudes*, François Matheron, «un jour de novembre 2005, c'était un samedi», est victime d'un accident cérébral, et perd en un instant toutes ses facultés. Il lui a fallu près de dix ans pour retrouver la capacité de marcher, de parler et d'écrire, d'assembler les idées pour en faire des pensées. Il livre aujourd'hui le récit très émouvant de l'expérience de la maladie et de la reconquête de lui-même par la «puissance de survie». Les fauteuils roulants, les «machines permettant d'écrire avec la voix, sans autres intermédiaires», les séances de kiné, la dépression et, peu à peu, les premières conversations, les textes qu'on retrouve et qu'on peut lire de nouveau, les réflexions qui prennent forme, les méditations sur le corps, la pensée et le langage – la philosophie. Un document rare. **R.M.**

REVUE

**PRISMES. THÉORIE
CRITIQUE**
Sens & Tonka,
volume 1, 288 pp.,
14,50 €.



Le projet de cette nouvelle revue, annuelle, a été élaboré par Miguel Abensour, disparu le 22 avril 2017, et réalisé par un cercle de penseurs qu'on peut considérer comme ses amis ou ses disciples et qui ont tous, chacun à leur manière, un lien fort avec la théorie critique (de Max Horkheimer, Theodor Adorno et l'École de Francfort). La revue se propose d'«analyser notre présent»

avec les outils et sous le prisme (titre d'un ouvrage d'Adorno) de la théorie critique. Culte techniciste de la raison, haines de la raison, pensées «irrationalistes», ethnicismes, nationalistes, populismes, culte du chef et des «experts», «colères qui veulent tout casser» et «certitudes sereines que tout ne va pas si mal», déchaînement de la libido *dominandi*... Les problèmes de notre présent ne sont pas si éloignés en effet de ceux que traitaient les penseurs francfortois. Ce numéro s'ouvre par un entretien inédit des membres du comité de rédaction (Michèle Cohen-Halimi, Katia Genel, Anne Kupiec, Gilles Moutot, Géraldine Muhlmann) avec Miguel Abensour, qui tente de dire ce qu'est la «chose politique». **R.M.**

CINÉMA

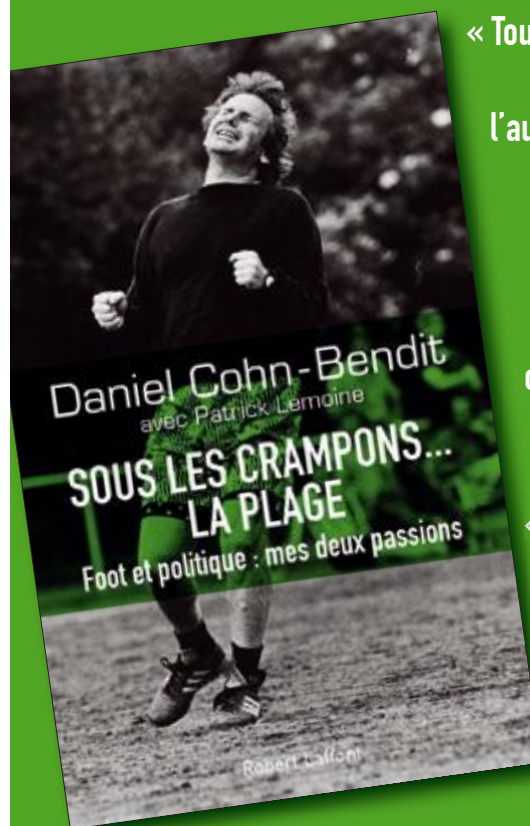
HÉLÈNE FRAPPAT
TONI SERVILLO,
LE NOUVEAU MONSTRE
Séguier, 112 pp., 14,90 €.



Que sont les monstres italiens? Les équivalents européens des stars hollywoodiennes? Un peu, mais pas seulement. Les monstres sont «les figures d'une société catholique, duplice, fondée sur les règles de la domination pa-

triarcale» d'un pays qui fut fasciste et tente de l'oublier. Dino Risi mit en scène ces personnages cruels, outranciers, hypocrites, ni de droite ni de gauche, dans *les Monstres* (1963). Hélène Frappat décortique cet archétype, le contexte de sa naissance et l'effet qu'il produit sur le spectateur, dans un essai vivifiant consacré à Toni Servillo. Cet acteur né en 1959 ne figurait pas au générique du film culte de Risi, mais il possède les qualités des *monstri*. Il incarne le pouvoir tel qu'il s'exerce dans un pays en crise et en dépression, l'Italie. Son visage est célèbre depuis le film de Paolo Sorrentino *la Granda Bellezza* (2013). L'essai de Frappat est aussi un livre sur l'Italie. L'auteur ne la juge pas ringarde, mais d'avant-garde: Berlusconi annonçait Tump. **V.B.-L.**

50 ans après Mai 68, les contre-pieds réjouissants de Daniel Cohn-Bendit



« Toujours rusé, toujours affûté.
Un œil sur Mai 68,
l'autre sur la Coupe du monde
en Russie... Malin ! »

Rolling Stone

« Le football
comme ballon d'oxygène. »

Le Républicain lorrain

« Avec Daniel Cohn-Bendit,
la révolution
n'est jamais très loin. »

L'Équipe Magazine

Robert Laffont

COMMENT ÇA S'ÉCRIT

Didier da Silva, les sentiments élémentaires



Par MATHIEU LINDON

Que pèse la légèreté? Qu'allège ce qui est pesant? Comment donner du poids à ce qui semble ne pas en avoir, en retirer à ce qui paraît en regorger? La mort et l'immortalité sont-elles opposées, laquelle entraînerait l'autre de son côté si on les plaçait sur les deux plateaux d'une balance – et cette éventualité est-elle l'absurdité même? Didier da Silva, né en 1973, raconte à sa manière la vie d'Heinrich von Kleist (né en 1777 et suicidé en 1811) et celle de Li Baï (parfois connu comme Li Po, né en 701, mort en 762). Le poète chinois et l'écrivain allemand ne concentrent au demeurant pas tout l'aspect biographique du roman. Apparaissent aussi Gustav Mahler et Enrique Granados puisqu'il faut bien que la musique soit explicitement présente dans ce jeu de contrepoints, puisqu'il faut bien que

«Mais la réalité ne pouvait pas être partout, elle n'avait pas que ça à faire [...].»

Toutes les pierres – c'est le titre du texte – fassent ensemble des étincelles pour que des lumières soient. Le ton du roman est une désinvolture fictive, c'est-à-dire une légèreté apparente travaillée de manière à pouvoir rendre compte sans fausse ni différente note de tous les drames, avec égalité. «La légende dit qu'une vertèbre en trop empêchait Li Baï de se prosterner, quelle que fût sa bonne volonté: vouloir les honneurs sans décrocher, en tout cas, c'était trop demander.» Le texte, de la même manière, ne met pas sa rigueur en scène: c'est comme si, simplement, elle ne pouvait pas ne pas exister – inutile donc de la lester d'une gravité ostentatoire. La phrase de Didier da Silva contient souvent en elle-même sa propre critique, afin sans doute d'éviter qu'une opinion prenne une importance exagérée, par exemple quand Mahler, face à des «sentiments élémentaires» comme des particules, a l'idée de bâtir pour eux un refuge «où la beauté – dit comme ça, ça a l'air idiot, mais la musique se passe de mots – transcenderait tristesse et chagrin, et ce serait son mot de la fin». Ces mots dont on se passe et dont on ne se passe pas à la fois, il s'agit de les organiser de telle sorte qu'une réalité en surgisse, non pas celle de Kleist ou Li Baï (ou de Mahler ou de Granados), plutôt celle de leurs sentiments élémentaires. «Mais la réalité ne pouvait pas être partout, elle n'avait pas que ça à faire.» Li Baï, de son côté, ne dira jamais de quoi est mort Wu Zhi-nan: «Mauvaise chute de sa propre hauteur dont par respect pour le défunt il aurait tu l'aspect grotesque»? Ce que raconte Didier da Silva est au fond si terrible qu'il n'y

aurait pas moyen de le faire sans humour. Il faut bien qu'il y ait quelque chose de drôle dans le désespoir, implicite ou explicite, sans quoi il n'y aurait qu'à s'y laisser aller sans un mot. A propos d'une amoureuse «inexprimablement fragile» de Kleist après la mort de celui-ci, dans les «Notes sur ce qu'on vient de lire» qui closent le roman: «Un fils qu'elle n'eut même pas le temps d'appeler Heinrich fut la dernière chose qu'elle fit en ce monde.»

Voici quelques exemples de la lenteur et de la rapidité qui s'attachent aux personnages célèbres de *Toutes les pierres*: Kleist rencontre Friedrich Christoph Dahlmann, c'est tout de suite «l'une de ces amitiés bienfaitrices et subites comme un orage d'été qui vous font rattraper dans la nuit le temps perdu à ne pas se connaître». Li Baï, pour sa part «occupe à vieillir les dix années suivantes, et l'empire à se déliter». Mahler, à qui tout exercice est interdit, soudain «se lève, sans regarder à la dépense, c'est-à-dire d'un bond». Granados a si peur en voyage que «le débarquement à Falmouth, le 19 mars, marque une date dans les annales du soulagement». «Mon cher ami, souffrez que nous mettions votre amitié à rude épreuve puisque nous sommes étendus raidés, après nous être suicidés», écrit Kleist le matin de sa mort, et Didier da Silva ajoute: «Il y avait une puissance et une joie sans pareilles dans cet usage particulier du présent de l'indicatif.»

Revenons à la mort et à l'immortalité. Sur la sépulture de Kleist, rappelle Didier da Silva dans les «Notes» finales du roman, on peut lire: «Il a cherché ici la mort, et trouva l'immortalité.» Plus légèrement, dans le corps du texte, à propos de Li Baï mais ça pourrait concerner n'importe qui: «Au sujet de la mort et de son contraire, l'immortalité, et de leurs mérites comparés, il conviendrait d'avoir le temps de se forger une opinion, sans le stress du compte à rebours, dans le calme de quelques siècles de réflexions supplémentaires: l'horrible mort fausse le débat, exagère l'attrait d'une issue. Or cette échappatoire peut-être indésirable, certains, contre toute raison, la croient possible, à la condition néanmoins qu'elle soit la récompense d'efforts incalculables, d'une obstination sans pareille, admirable en attendant mieux: ils seraient presque dépités qu'on la leur serve sur un plateau.»

DIDIER DA SILVA TOUTES LES PIERRES L'Arbre vengeur, 314 pp., 18 €.



PLAINPICTURE, ELEKTRONS 08

POURQUOI ÇA MARCHÉ

Virginie Grimaldi et «la cuisse de Crésus» Etude de liens mère-filles

Par EMMANUELE PEYRET

Tiens, c'est la saison du nouveau Grimaldi, comme on a celle du nouveau Marc Levy, Aurélie Valognes, Michel Bussi, Guillaume Musso. La dame au nom princier a rejoint le rocher des grands en faisant l'ascension assidue des meilleures ventes depuis 2015 (avec son *Premier jour du reste de ma vie*), en trois best-sellers. Le dernier que nous rencontrâmes, *le Parfum du bonheur est plus fort sous la pluie*, ressemble assez à celui que nous venons de rencontrer, *Il est grand temps de rallumer les étoiles*. Dans la construction, d'abord: celui d'avant était passé-présent, tandis que celui-ci est à trois voix, de femmes, une mère et ses deux fillottes, une ado presque adulte, une enfant presque ado. Ne nous voilons pas la face, on est sur une note de roman *feel good* ou *chick lit*, ça fait sûrement du bien au moral, ça se lit sur la plage, et comme toujours avec Virginie Grimaldi, il y a de jolis moments sur les liens familiaux, des phrases qui font mouche sur la relation mère-fille, un petit quelque chose qui fait qu'on espère sortir de blagounettes qui plombent et de personnages attendus.

1 Des blagounettes, tu dis ?

Oui, hélas, quand on a trouvé un filon, il faut l'exploiter. Ainsi la petite, Lily, la cadette ne cesse de

faire des blagues. Avec une incessante bonne humeur, mais pas tant que ça (drame familial sous-jacent), on navigue via son journal qui s'appelle Marcel (?) de blague en blague. Exemple: «Je suis en berne ce soir (comme Stéphane)», pfiou, «la mort dans l'âme (pas la chanteuse)», pfiou deux, «c'est la journée de la procrastination, je t'écirai demain», pfiou trois. Et alors c'est pas fini, la même kiffe aussi le détournement gentiment bien travaillé des expressions: «Faut pas pousser mémé dans la peau de l'ours», ou encore «faut pas mettre la charrue avant de l'avoir tuée», page 115 on n'en peut plus, mais voilà encore «je sors pas de la cuisse de Crésus», *ad nauseam*. Et bien sûr, on a aussi des phrases définitives genre «le rire est la meilleure doublure de l'âme.» Pfiou quatre.

2 Et les personnages, alors ?

On y va fort sur les trois premiers chapitres: la mère perd son taf et fait des crises de panique, l'aînée fume des trucs en sus de se taper des types pas super, la petite a ses premières règles au début du livre. Le père est en creux, on a un gros dossier sur lui. Il y a aussi les grands-parents (sachant que la vraie mère est morte), des couples et deux vieux évadés de la maison de retraite, mais le personnage principal c'est un camping-car (non je n'ai pas la mar-

que), prêté par le papy, qui va permettre de s'évader de toute cette merde et de se retrouver. C'est pas du Kerouac, hein, mais on se balade jusqu'en Scandinavie où la vie va recommencer sous le soleil éternel. Avec ça, on a les baleines, les phoques, le petit rat sympa et le fils autiste du futur mari.

3 Et avec ça ?

Une jolie nostalgie qui flotte et qui reste, malgré les blagounettes et le côté *feel good*, dans la relation de l'héroïne avec sa mamie, et avec ses filles, sur les moments passés: «Ceux que je viens de partager avec la Chloé de 17 et la Lily de 12 ans n'existeront plus. Ils sont uniques, différents des précédents, différents des prochains. Désormais ce ne seront plus que des souvenirs». Et ça, ça tape au cœur, non ?



VIRGINIE GRIMALDI IL EST GRAND TEMPS DE RALLUMER LES ÉTOILES [c'est d'Apollinaire, ndr] Fayard, 396 pp., 18,50 €.

À LA TÉLÉ CE SAMEDI

- TF1**
21h00. The Voice. la plus belle voix. Divertissement. Présenté par Nikos Aliagas. **23h25. The Voice. La suite.** Divertissement.
- FRANCE 2**
20h55. Secrets d'histoire. Documentaire. Un homme nommé Jésus. **23h15. On n'est pas couché.** Divertissement. Avec Nicole Belloubet, Yves Duteil, Michel Cymes...
- FRANCE 3**
20h55. Mongeville et Magellan. Téléfilm. Un amour de jeunesse. Avec Francis Perrin, Jacques Spiesser. **22h30. Commissaire Magellan.** Téléfilm. Chasse gardée.
- CANAL+**
21h00. Rugby : Top 14. Sport. Multi-rugby - 26^e journée. **22h55. Jour de rugby.** Magazine.
- ARTE**
20h50. Les Celtes. Documentaire. Aux portes de Rome - 1/3. Les Romains en Gaule - 2/3. La révolte de Boudicca - 3/3. **23h30. Régalec, premiers contacts avec le poisson roi.** Documentaire.
- MG**
21h00. Hawaii 5-0. Série. O na hoku o ka lani wale no kai 'ike i kahi o Pae. Holapu ke ahi, koe iho ka lehu. **22h50. Hawaii 5-0.** Série. 3 épisodes.
- FRANCE 4**
20h55. La malédiction du temple maya. Téléfilm. Avec Isabela Moner, Jet Jurgensmeyer. **22h00. Drone Challenge Arena.** Divertissement.
- FRANCE 5**
20h50. Échappées belles. Magazine. Week-end à Lisbonne. **22h20. Échappées belles.** Magazine. Week-end en Midi toulousain.
- PARIS PREMIÈRE**
20h50. Au cœur de la Seconde Guerre mondiale (1, 2 & 3/3). Documentaire. **23h35. Le monstre nazi.** Documentaire.
- TMC**
21h00. Daredevil. Série. Un monde en feu. Condamné. **22h55. Daredevil.** Série. Stick. Jeu d'ombre. L'habit du diable.
- W9**
21h00. Les Simpson. Jeunesse. 6 épisodes. **23h30. Fun Radio Ibiza Experience.** Concert.
- NRJ12**
20h55. The Big Bang Theory. Série. 4 épisodes. **22h35. The Big Bang Theory.** Série.
- C8**
21h00. Chevalier & Laspalès, vous reprendrez bien quelques sketches. Spectacle. **23h20. Olivier de Benoist 0/40 ans.** Spectacle.
- TFX**
20h55. Chroniques criminelles. Magazine. Affaire Béatrice Edouin : Vengeance fatale / Le club des tueurs. **22h45. Chroniques criminelles.** Magazine. L'affaire Marc Dutroux : La cavale de l'ennemi public n°1.
- CSTAR**
21h00. Supergirl. Série. Jalousie d'enfance. La cité des enfants perdus. **22h45. Supergirl.** Série.
- TF1 SÉRIES FILMS**
21h00. Nos chers voisins. Série. Avec Martin Lamotte, Gil Alma. **22h30. Nos chers voisins.** Série.
- 6TER**
21h00. Rénovation impossible. Documentaire. Un retour aux sources. Page blanche. **22h35. Rénovation impossible.** Documentaire.
- CHÉRIE 25**
20h55. Un inconnu dans mon lit. Téléfilm. Avec Jamie Luner, Chris Kramer. **22h45. Mémoire d'enfant.** Téléfilm.
- NUMÉRO 23**
20h55. L'enfer des prisons. Documentaire. Centre pour mineurs. **22h00. L'enfer des prisons.** Documentaire.
- LCP**
20h30. Livres & vous.... Magazine. **21h30. Terra Terre.** Magazine. La voiture électrique, moins polluante ?.

À LA TÉLÉ DIMANCHE

- TF1**
21h00. Very bad trip 3. Comédie. Avec Bradley Cooper, Ed Helms. **22h55. Very bad trip 2.** Film.
- FRANCE 2**
20h55. Les trois frères, le retour. Comédie. Avec Pascal Légitimus, Didier Bourdon. **22h45. Faites entrer l'accusé.** Magazine. Christophe Khider, l'évasion pour obsession.
- FRANCE 3**
20h55. Grantchester. Série. Une envie de liberté. L'heure des choix. **22h30. Grantchester.** Série. L'amour est un poison. Pardonner et oublier.
- CANAL+**
21h00. Football : Marseille / Nice. Sport. Ligue 1 Conforama - J36. **22h55. Canal football club le débrief.** Magazine. **23h10. J+1.** Magazine.
- ARTE**
20h55. L'armée des 12 singes. Science-fiction. Avec Bruce Willis, Brad Pitt. **23h00. La jétée.** Drame. Avec Jean Négroni, Hélène Châtelain. **23h30. Le joli mai.**
- MG**
21h00. Zone interdite. Magazine. Foire de Paris 2018 : révolution dans nos maisons ! **23h10. Enquête exclusive.** Magazine. Black Blocs : enquête sur les casseurs de l'ultra gauche.
- FRANCE 4**
20h55. Opération Casse-noisette. Film d'animation. **22h15. Scooby-Doo vs Batman : l'alliance des héros.** Téléfilm.
- FRANCE 5**
20h50. Tous paysans ! Documentaire. **21h45. Quand l'épicerie se la joue fine.** Documentaire. **22h40. Mai 1958 - Le printemps du général.**
- PARIS PREMIÈRE**
20h50. Flic Story. Policier. Avec Alain Delon, Jean-Louis Trintignant. **22h50. Hitler et les apôtres du mal.**
- TMC**
21h00. Les experts : Miami. Série. L'autre alternative. Trou de mémoire. **22h40. Les experts : Miami.** Série. 3 épisodes.
- W9**
21h00. Brice de Nice. Comédie. Avec Jean Dujardin, Clovis Cornillac. **22h25. Flic ou voyou.** Film.
- NRJ12**
20h55. Les grandes histoires : Le premier jour de la vie. Documentaire. Épisode 5. **22h50. Les grandes histoires : Le premier jour de la vie.**
- C8**
21h00. Elle s'appelait Sarah. Drame. Avec Kristin Scott Thomas, Melusine Mayance. **23h10. La folle histoire des Bodin's.** Documentaire.
- TFX**
20h55. Demolition Man. Policier. Avec Sylvester Stallone, Wesley Snipes. **23h00. Chroniques criminelles.** Magazine.
- CSTAR**
21h00. Chicago Fire. Série. Perpétuer leur œuvre. Emporte-moi. **22h45. La première fois.** Téléfilm.
- TF1 SÉRIES FILMS**
21h00. 7 ans de mariage. Comédie. Avec Didier Bourdon, Catherine Frot. **22h45. Tanguy.** Film.
- 6TER**
21h00. Will Hunting. Comédie dramatique. Avec Matt Damon, Robin Williams. **23h05. Storage Wars : enchères surprises.** Divertissement.
- CHÉRIE 25**
20h55. Une femme d'honneur. Téléfilm. Une journée d'enfer. **22h45. Une femme d'honneur.** Téléfilm. Une erreur de jeunesse.
- NUMÉRO 23**
20h55. Indigènes. Drame. Avec Jamel Debbouze, Samy Naceri. **23h00. Ong-bak 3 - L'ultime combat.** Film.
- LCP**
20h30. Grand écran. Documentaire. Little Miss Sunshine. **22h30. Droit de suite.** Documentaire. Le jihad au féminin.



www.liberation.fr
 2, rue du Général
 Alain de Boissieu
 75015 Paris
 tél. : 01 87 25 95 00

Édité par la SARL Libération
 SARL au capital
 de 15 560 250 €.
 2, rue du Général Alain de
 Boissieu - CS 41717
 75741 Paris Cedex 15
 RCS Paris : 382.028.199

Principal actionnaire
 SFR Presse

Cogérants
 Laurent Joffrin,
 Clément Delpirou

Directeur de la publication et de la rédaction
 Laurent Joffrin

Directeur délégué de la rédaction
 Paul Quinio

Directeurs adjoints de la rédaction
 Stéphanie Aubert,
 Christophe Israël,
 Alexandra Schwartzbrod

Rédacteurs en chef
 Michel Becquembois (édition),
 Christophe Boulard (technique),
 Sabrina Champenois (société),
 Guillaume Launay (web)

Directeur artistique
 Nicolas Valoteau

Rédacteurs en chef adjoints
 Grégoire Biseau (France),
 Lionel Charrier (photo),
 Cécile Daumas (idées),
 Fabrice Drouzy (spéciaux),
 Matthieu Ecoiffier (web),
 Christian Losson (monde),
 Didier Péron (culture),
 Sibylle Vincendon (société)

ABONNEMENTS
 abonnements.liberation.fr
 sceabo@liberation.fr
 tarif abonnement 1 an
 France métropolitaine : 391€
 tél. : 01 55 56 71 40

PUBLICITÉ Libération Medias
 2, rue du Général Alain de
 Boissieu - 75015 Paris
 tél. : 01 87 25 85 00

Petites annonces. Carnet Team Media
 10, boulevard de Grenelle
 CS 10817
 75738 Paris Cedex 15
 tél. : 01 87 39 84 00
 hpiat@teamedia.fr

IMPRESSION
 Midi Print (Gallargues)
 POP (La Courneuve)
 Nancy Print (Jarville)
 CILA (Nantes)

Imprimé en France
 Membre de OJD-Diffusion
 Contrôle. CPPAP : 1120 C
 80064. ISSN 0335-1793.



Origine du papier : France

Taux de fibres recyclées :
 100 % Papier détenteur de
 l'Eco-label européen N°
 FI/37/01

Indicateur d'eutrophisation :
 P/Tot 0.009 kg/t de papier

La responsabilité du journal ne saurait être engagée en cas de non-restitution de documents. Pour joindre un journaliste par mail : initiale du prenom.nom@liberation.fr

CARNET D'ÉCHECS

Par **PIERRE GRAVAGNA**

Le championnat du monde féminin a débuté le 2 mai à Shanghai où se disputent les cinq premières des dix parties de ce match. Les autres se dérouleront, du 11 au 20 mai, à Chongqing. Il oppose Tan Zhongyi et Ju Wenjun, classées 2522 et 2571 Elo. Un niveau assez faible, comparé au championnat du monde mixte qui se joue aux alentours de 2800. C'est la troisième fois que deux Chinoises s'affrontent en match pour le titre de championne du monde. La première fois, c'était entre Xie Jun et Qin Kanying en 2000. En 2010, Hou Yifan (16 ans) bat Ruan Lufei, devenant ainsi la plus jeune championne du monde de l'histoire. Tan Zhongyi est championne en titre après sa victoire en 2017, à Téhéran. Ju Wenjun est devenue la challenger en remportant le cycle 2015-2016 du Grand Prix



Les Noirs jouent et gagnent. Une finale de pions jouée de mains de maître au championnat des Etats-Unis 2018 par Xiong.

Solution de la semaine dernière : Cb5 et les Blancs s'offrent une brochette de pions noirs...

Fide féminin. Les parties sont retransmises à partir de 9h30 sur le site officiel du championnat. Malheureusement, les commentaires sont uniquement en mandarin. Pour éviter la triche : pas de stylo, pas de montre et délai de retransmission d'une demi-heure. ◀

ON S'EN GRILLE UNE ?

Par **GAËTAN GORON**

	1	2	3	4	5	6	7	8	9
I									
II									
III									
IV									
V									
VI									
VII									
VIII									
IX									
X									
XI									

HORIZONTALLEMENT
I. En veille **II.** Il a la peau dure ; Cru deux fois **III.** Il meurt d'un coup qu'il facilite ; Gym ou gin l'accompagnent **IV.** Etre ? Telle est la question ; C'est plus ou moins pour tout le monde **V.** Quatrième mot de conte ; Tel ongulé qui voit rouge sur la route **VI.** Faux VIIxVII ; Lion chez Disney **VII.** Préfixe en chimie qui bleuit ce qui suit ; Il gouverne une grande puissance **VIII.** Grandeur sur grosseur ; Plante fourragère ou pilote vainqueur à Monaco **IX.** Odes de Pindare **X.** Définition du poste **XI.** Quatre tours avant la finale

Grille n°902

VERTICALEMENT
1. Paradis poétiques **2.** Celui de Ceylan est excellent ; Ville en flamme **3.** Qui ne brûle plus ; Grappes de cellules **4.** Avant la date ; 0335-1793 ; Une expression l'associe à la vue **5.** Relève ; Relevai **6.** Un million d'habitants dans l'Oural ; Morceau de pièce **7.** Dialogue sur la poésie ; Ressource centrale **8.** Pour lui, Michel ferait n'importe quoi ; On la souhaite fraîche et en même temps le plus tard possible **9.** Temps morts

Solutions de la grille d'hier
Horizontalement I. DÉSABUSER. **II.** ENCAPSULA. **III.** CRIA. AREG. **IV.** HUE. DIEGO. **V.** AÉRÉE. VAU. **VI.** IMITANT. **VII.** STE. TILTA. **VIII.** SE. BÉGUIN. **IX.** OMAR. RAFT. **X.** IPHIGÉNIE. **XI.** RÉALISTES.
Verticalement 1. DÉCHAUSSOIR. **2.** ENRUE. TEMPE. **3.** SCIERIE. AHA. **4.** AAA. ÈM. BRIL. **5.** BP. DÉITÉ. **6.** USAI. TIGRES. **7.** SURÉVALUANT. **8.** ÉLÉGANTIFIE. **9.** RAGOÛTANTES. **libemots@gmail.com**

SUDOKU 3658 MOYEN

	4						3	
5		1	2	3				9
		6	8	4				
1								4
8		4	7	9				2
7								5
		5	1	8				
3		9	4	2				1
	2							9

SUDOKU 3658 DIFFICILE

9			6	8	4			2
					3			
		8	5		2	9		
3	7	1		5	2		6	
8	1						7	9
6	2	3		8	1		4	
		9	7		1	4		
				2				
7			8	6	9			1

SUDOKU 3657 MOYEN

7	8	6	9	3	4	1	2	5
2	9	4	5	1	7	6	8	3
1	3	5	6	2	8	4	7	9
3	1	7	8	6	9	5	4	2
4	6	8	1	5	2	3	9	7
5	2	9	4	7	3	8	6	1
6	5	2	7	8	1	9	3	4
8	4	3	2	9	5	7	1	6
9	7	1	3	4	6	2	5	8

SUDOKU 3657 DIFFICILE

4	5	6	2	7	1	8	9	3
3	1	2	8	4	9	6	5	7
7	8	9	3	6	5	1	2	4
9	2	5	7	8	4	3	1	6
6	3	7	9	1	2	5	4	8
8	4	1	6	5	3	9	7	2
1	9	8	4	3	7	2	6	5
2	6	4	5	9	8	7	3	1
5	7	3	1	2	6	4	8	9

Solutions des grilles d'hier



Ci-dessus, la vallée du Haut-Guadiana. A droite, le site de Turuñelos où furent découverts, en 2015, les ossements de vingt-deux chevaux, trois vaches, deux cochons, deux

Estremadure

Tartessos, Ibères et boule de gomme



Dans les plaines du Haut-Guadiana a vécu, durant l'Antiquité, une mystérieuse civilisation. Mystérieuse, parce que son écriture n'est toujours pas déchiffrée, mais de récentes découvertes révèlent son attrait pour le commerce et sa capacité à stocker des réserves pour asseoir sa culture dans la région. Visite et vestiges.

Par
FRANÇOIS MUSSEAU
Envoyé spécial dans la région
du Haut-Guadiana (Estremadure)

Les lointains Tartessos sont à la mode. En tout cas en Espagne et dans les milieux archéologiques. La raison principale : on commence à en savoir un peu plus sur cette mystérieuse civilisation qui a

fleuri dans l'actuelle Espagne entre 900 et 1200 avant Jésus-Christ. A son apogée, elle est la plus ancienne civilisation de Méditerranée occidentale. Longtemps, les hypothèses plus ou moins farfelues ont couru sur les Tartessos, l'anti-

que Tarsis, selon la Bible : une naissance il y a 6000 ans (Hérodote), les travaux d'Hercule, l'Atlantide... Si les connaissances sont faibles à propos de ces contemporains de l'âge du bronze, c'est en bonne partie parce que leur écriture n'a pas été

déchiffrée. Une certitude : très proches des Phéniciens, admirés par les Grecs, ils ont d'abord résidé près du Guadalquivir ; puis se sont déplacés vers l'actuelle Estremadure, dans les riches plaines du Haut-Guadiana, au nord de Séville. De récentes découvertes nous les rendent plus familiers.

1 La Necropolis de Medellín

Beaucoup associeront ce nom à la ville colombienne. Mais, à l'origine, il y a cette cité d'Estremadure, surtout connue car le conquistador du Mexique Hernán Cortés y naquit en 1585. A la croisée des fleuves Guadiana et Ortiga, Medellín est bien davantage : un incroyable millefeuille civilisationnel comme en attestent ses beaux restes (théâtre romain, demeures arabes, château médiéval, site de la bataille pour l'indépendance en 1809...) débutant avec les Tartessos. C'est là que ceux-ci avaient installé leur principale nécropole. Difficile à localiser, il faut suivre les méandres du Guadiana en direction du Portugal, repérer une zone d'herbes et de joncs, puis faire un effort d'imagination. Il ne reste presque plus de trace des quelque 2000 tombes, toutes recouvertes de terre, dont les plus belles pièces se trouvent désormais dans des musées, à Mérida ou Madrid. «Or, ivoire, verre précieux,



chèvres et un âne. PHOTOS JOSE MANUEL NAVIA. AGENCE VU. CONSTRUYENDO TARTESO PROJECT

broches... Tout montre le haut degré de commerce des Tartessos avec l'Orient méditerranéen», explique l'archéologue Sebastián Celestino Pérez. Y ont aussi été retrouvés des kylix, ces coupes de vin antiques. Omniprésent sur les enseignes des hôtels et restaurants, il est le symbole de Medellín.

2 La Mata, la résidence aristocratique

A une quarantaine de kilomètres, on avance en rase campagne, entre des champs de tomates, de maïs et d'orge. Au détour d'une colline, un chemin cahoteux débouche sur une plateforme couverte par un toit en aluminium. Le site a été excavé dans les années 90, un peu par hasard. Le lieu-dit de la Mata correspond, à l'époque des Tartessos, à ce qui devait être une résidence d'aristocrate. Mais pas seulement : l'endroit était aussi un centre logistique et surtout un grand réservoir de vivres. En se promenant, on devine une enfilade de pièces devant correspondre à d'anciens magasins ; des amphores retrouvées indiquent qu'on y entreposait du vin, des céréales, du miel, de la bière et, bien sûr, de l'eau. «Cela montre clairement que les Tartessos avaient su très bien tirer partie de la fertilité de ces plaines du Haut-Guadiana, commente *in situ* l'archéologue Esther Rodriguez. Cette capacité à

stocker, qui les mis longtemps à l'abri des aléas climatiques, leur a permis d'asseoir leur culture pendant trois longs siècles. Une stabilité impressionnante!»

3 Le sanctuaire de Cancho Roano

Un peu plus loin, plus au sud, au milieu de *dehesas* (des terres de pâturages couvertes de chênes), on débouche sur ce qui fut aussi très longtemps un tumulus trompeur, jusqu'à ce que le propriétaire du domaine bute sur d'étranges pierres. Les archéologues allaient ensuite mettre au jour une formidable

combinaison de trois édifices, dont le principal, au centre, est un sanctuaire. «Cancho Roano était au cœur de la civilisation tartessos, nous dit Javier Paredes, ancien maire de la bourgade voisine de Zalamea et désormais en charge du site. Il servait à la fois de lieu de transactions économiques, d'agora publique et de centre religieux.» Dans la partie extérieure repose une série de «chapelles» dans lesquelles les habitants faisaient de petits sacrifices d'animaux domestiques. Le caractère édifiant du site, et la qualité de la préservation, a porté ses fruits : Cancho Roano est



Une figurine du sanctuaire de Cancho Roano. PHOTO 12. ALAMY

un des lieux archéologiques les plus visités d'Estrémadure.

4 Les murailles de Tamborrio

On n'a toujours pas retrouvé Tartessos, la supposée capitale de la civilisation homonyme. Ni aucune autre cité. D'où l'importance de cet oppidum, un village sur les hauteurs. Au sortir de Villanueva, gros bourg entouré de plantations de nectarines et de pêches, on devine, au sommet d'un mont dentelé – et à côté d'une pelleteuse – les restes de cette antique zone urbaine. A cheval entre deux propriétés privées, il est actuellement difficile de s'en approcher. Le maire, Miguel Angel Gallardo, rêve de remédier à cette déficience, d'excaver et de savoir enfin à quoi pouvait bien ressembler une cité Tartessos. L'endroit est en tout cas stratégique : un nid d'aigle au-dessus de vastes plaines, entre le Guadiana et la rivière Zujar. Miguel Angel Gallardo se console avec la satisfaction d'avoir sous ses yeux, aux abords de l'antique ville de Tamborrio, la seule muraille Tartessos mise au jour, que jouxte une tour ayant fière allure. Les connaisseurs de cette civilisation y voient l'évidence que ces cousins des Phéniciens, très marqués par les cultures de la Méditerranée orientale, étaient de bons bâtisseurs.

«Raciones» et conquistador

Y aller

En avion jusqu'à Madrid. De là, il faut compter 3 h 30 en voiture jusqu'à Medellín. Depuis la gare madrilène d'Atocha, un train, certes peu rapide, rejoint Merida. Depuis la gare de Menéndez Pelayo partent de nombreux bus vers Merida et Medellín.

Y dormir

Hotel Quinto Cecilio, Urbanización Quinto Cecilio, Medellín. Rens. : +34 924 82 28 01. Hostal restaurante Río (moins cher) Calle Pedro de Alvarado, 42, Medellín. Rens. : +34 661 26 84 94.

Y manger

A La Cabaña, les tapas et les raciones de gastronomie locale sont savoureuses. Plaza Quinto Cecilio, 2, Medellín. Resn. : +34 924 82 27 03. La Palapa Restaurante Gastro-Art, Camino Guadiana, 6, Medellín. Rens. : +34 924 82 28 80.

A voir

Medellín, d'où est natif le conquistador Hernán Cortés, est un endroit passionnant sur le plan historique. De là, les promenades sur les bords du Guadiana valent la peine. Merida, capitale administrative de l'Estrémadure vaut le détour. Ne pas rater le théâtre romain et le musée d'Art romain.

5 Le bestiaire de Turuñelos

La véritable confirmation de cette hypothèse se situe à une vingtaine de kilomètres à l'ouest de Medellín. En 2015 s'y produit un miracle archéologique : en remuant la terre, un tracteur tombe sur ce qui désormais apparaît comme étant un vaste ensemble architectural – datant de la fin du Ve siècle avant J.-C. L'archéologue Sebastián Celestino Pérez nous fait transiter sur des barres métalliques menant à ce qui aurait été, selon lui, un temple : «Pour bâtir un étage supérieur, ils ne connaissaient pas le système de poutres, mais ils étaient parvenus à leurs fins en rétrécissant le plafond inférieur.»

Mais le plus extraordinaire reste les ossements de vingt-deux chevaux, trois vaches, deux cochons, deux chèvres et un âne – la plus grande découverte d'une hécatombe d'animaux dans le bassin méditerranéen, comparable à ceux décrits dans l'Ancien Testament, l'Iliade ou l'Odyssée. Exalté, Sebastian Celestino précise : «Il est quasiment certain que, des suites d'un fléau naturel, les Tartessos avaient décidé de quitter ces terres. Pour des motifs religieux, ils l'ont fait en mettant en scène, au préalable, un immense sacrifice.» Et c'est ainsi que disparurent les Tartessos, emportant avec eux leurs mystères. ◆

Pietro Leemann

salé, sucré, sacré

A Milan, le chef suisse pratique une cuisine délicate et expérimentale selon des préceptes hindouistes. Une expérience gustative à la fois sensorielle et spirituelle, couronnée d'une étoile.

Par
PIERRE CARREY
Envoyé spécial à Milan
Photos **MARTA GIACCONE**

Commençons par le dessert. Le temps n'a plus d'importance. Dans la salle de Joia, restaurant de Pietro Leemann à Milan, où la pénombre apparaît de plus en plus claire, le serveur pose quatre bouchées au chocolat et un sablier. Il retourne, les grains s'écoulent : *Cinq Minutes*. C'est le nom du plat. Une durée arbitraire, qui pourrait passer pour une injonction brutale, une angoisse naissante ou une menace inacceptable : un établissement de bonne renommée n'enferme jamais ses clients dans un compte à rebours. Mais ce sablier a l'effet contraire. Sentiment diffus : nous sommes rassurés, plus sereins et légers qu'à notre arrivée. Comme si nous n'avions pas seulement bu, goûté, croqué, digéré, mais que nous avions, sans le savoir, vécu une aventure troublante qui nous raccroche au temps qui file, à la nature, à nous-mêmes, corps et esprits ne faisant qu'un, dans le Grand Tout. Ventres cartésiens, évitez le voyage. Ou laissez-vous entraîner. Juste une fois. Il n'y a rien de comparable à un moment chez Joia («joie» en italien). Le temps s'étire sans mollesse ni sentiment de mort, comme avec le sablier de fin de repas.

Vibration. Une vapeur calme à la table suivante. Un autre dessert arrive : il faut d'abord inhaler des bâtonnets d'encens pour ensuite avaler des agrumes au sirop de cèdre. L'odeur précède le goût puis se mélange à lui et monte vers le cerveau – inquiétant ? Sur l'assiette d'à côté, le serveur fait tomber de la noix de coco extrafine sur une soupe de mangue – on commence par manger avec les yeux ce paysage magique de neige. Soudain un bruit. Non, un son : le grave d'un gong frappé avant que les convives voisins ne plongent dans une écume de lait très fraîche, feuille de citronnier, éclats de pistaches. Ce n'est pas seulement une gourmandise, égoïste et coupable sous nos latitudes, mais un mantra «om», la vibration originelle dans les cultures orientales, qui conclut en suspension ●●●



Pietro Leemann dans son restaurant Joia à Milan. PHOTO FRANCESCO MION



Cinq Minutes, variation autour du chocolat pour tromper le temps qui passe.



A ma chère planète, foie gras végan et son couvercle en chou caramélisé.

●●● l'extraordinaire parcours emprunté ce soir-là. Métaphysique.

Réincarnation. Nous étions naïf. Pour nous, Joia était un restaurant végétan ouvert en 1990, le seul au monde à bénéficier d'une étoile au Guide Michelin (depuis 1996). Déjà un exploit en soi. Pietro Leemann nous présentait son atelier, sans cette habituelle odeur âcre des carcasses grillées, sucs de bœuf caramélisés dans des sauces et bouillons. L'air était plus frais que chez ses confrères (même si, étrangement, une cuisine végane embaume avec persistance, mais oui, le poulet rôti). Et puis Leemann, 57 ans, le chef intellec-

tuel natif du sud de la Suisse, francophone et francophile, nous parle de ses ingrédients. Il nous avoue qu'il compose avec un produit animal. Le poulet? «*Bien sûr que non. Par contre, j'utilise du lait. Ce n'est pas un oubli ou un compromis. C'est recommandé dans ma religion...*» Silence perturbé. On comprend enfin un peu mieux la révélation du repas qui va suivre sans en rompre l'effet de lévitation: le chef s'est converti à l'hindouisme il y a dix ans, vénère la divinité Krishna et organise son art selon un respect fondamental du vivant, puisqu'il croit en la réincarnation. Et voilà comment le premier restaurant étoilé végétan n'en est finalement pas un. Mais il pourrait être

mieux que cela: le premier étoilé spirituel. La cérémonie débute en coulisse où les plats sont bénis devant un autel chargé de fleurs et d'une statuette hindoue. «*Cinq minutes de prières, ça change le goût*», affirme Pietro Leemann. Le chef se réfère aux stupéfiants travaux de Masaru Emoto. Au milieu des années 90, ce Japonais demande que 500 personnes envoient des pensées positives à une bouteille d'eau qu'il a entreposée sur son bureau: la structure chimique en aurait été modifiée. D'après lui, les molécules d'eau varient de «*troubles*» à «*pures*» selon les mots qu'on lui adresse, «*amour*» et «*gratitude*» ou bien «*imbécile*» et «*guerre*», selon qu'on lui fasse écouter du Bach ou du heavy metal... Sa «*mémoire de l'eau*» est, sans surprise, une théorie archicontra-versée. Mais quel rapport avec notre assiette?

Plénitude. Chez Joia, nous avons mangé des plats bons, très bons, qui seraient largement plébiscités à l'aveugle. Sans rien connaître de l'énergie sacrée qui chauffe en cuisine, on peut s'évanouir pour le tatin d'endive sauce mandarine: évident, efficace, à en redemander des saladiers. Ou fondre dans le risotto sucré-amer qui emboîte la douceur du céleri-rave et du butternut d'un côté et la purée verdoyante des pousses de brocolis de l'autre... un velours qui

s'arrête à la limite du complaisant, séduisante perturbation. Plénitude. Les clients ont le visage lisse et la larme qui perle. Mais ils sont déjà repus d'indices. Car ce n'est pas que grâce au goût qu'ils se restaurant, qu'ils se refabrique, mais grâce aussi à l'odorat, à la vue, à l'ouïe (bruits enregistrés de sous-bois) et aux noms des plats qu'on a déchiffrés sur la carte: *Alchimie, le Nombriil du monde, A ma chère planète...* Comme dans tout restaurant, on mange par tous les sens, par tous les pores, mais ici on en a conscience un peu plus qu'ailleurs. Loi de la nourriture, on mange plus qu'un aliment: un sentiment ou une idée. C'est bon parce qu'il devait en être ainsi. On s'attend à ce qu'une visite chez Pierre Gagnaire soit géniale? Elle l'est. Grâce à lui et parce qu'on est déjà persuadé du génial avant même de manger. Une succursale d'Alain Ducasse sera une élévation? Le service à cloche achève d'en convaincre. Manger, c'est croire. Pietro Leemann pousse la logique un peu plus loin, en donnant à ses clients une dimension spirituelle. «*La nourriture purifie*, dit-il. *Nous sommes des êtres parfaits mais recouverts d'éléments qui ne nous laissent pas entrevoir cette perfection. Il s'agit donc de nous purifier.*»

Connaître la philosophie du chef augmente le plaisir, et son apéritif bonzaï raconte sa vision du monde: un minuscule pot rempli de fausse terre (de la brisure de sésame et du soja fermenté), une mayonnaise de lait d'amande et un fragment de carotte planté là comme un arbre qui naît. Le sens et les sens prennent de la force ensuite avec les différentes associations curry-framboise, ou l'enchaînement truffe-menthe-aneth. Chaque coup de fourchette semble éveiller une zone différente du corps, les herbes annonçant ou prolongeant une bouchée, les éléments crus se tenant entre eux dans une sorte de cosmogonie. Est-ce le cerveau qui masti-

que ou la bouche qui comprend? Dans tous les cas, nous dînons quelques centimètres au-dessus de la croûte terrestre.

Ce repas hindou ressemble à une libération. Guidée, jamais forcée. Pietro Leemann n'est pas un gourou. D'ailleurs, il dit avoir quitté le catholicisme de son enfance parce qu'il cherchait une religion «*plus démocratique*». Ses deux filles, 18 et 22 ans, ne le suivent pas dans sa foi et il ne les y pousse en aucune façon: «*A elles ne faire leur voyage.*» Le sien com-

mence dans le Tessin, à la frontière italienne, où ses parents enseignants lui donnent à manger de bonnes choses des fermes et jardins - viande comprise. Leemann se forme à la cuisine dans des maisons classiques. Puis il séjourne dans plusieurs pays d'Asie et arrête la viande. Au gré de ses voyages, il passe du taoïsme au bouddhisme et, finalement, à l'hindouisme, aboutissement de son périple qu'il atteint à 36 ans, non pas à l'autre extrémité de la planète, mais lors d'une conférence à Milan. De ses périple, le chef rapporte des convictions et des techniques. Les deux sont liées. S'il met son chou à fermenter avec du gingembre, façon *kimchi* coréen, c'est parce que «*le principe vital part au bout de trente minutes*», soit après la première entaille au couteau ou à l'éplucheur.

Il ne sait pas comment appeler sa cuisine. Il tente:

«*Du macrobiotique avec plus de goût?*» (mais sans poisson), «*de la haute cuisine végétarienne?*», comme l'esquisse son site internet. «*En tout cas, pas de la "grande cuisine"*», dit-il. «*Pour le client, c'est beaucoup de graisses et de sucres raffinés. Donc on finit le repas avec une forte acidité dans l'estomac et il faut boire un cognac pour faire passer tout ça. Pour les cuisiniers qui la pratiquent, c'est un lavage de cerveau et souvent une grande violence dans les relations de travail. Quant aux animaux, la grande cuisine est porteuse de mort. J'ai choisi aujourd'hui de célébrer la vie.*» Mais il ne veut «*surtout pas donner de leçons*». Il dit qu'il s'entend bien avec les collègues et déjeune volontiers à Paris chez Alain Passard, l'archevêque des légumes.

Pietro Leemann voudrait «*démocratiser*» son travail. A midi, il propose un menu à 14 euros. Donne des cours à son académie (2) ou dans des stages délocalisés. Coopère avec d'autres hôtels-restaurants. Publie des livres (malheureusement non traduits en français). Même si les basses contingences le barbent, le rattachant trop à sa vie d'avant, le chef aimerait bien obtenir une deuxième étoile au Michelin, une consécration rationnelle dans son univers sacré.

Chez Joia, il accueille une clientèle toujours plus nombreuse dans une rue proche de la gare qui embaume toutes les cuisines du monde, «*des jeunes gens surtout*», des végétariens «*mais pas que*». Sa cuisine énergétique vibre plusieurs heures après le repas. Elle vibrait sans doute avant: le lieu qu'il a acheté - il ne le savait pas alors, il a fini par l'apprendre - était un restaurant indien, déjà imprégné de bonnes ondes et d'une foi en la vie. ◆

(1) Joia, via Panfilo Castaldi, 18. Milan
Rens. : + 39 02 204 9244.

(2) Rens. : Joia-academy.it



FOOD

Jusqu'au 1^{er} juin, *Libération* donne quotidiennement carte blanche à des écrivains pour évoquer les événements, les souvenirs, l'héritage ou l'imaginaire de chacun des jours de Mai.



Le 6 mai 1968 place Maubert à Paris (photo tirée du catalogue de la vente organisée le 15 mai par Christophe Goeury avec l'étude Millon à Drouot, *Claude Dityvon, la poésie du regard*). Nous publierons chaque jour de mai une photographie de Claude Dityvon, autodidacte, mandaté par aucun journal, qui a suivi les événements de Mai 68 au jour le jour. Loin du photoreportage, ses images sont plutôt des «impressions»: des atmosphères de chaos ou de grande sérénité, des univers poétiques... Lauréat du prix Niépce en 1970, il fonde en 1972 l'agence de reportages Viva aux côtés de Martine Frank, Richard Kalvar ou Guy Le Querrec. PHOTO CLAUDE DITYVON. COURTESY MILLON

Le 5 mai vu par Olivier Guez

TANTE YVONNE

EST ENRHUMÉE

Le préfet Grimaud passe un dimanche «paisible», le jeune Mélenchon ronge son frein devant un gigot-flageolet, le Général se met au roumain et Cohn-Bendit se demande ce que ferait Krivine pour faire l'inverse...

J'ai choisi le 5 mai 1968 à la légère. Début janvier, *Libération* m'a envoyé un calendrier du Mai français (d'un œil distrait examiné) et j'ai sélectionné le 5/5, par superstition, sans prêter attention aux événements qu'il faudrait relater. Maintenant, je le regrette: il ne se passe rien ou presque, un dimanche «paisible», écrit Maurice Grimaud, le préfet de police de Paris, dans ses *Mémoires*.

«Rien» en comparaison de la pagaille du 3: la police a dégagé la Sorbonne où s'étaient rassemblés Cohn-Bendit et les Nanterrois pour s'opposer à la fermeture de leur université. Pendant leur transfert vers un commissariat où l'on contrôlerait leur identité, des étudiants ont affronté les forces de l'ordre. Le lendemain, huit prévenus ont été condamnés à la prison avec sursis par la 10^e chambre correctionnelle.

Et le 5? La chambre siège exceptionnellement, il faut marquer les esprits. A l'audience, le commandant Demuriez, 54 ans, témoigne: «Vendredi, j'ai vu des garçons fous furieux dressant des barricades, faisant fondre le goudron avec du feu pour déparer la chaussée. J'ai vu, pour la première fois de ma carrière, des forces de police obligées de reculer devant une offensive à coups de pavés.» Quatre insurgés écopent de deux mois de prison ferme pour agressions sauvages.

Ces condamnations vont mettre le feu aux poudres. Evidemment, personne, encore, ne le sait. Alors, en attendant le grand basculement du lendemain, je vais romancer quelque peu ce dimanche printanier.

Lorsque le jugement lui est communiqué, le

préfet Grimaud, assis à son bureau Empire, desserre machinalement son nœud de cravate. De la prison ferme, c'est très rare pour des manifestants. A sa nomination, De Gaulle et Pompidou lui ont vanté l'efficacité de son prédécesseur, Maurice Papon. Maintenant que l'affaire algérienne est réglée, Grimaud souhaite plutôt désengorger la circulation et fermer les hôtels de prostitution. Il voudrait des agents de police courtois, capables de calmer les excités avec placidité. Il pressent que ces réformes ne sont plus à l'ordre du jour: il a été frappé par la violence des échauffourées de vendredi, la sauvagerie des étudiants, la rage froide de ses hommes. Posté maintenant devant une fenêtre entrouverte, le préfet Grimaud réfléchit. Des pèlerines bleues vont et viennent, la Seine scintille, Notre-Dame carillonne et, place Louis-Lépine, des badauds se pressent au marché aux oiseaux.

A la même heure, midi, Dany Cohn-Bendit émerge. La veille, il n'a pas dormi: relâché au petit matin, sa garde à vue a été pénible, les flics considèrent qu'il est responsable des émeutes. L'un d'eux lui a balancé: «Mon petit père, tu vas payer. C'est dommage que tu n'aies pas crevé à Auschwitz avec tes parents parce que, comme ça, on n'aurait pas à le faire aujourd'hui...» Le rouquin n'a pas cédé à l'intimidation mais il a eu très peur. Il boit un café en songeant à son programme du jour, un dilemme: préparer sa défense du lendemain devant le conseil de l'université ou bien retrouver deux Hollandaises croisées à Nanterre trois jours plus tôt. Que ferait Krivine? Il passerait l'après-midi à exhumer des citations de Marx et de Lénine pour étayer son plaidoyer.

Alors Cohn-Bendit enfle un jean, une chemise froissée, et court retrouver les Bataves. Une bonne pirouette vaut mieux qu'un long discours, se dit-il, en arpentant les boulevards, les gens et les médias raffolent du spectacle, il l'a compris depuis le début du Mouvement du 22 Mars et, à présent reposé, il se sent prêt à tout, le soleil brille, Paris va s'enflammer, la banque bientôt sauter.

A Lons-le-Saunier, Jean-Luc Mélenchon, 16 ans, mâchonne maussade un gigot-flageolet. Sa mère, son oncle Gilles, sa tante Sylvie, et un couple de leurs amis (Gérard et Dominique) se réjouissent de l'ouverture du premier supermarché dans le Jura et de la livraison prochaine de la nouvelle R16 de Gilles. «Bande d'aliénés», pense l'adolescent qui aimerait leur parler des ravages de la société de consommation (bien qu'il rêve d'une paire de Clarks) et des insoumis du Nord-Vietnam. Au dessert, une tarte aux pommes caramélisées dont Jean-Luc raffole, la troublante Dominique lui demande s'il part cet été en Dordogne avec les jeunes de la paroisse, comme l'an passé.

A Téhéran, où il est en visite officielle, le Premier ministre, Georges Pompidou, confère des avantages de l'énergie nucléaire et du poète Omar Khayyam avec Sa Majesté le chah, dans les jardins du palais impérial.

A l'Élysée, le général de Gaulle s'impatiente, son appariteur roumain est en retard. Le grand homme part à Bucarest dans moins de



Né en 1974, Olivier Guez est journaliste et écrivain. Auteur de cinq essais et de deux romans, il a obtenu en 2017 le prix Renaudot pour la *Disparition de Josef Mengele*.

Dernier ouvrage paru
LA DISPARITION DE JOSEF MENGELE
Grasset, 2017.

AFP

dix jours et il lui faut des rudiments de roumain, quelques formules chocs qui enflammeront le cœur des Balkaniques et de leur nouveau dirigeant, le prometteur Nicolas Ceausescu. Décidément, tout l'ennuie ce jour-là, tante Yvonne (enrhumée), les mollaçons qui l'entourent et ne cessent de quémander, et les jeunes cons entrés en ébullition vendredi soir. L'ordre public régnera, marmonne-t-il, lorsqu'enfin le professeur Titulescu est introduit dans le bureau présidentiel.

L'après-midi bien entamé, tout s'accélère désormais.

Le préfet Grimaud réunit ses collaborateurs afin d'arrêter les dispositions pour le service d'ordre du lendemain. Deux manifestations sont prévues, la première, le matin, doit soutenir Cohn-Bendit et les autres accusés déferés devant le conseil de discipline, la seconde en fin d'après-midi, place Denfert-Rochereau, sous la bannière de l'Unef. A 17 heures, il est reçu par le ministre de l'Intérieur. Christian Fouchet insiste sur la nécessité de dédramatiser : « Vos hommes doivent garder leur sang-froid », lui dit-il.

Chez les Miller, dans le XVI^e arrondissement de Paris, Gérard, 19 ans, a enfin éteint la télé. Depuis que ses parents l'ont achetée, il passe chaque jour des heures devant, fasciné, zappant de la première à la deuxième chaîne, de la deuxième à la première, d'un doigt expert. Ce 5 mai, il a enchaîné *Pulsation* (Claude Nougaro a chanté *A tes seins*, Alan Shelly interprété *Lady Black Wife*

accompagné par l'orchestre de Manu Dibango) puis *Télé-Dimanche*, Gérard Miller adore Raymond Marcellac. A présent, il déchiffre dans sa chambre la dernière livraison des cahiers marxistes-léninistes que son grand frère Jacques-Alain, un garçon plus sérieux, lui a ramenée la veille.

Alain Geismar, le secrétaire général du Snesup, tient une conférence de presse. Il énonce les revendications des contestataires : réouverture de la Sorbonne et des facultés, départ de la police du Quartier latin, libération des étudiants emprisonnés.

Le dîner familial des Grimaud est interrompu par un coup de téléphone. Christian Fouchet, résolu, dans sa DS noire qui quitte l'Elysée : le Général insiste, force doit rester à la loi. Après avoir regardé les filles place de la Liberté sans oser les aborder, Jean-Luc Mélenchon a regagné l'internat du lycée Rouget-de-Lisle. Il contemple les posters de Sheila et de Mao qui ornent sa triste chambre et se dit qu'il va y avoir du grabuge à Paris et qu'il devrait faire quelque chose, mais mardi il a un contrôle sur la Terreur, or il n'est pas mauvais en histoire et son passage en terminale n'est pas assuré. « Mon tour viendra », maugrée-t-il, en ouvrant son manuel.

Dany Cohn-Bendit peine à trouver le sommeil. Il espère que le rassemblement pour le soutenir aura un large écho et que la contestation va se généraliser.

A 23h05, le bulletin météorologique d'Europe numéro 1 annonce qu'il fera un temps splendide à Paris, le lundi 6 mai 1968.

OLIVIER GUEZ

5 MAI : LA JUSTICE ENTRE EN SCÈNE, LES MANIFS SE PRÉPARENT

C'est la journée des juges. La veille, samedi, plusieurs étudiants ont déjà comparu en urgence. Les juges, constatant que les prévenus n'ont pas été pris en flagrant délit de déprédation ou de violence, mais seulement dans les manifestations, en possession « d'armes par destination », prononcent quelques peines de prison avec sursis. Mais entre-temps, venant de l'Elysée, des consignes de fermeté descendent les échelons de la chancellerie. Sensibles à ces instructions, alors qu'ils sont en principe indépendants, les magistrats condamnent six étudiants pris en flagrant délit à des peines de prison ferme. L'acte est décisif : le mouvement a désormais ses victimes et le mot d'ordre « Libérez nos camarades » deviendra le leitmotiv des manifestants. En fait, l'exécutif est divisé. De Gaulle consi-

dère qu'il faut faire des exemples pour dissuader les protestataires, qu'il voit comme une troupe minoritaire de trublions. Il veut étouffer la contestation dans l'œuf. Les ministres concernés, Louis Joxe, Premier ministre par intérim (Pompidou est en Iran), Christian Fouchet, ministre de l'Intérieur, et Alain Peyrefitte, ministre de l'Éducation, craignant l'opinion et peu soucieux d'avoir des morts sur la conscience, penchent pour l'indulgence. Mais le Général leur met l'épée dans les reins. Pendant ce temps, les leaders étudiants, qui ont reçu le soutien immédiat d'Alain Geismar, secrétaire général du syndicat de l'enseignement supérieur (Snesup), préparent les deux manifestations qu'ils ont prévu de tenir, l'une dans le Quartier latin pour soutenir les étudiants convoqués devant le conseil de discipline

(dont Daniel Cohn-Bendit), l'autre à 18 h 30 place Denfert-Rochereau. Les maoïstes de l'UJC(ml) plaident pour une action en direction des usines, voyant dans les manifestations étudiantes un prurit « petit-bourgeois » qui ne mènera à rien. Ils sont mis en minorité. L'Unef, le 22-Mars et la JCR trotskiste ont compris que la protestation contre « la répression » est le levier de l'action collective. Avec Krivine, Weber, Bensaïd, ils imposent les mots d'ordre qui expriment la colère étudiante. Le service d'ordre de la JCR est décidé à affronter la police, préparant casques, gourdins et foulards pour se protéger des gaz lacrymogènes. Grimaud est inquiet : une répétition des violences du 3 mai mettrait ses troupes à rude épreuve. Et l'émeute risque de faire tache d'huile.

LAURENT JOFFRIN

Chez les Miller, dans le XVI^e arrondissement de Paris, Gérard, 19 ans, a enfin éteint la télé. Depuis que ses parents l'ont achetée, il passe chaque jour des heures devant, fasciné, zappant de la première à la deuxième chaîne d'un doigt expert.



Nouvelle Classe A avec Mercedes

C'est bien plus qu'une voiture. Elle vous connaît, vous écoute, vous comprend et vous parle. Elle apprend à vous connaître pour anticiper vos besoins. Comment ? Découvrez-le sur www.mercedes-benz.fr ou en scannant le QR code ci-dessous.

A partir de **349 €^{TTC}** /mois*
En LLD 37 mois - 60 000 km - 1^{er} loyer de **3 300 €^{TTC}**



*En Location Longue Durée. Exemple : Nouvelle Classe A 180 d boîte automatique Style Line avec un 1^{er} loyer de **3 300 €^{TTC}** suivi de 36 loyers mensuels de **349 €^{TTC}***.
Modèle présenté : Classe A 180 d boîte automatique Progressive Line avec Pack Premium, toit ouvrant panoramique et Pack Cuir avec un 1^{er} loyer de **3 300 €^{TTC}** suivi de 36 loyers mensuels de **467 €^{TTC}**. **Au prix tarif remisé du 05/03/2018. Offre valable dans la limite des stocks disponibles pour toute commande du 17/04/2018 au 30/06/2018 et livraison au 30/09/2018 chez les Distributeurs participants, sous réserve d'acceptation du dossier par Mercedes-Benz Financement - RCS Versailles 304 974 249, N° ORIAS 07009177, N° ICS FR77ZZZ149071. Consommations mixtes de la Classe A hors AMG : 4,1-5,6 l/100 km - CO₂ : 108-128 g/km.